


LA NOUVELLE EMMA,

OU

LES CARACTÈRES ANGLAIS DU SIÈCLE.

DE L'IMPRIMERIE DE LEBÉGUE,
rue des Rats, n° 14, près la place Maubert.

LA NOUVELLE EMMA,

OU

LES CARACTÈRES ANGLAIS DU SIÈCLE,

PAR L'AUTEUR d'*Orgueil et Préjugé*, etc., etc.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,

Chez ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE, rue Hautefeuille, n° 23.
COGEZ, LIBRAIRE, rue du Cimetière Saint-André-des-Arts, n° 11.

1816.



LA

NOUVELLE EMMA,

OU

LES CARACTÈRES ANGLAIS

DU SIÈCLE.

CHAPITRE XLI.

Ils eurent une très-belle journée pour leur partie de Box-Hill. Tout se réunissait pour la rendre très-agréable, les arrangemens, les préparatifs pour le repas, la ponctualité, tout alla à merveille. Le lieu du rassemblement fut fixé entre Hartfield et le Presbytère : tout le monde s'y trouva. Emma

et Henriette étaient ensemble, mademoiselle Bates et sa nièce avec les Elton; les Messieurs étaient à cheval, et madame Weston resta avec M. Woodhouse. Il ne leur manquait que de se trouver heureux à Box-Hill. On fit sept milles dans l'espérance de se bien divertir, et tout en arrivant on s'extasia sur la beauté du lieu; mais le reste de la journée ne fut rien moins qu'agréable. On remarquait une langueur, un défaut d'union qu'il fut impossible de vaincre. On se sépara en petites parties. Les Elton se promenèrent ensemble; M. Knightley se chargea de mademoiselle Bates et de sa nièce, et Emma, ainsi qu'Henriette échurent à Frank Churchill. M. Weston essaya en vain de les rassembler. Il semblait d'abord que cette division n'était qu'accidentelle, cependant elle continua à peu près de la même manière le reste du

jour. M. et madame Elton, à la vérité, paraissaient assez portés à se réunir aux autres, et à se rendre aussi agréables que possible; mais pendant tout le temps qu'on resta sur la montagne, la majeure partie de la compagnie maintint un principe de séparation que, ni le coup d'œil, ni la collation, ni la gaîté franche de M. Weston ne purent vaincre. Emma s'ennuya beaucoup au commencement. Elle n'avait jamais vu Frank Churchill si taciturne, ni si maussade. Le peu qu'il dit ne valait pas la peine d'être entendu. Il regardait sans voir; admirait sans raison; écoutait sans entendre ce qu'on disait. Tant que Frank Churchill fut d'une humeur sombre, il ne parut pas surprenant à Emma qu'Henriette le fût aussi. Elle les trouva tous les deux insupportables.

La scène changea lorsqu'ils furent tous assis; car Frank Churchill commença

à causer, devint gai peu à peu, et s'occupa principalement d'elle. Il eut pour elle les attentions les plus marquées. Il se fit une étude de l'amuser et de se rendre agréable à ses yeux : et Emma, charmée qu'on prît soin de la divertir, pas trop fâchée d'être flattée, recouvra toute son amabilité accoutumée, lui donna tous les encouragemens possibles d'être galant, plus qu'elle n'avait jamais fait depuis qu'elle le connaissait; mais si, à ses propres yeux, cela ne signifiait rien du tout, il n'en fut pas de même aux yeux des spectateurs, qui ne trouvèrent pas d'autre mot propre à décrire sa conduite que celui de coquette. « Mademoiselle Woodhouse fait la coquette avec M. Frank Churchill. » Ils s'y étaient exposés, aussi on le sut à Maple-Grove, par les soins d'une personne, et en Irlande par ceux d'une autre. Ce n'est pas que la gaîté d'Emma

vînt d'une félicité réelle ; c'était, au contraire, parce qu'elle se sentait moins heureuse qu'elle ne s'était attendue à l'être. Elle riait d'avoir été trompée dans ses espérances; et quoiqu'elle lui tînt compte de ses attentions, et les crût bien placées, soit comme marques d'amitié, de passion, ou d'amusement, cela ne faisait aucune impression sur son cœur. Elle ne le regardait que comme un ami.

« Que je vous suis obligé, s'écria-t-il, de m'avoir dit de venir aujourd'hui. Sans vous je perdais le plaisir d'être de cette partie. Mon intention était de m'en retourner sur-le-champ. »

« Oui, vous étiez de très-mauvaise humeur ; j'en ignore la cause, à moins que ce ne fût parce que vous étiez arrivé trop tard pour cueillir des fraises. Je vous ai traité avec plus de bonté que vous ne le méritiez. Mais vous vous

êtes humilié; vous avez sollicité l'ordre de rester. »

« Ne dites pas que j'étais de mauvaise humeur ; j'étais fatigué, la chaleur m'avait accablé. »

« Il fait plus chaud aujourd'hui. »

« Je ne m'en aperçois pas, je me trouve à merveille. »

« A la bonne heure ; mais c'est parce que vous êtes sous commandement. »

« Sous le vôtre? Oui. »

« J'avais peut-être l'intention que vous le dissiez, et cependant j'entendais parler du vôtre propre; que vous étiez maître de vous-même. Vous étiez, de manière ou d'autre, sorti de votre assiette ordinaire, mais vous y êtes rentré aujourd'hui : et comme je ne puis pas toujours être avec vous, je vous conseille d'être toujours sous votre propre commandement plutôt que sous le mien. »

« C'est la même chose, je ne puis avoir le commandement de moi-même, sans motif. Je suis à vos ordres, que vous parliez ou non. Vous pouvez toujours être avec moi. Vous y serez éternellement. »

« A dater d'hier à trois heures mon influence peut avoir commencé, et pas plus tôt, autrement vous n'auriez pas été de si mauvaise humeur. »

« Hier à trois heures! Je croyais avoir eu l'honneur de vous voir pour la première fois en février dernier. »

« Il n'y a certainement rien à répondre à un propos aussi galant, mais (baissant la voix) il n'y a que nous qui parlions, et c'est un peu trop fort, de dire des fadaises pour amuser sept personnes qui gardent le silence. »

« Je n'ai nulle honte de ce que je dis, répliqua-t-il avec une impudence rare.

J'ai eu l'honneur de vous voir pour la première fois en février dernier. Je désire que tous ceux qui sont sur cette hauteur l'entendent s'ils peuvent. Je souhaite que ma voix puisse parvenir d'un bout du pays à l'autre. Je vous ai vue en février dernier, pour la première fois. » Ensuite il lui dit à l'oreille : « Nos compagnons paraissent engourdis, que ferons-nous pour les réveiller? La première sottise venue en fera l'affaire. Ils *parleront!* Mesdames et messieurs, il m'est ordonné par mademoiselle Woodhouse, (qui préside partout où elle se trouve) de vous dire qu'elle désire savoir ce que vous pensez. » Quelques-uns se mirent à rire, et répondirent d'une manière flatteuse. Mademoiselle Bates parla beaucoup ; madame Elton fut extraordinairement choquée de l'idée que mademoiselle Woodhouse présidât partout où elle

se trouvait; M. Knightley s'expliqua le plus distinctement.

« Mademoiselle Woodhouse serait-elle bien aise de savoir ce que tout le monde pense ? »

« Oh! non, s'écria Emma en riant et affectant beaucoup de nonchalance, pour rien au monde. Je ne voudrais pas m'exposer à une pareille attaque. Dites moi toute autre chose que ce qui faisait l'objet de vos pensées. Mais ne dites pas tout. Il y en a une ou deux peut-être (jetant un coup-d'œil sur madame Weston et Henriette) de qui je n'aurais rien à craindre. »

« C'est une question, s'écria madame Elton avec emphase, que je ne me serais pas permis de faire. Quoique, peut-être, en qualité de *chaperon* de la partie... Je ne me suis jamais trouvée dans aucun cercle, à aucune excur-

sion. Les jeunes demoiselles, les femmes mariées. »

Elle disait tout cela entre les dents, s'adressant particulièrement à son mari, qui répondit tout bas :

« Vous avez raison, mamour, c'est bien vrai, c'est *exactement* cela. L'on n'a jamais vu pareille chose. Mais il y a des dames qui se permettent de dire ce qu'il leur plaît, il faut en rire, tout le monde sait ce qui *vous* est dû.

« Ça ne réussira pas, dit tout bas Frank Churchill à Emma, ils se croient presque tous insultés. Je veux m'y prendre avec plus de dextérité. Mesdames et messieurs ! mademoiselle Woodhouse m'ordonne de dire qu'elle renonce au droit qu'elle a de savoir vos pensées, elle demande seulement de chacun de vous quelque chose d'amusant. Vous êtes sept, sans me compter, (elle a la bonté de dire que je la

divertis passablement,) elle exige que tous en particulier disent quelque chose de très-spirituel ; ou récitent une ou deux choses en prose ou en vers, passablement spirituelles; ou trois choses extrêmement stupides : elle promet d'en rire de tout son cœur. »

« Ah! fort bien, cria mademoiselle Bates, cela ne me gênera guère. Trois sottises, c'est fort aisé pour moi. En ouvrant la bouche, j'en puis dire beaucoup plus, n'est-ce pas? (regardant autour d'elle avec toute la gaîté possible.) Ne le croyez-vous pas tous? »

Emma ne put y résister.

« Ah! mademoiselle; mais il y a une difficulté. Pardonnez-moi. Mais vous êtes bornée à trois seulement. »

Mademoiselle Bates, trompée par son apparente politesse, ne la comprit pas sur-le-champ, mais aussitôt qu'elle fut

au fait, sa rougeur n'annonça pas de colère, mais qu'elle était peinée.

« Ah! fort bien, oui, je l'entends, (se tournant vers M. Knightley,) et je vais essayer de me taire. Il faut que je lui sois bien désagréable, autrement, elle n'aurait pas parlé ainsi à une ancienne amie. »

« J'approuve votre plan, s'écria M. Weston, appuyé, appuyé. Je fais un jeu de mots. Combien cela comptera-t-il? »

« Peu de chose, Monsieur, répondit son fils, très-peu de chose ; mais nous serons indulgens en faveur de quelqu'un qui donne l'exemple. »

« Non, non, dit Emma, il comptera pour beaucoup. Un jeu de mots de M. Weston suffira pour lui et son voisin. Allons, Monsieur, voyons, commencez. »

« Je ne crois pas qu'il soit très-spi-

rituel moi-même, car il est trop vrai. Quelles sont les deux lettres de l'alphabet qui expriment toutes les perfections? »

« Quelles sont les deux lettres de l'alphabet qui expriment toutes les perfections? ma foi, je n'en sais rien, dit le fils, et vous, mademoiselle Woodhouse, le devinerez-vous? Je n'en crois rien. »

« Vous ne voulez donc pas le deviner, dit M. Weston : je vais donc vous nommer ces deux lettres. M — A — Emm—a. Me comprenez-vous à présent? »

Ce jeu de mots fit un plaisir infini à Emma, ainsi qu'à Frank Churchill et à Henriette ; mais le reste de la compagnie n'en parut pas également satisfait ; et M. Knightley dit gravement :

« Ceci nous donne à entendre l'espèce de choses spirituelles qu'on désirait

avoir. M. Weston s'en est très-bien acquitté; mais s'il eût pris de meilleures informations, il aurait attendu un peu plus long-temps avant de prononcer *perfection*. »

« Quant à moi, je fais mes excuses, dit madame Elton; je ne veux même pas essayer : ces sortes de jeux ne me plaisent pas. On m'envoya une fois un acrostiche sur mon nom, qui ne me plût nullement; j'en connaissais l'auteur : un désagréable fat! Vous savez qui je veux dire (faisant signe à son mari. Ces sortes de jeux sont passables aux fêtes de Noël, autour d'un bon feu ; mais pas du tout pendant une excursion pour *reconnaître* les beautés de la nature en été. Mademoiselle Woodhouse voudra bien m'excuser. Je n'ai pas des choses spirituelles à jeter à la tête de tout le monde. Je ne me pique pas d'avoir de l'esprit. J'ai beau-

coup de vivacité, à ma manière; mais je crois qu'il doit m'être permis de juger moi-même des circonstances où je dois parler, ou bien garder le silence. Passez-nous, M. Churchill, s'il vous plaît. Passez aussi M. E. Knightley, Jeanne et moi. Aucun de nous n'a rien de spirituel à dire. »

« Oui, oui, je vous prie, passez-moi, ajouta son mari, avec dédain. Je n'ai rien d'amusant à dire à mademoiselle Woodhouse, ni à aucune autre demoiselle. Je suis marié depuis long-temps; ainsi, je ne suis plus bon à rien. Irons-nous faire un tour, Augustine? »

« De tout mon cœur. Je suis fatiguée de *reconnaître* si long-temps dans le même endroit. Allons, Jeanne, donnez-moi le bras. »

« Jeanne s'y refusa cependant, et les époux partirent seuls. Heureux

couple! dit Frank Churchill, aussitôt qu'ils furent hors de portée de l'entendre. Qu'ils se conviennent bien! C'est un grand coup de fortune que la manière dont ils se sont mariés quelques semaines, je crois, après avoir fait connaissance à Bath. C'est très-heureux, en vérité! car, comment peut-on juger du caractère d'une personne, à Bath, ou dans les lieux publics : c'est une chose impossible. Ce n'est qu'à la maison, dans leurs sociétés particulières, qu'on peut connaître les dispositions des femmes, et se former une juste idée de ce qu'elles valent. Hors de là, l'on ne peut former que des conjectures, ou s'en rapporter au hasard : et pour l'ordinaire, on rencontre fort mal. Combien d'hommes se sont aventurés après une courte connaissance avec une femme, et s'en sont repentis le reste de leur vie. »

Mademoiselle Fairfax, qui n'avait pas ouvert la bouche, excepté avec sa société particulière, prit alors la parole.

« Ce que vous dites là, arrive sans doute quelquefois : » La toux l'empêcha de continuer. Frank Churchill se tourna de son côté pour l'écouter.

« Vous disiez quelque chose, mademoiselle? » La voix lui revint.

« Je voulais seulement observer que quoique des circonstances malheureuses, telles que celles dont vous venez de parler, arrivent quelquefois à des femmes et à des hommes, je ne crois cependant pas qu'elles soient fréquentes. Un attachement précipité et imprudent peut se former; mais, par la suite, lorsqu'on s'en aperçoit, on peut aisément se dégager. Je désire être comprise; je veux dire qu'il n'y a que des âmes faibles et irrésolues (dont le bon-

heur dépend toujours du hasard) qui puissent conserver une passion dont ils sentiraient l'inconvenance et le poids pour toujours. »

Il ne répondit rien, la regarda, la salua humblement; et peu après il dit gaîment :

« J'ai si peu de confiance en mon propre jugement, que j'espère que, quand l'envie me prendra de me marier, quelqu'un voudra bien me choisir une femme. Voulez-vous (se retournant vers Emma) voulez-vous m'en choisir une ? Je suis persuadé que j'aimerais celle que vous me destineriez. Vous pourvoirez aux besoins de la famille, bien entendu. (A son père, en souriant) Trouvez-m'en une : je ne suis pas pressé; adoptez-la, élevez-la. »

« Voulez-vous qu'elle me ressemble ? »

« Oh ! de tout mon cœur, si vous le pouvez. »

« Fort bien, je me charge de la commission ; vous aurez une femme charmante. »

« Je demande qu'elle soit très-gaie ; qu'elle ait les yeux gris-foncé : je me soucie peu du reste. J'irai voyager pendant deux ans ; à mon retour je viendrai vous demander ma femme. Souvenez-vous-en. »

Il n'y avait pas de danger qu'Emma l'oubliât. Cette commission caressait agréablement son imagination. Henriette ne serait-elle pas la femme qu'il lui faudrait? Excepté des yeux gris-foncé, dans deux ans elle serait digne de lui : Il pensait peut-être à Henriette, lorsqu'il parlait d'une femme; qui sait? S'en rapportant à elle pour le soin de son éducation, semblait confirmer cette idée.

« Maintenant, Madame, dit Jeanne à sa tante, voulez-vous que nous allions rejoindre madame Elton ? »

« Comme il vous plaira, ma chère, de tout mon cœur, je suis prête. J'avais envie de la suivre lorsqu'elle s'est levée; mais il est encore temps : nous la rejoindrons bientôt. La voilà ! Non, c'est une dame qui est venue dans le petit char irlandais. Elle ne lui ressemble pas du tout. »

Elles s'en allèrent, et furent suivies une minute après par M. Knightley. Il ne resta qu'Emma, Henriette, M. Weston et son fils : la vivacité de ce dernier augmenta au point de la rendre désagréable. Emma, elle-même, se fatigua de flatterie et de plaisanteries : elle eût préféré se promener avec d'autres personnes, ou s'asseoir seule pour jouir du charmant coup d'œil qui était audessous d'elle. La vue des domestiques

et des voitures qui les attendaient, la réjouit infiniment; jusqu'aux embarras du départ, et à la prétention de madame Elton d'avoir sa voiture la première : elle supporta tout cela patiemment, dans l'espérance de s'en retourner tranquillement à la maison, et de mettre fin à une partie dont le désagrément surpassait de beaucoup le plaisir. Elle se promit bien de ne plus se trouver désormais avec une compagnie composée de personnes aussi mal assorties. Tandis qu'elle attendait sa voiture, elle vit M. Knightley à côté d'elle. Il regarda tout autour de lui, comme pour s'assurer qu'il n'y avait personne à portée de l'entendre; ensuite il lui parla ainsi :

« Emma, je vais vous parler encore une fois comme j'ai eu coutume de le faire, privilège que vous avez plutôt souffert que permis : je dois encore en

faire usage. Je ne puis vous voir vous mal conduire, sans vous en prévenir. Comment avez-vous pu être si sévère envers mademoiselle Bates? Comment vous êtes-vous permis d'insulter à une femme de son âge, de son caractère, et dans une situation comme la sienne? Emma, je ne l'aurais jamais cru de vous! »

Emma se recueillit, rougit, se reconnut coupable, mais affecta d'en rire.

« Et comment pouvais-je m'empêcher de parler comme je l'ai fait? Personne n'aurait agi autrement; d'ailleurs, il n'y a pas grand mal, car je suis sûre qu'elle ne m'a pas comprise. »

Je vous assure qu'elle a parfaitement entendu ce que vous vouliez dire. Elle en a parlé depuis, et je désirerais que vous l'eussiez pu entendre avec quelle candeur, avec quelle générosité elle

s'exprimait. J'aurais souhaité que vous eussiez pu être témoin de la reconnaissance qu'elle exprimait envers vous. Qu'elle est bonne, disait-elle, d'avoir tant d'attentions pour une créature dont la société lui est si désagréable ! Que d'obligations nous lui avons ainsi qu'à son père!

« Oh ! s'écria Emma, je sais qu'il n'existe pas dans le monde une meilleure créature qu'elle; mais vous savez aussi que la bonté et le ridicule forment la base de son caractère. »—« Cela est vrai, dit-il, je l'avoue; mais si elle était heureuse, j'admettrais même que le ridicule surpasse la bonté; si elle avait de la fortune, je ne trouverais pas mauvais que ses absurdités fussent pour vous un objet de dérision; si elle était votre égale par sa position, je ne vous ferais aucun reproche. Mais, Emma, considérez la distance qu'il y a de vous

à elle ; elle est très-pauvre ; elle est déchue de l'état de prospérité dans lequel elle était née, et si elle vit long-temps, son sort deviendra encore plus malheureux. Sa situation devrait exciter en vous de la pitié. En vérité, vous vous êtes mal conduite. Vous, qu'elle a vue enfant ; vous, qu'elle a vu croître lorsque ses attentions vous honoraient, vous venez maintenant, par étourderie, par un orgueil mal entendu, de vous moquer d'elle, de l'humilier devant sa nièce et devant des gens dont quelques-uns imiteront votre exemple. Ce que je vous dis, Emma, ne vous est pas agréable sans doute, et je vous assure que cela me l'est encore moins ; mais il est de mon devoir de vous faire ces représentations. Tant qu'il sera en mon pouvoir de vous dire la vérité, je le ferai. En vous donnant de bons conseils, je vous prouve la sincérité de

l'amitié que j'ai pour vous; et je me flatte qu'un jour ou l'autre, vous me rendrez plus de justice que vous ne le faites à présent. » Tout en parlant, ils s'approchaient de la voiture; elle était prête, et avant qu'elle pût dire un mot, il lui avait donné la main pour y entrer. Il avait méconnu les sentimens qui l'avaient engagée à tourner la tête, et l'avaient empêchée de parler. C'était un composé de colère contre elle-même, de mortification et de chagrin. Elle n'avait pu ouvrir la bouche; et, en se plaçant dans sa voiture, elle fut prête à se trouver mal. Elle se remit, se reprocha de n'avoir pas pris congé de lui, de l'avoir quitté d'un air de mauvaise humeur; elle essaya avec la voix et les mains de réparer ces torts; mais il était trop tard. Il était monté à cheval et avait disparu. Elle continua en vain de regarder derrière; mais ce qui lui

parut très-extraordinaire, elle allait très-vîte, et le reste de la compagnie ne l'ayant pu suivre en descendant la montagne, était demeuré loin derrière elle. Elle en ressentit un chagrin mortel; elle eut peine à le cacher. Jamais, dans aucune circonstance, elle n'avait été si agitée, ni ressenti une pareille mortification. Elle était frappée au cœur. Ses représentations étaient justes; elle ne pouvait le nier. Son propre cœur se joignait à M. Knightley. Comment avait-elle pu être si cruelle envers mademoiselle Bates! comment avait-elle pu se compromettre devant des personnes pour lesquelles elle avait beaucoup d'estime! et comment avait-elle pu le quitter sans lui témoigner sa reconnaissance, ou lui avoir donné des marques d'amitié!

Elle était inconsolable. Plus elle réfléchissait, plus elle se trouvait coupa-

ble. Jamais elle n'avait été si abattue. Heureusement qu'elle n'était pas obligée de parler. Elle n'avait dans sa voiture qu'Henriette, qui ne semblait pas très-satisfaite elle-même, très-fatiguée et disposée à garder le silence.

Emma sentit couler ses larmes pendant presque toute la route, et elle ne fit aucun effort pour les retenir.

CHAPITRE XLII.

PENDANT toute la soirée, Emma ne s'occupa que des regrets que lui causait la condescendance qu'elle avait eue d'aller à Box-Hill. Elle ignorait ce que le reste de la compagnie en pensait. Il était possible que, rentrés chez eux, ils se rappelaient cette partie avec plaisir ; mais, suivant elle, c'était une journée mal employée, pendant laquelle l'on n'avait joui d'aucun agrément, et dont le souvenir lui était extraordinairement désagréable. Une soirée entière passée à jouer au trictrac avec son père, lui paraissait bien préférable. En cela, au moins, elle avait le plaisir de passer, en amusant son père, les heures les plus agréables de la journée, et de sentir

que, bien qu'elle ne méritât pas toute l'affection, tout l'attachement qu'il avait pour elle, sa conduite envers lui était exempte de reproches. Elle se flattait d'avoir pour son père le cœur d'une fille reconnaissante et sensible; elle espérait que personne n'aurait osé lui dire : comment pouvez-vous manquer à votre père? « Je dois, je veux vous dire la vérité tandis que je le puis. » Mademoiselle Bates n'aura jamais; non, jamais.... Si, à l'avenir, les attentions les plus suivies peuvent faire oublier le passé, elle espérait obtenir son pardon. Elle l'avait négligée longtemps; sa conscience le lui reprochait; cette négligence, à la vérité, venait plutôt de l'esprit que du cœur; elle n'en était pas moins peu gracieuse et méprisante. Mais cela n'arriverait plus. Dans la ferveur de sa contrition, elle se proposait d'aller la voir le lende-

main matin, et d'entretenir avec elle un commerce suivi et amical.

Le lendemain la trouva inaltérable dans la résolution de la veille; et, pour que rien ne s'opposât à son dessein, elle partit de bonne heure. Elle pensa que, peut-être, elle rencontrerait M. Knightley en chemin, ou qu'il la trouverait chez madame Bates. Elle ne le craignait pas; elle n'aurait pas eu honte de l'avoir pour témoin de la pénitence qu'elle s'était imposée. Ses yeux se tournèrent vers Donwell en marchant; mais elle ne le vit pas.

Ces dames étaient à la maison; chose qui ne lui avait jamais causé de plaisir auparavant. Dans ses précédentes visites, son intention ne fut jamais de leur en donner; lorsqu'elle se rendait chez elles, c'était pour les obliger, ou pour s'amuser de leurs ridicules.

A son approche, il se fit beaucoup

de bruit; on se remuait, on parlait. Elle entendit la voix de mademoiselle Bates. Il paraissait qu'il y avait beaucoup d'agitation; la domestique semblait effrayée et dans un grand embarras. Elle la pria d'attendre un instant; enfin elle l'introduisit un peu trop tôt. La tante et la nièce entrèrent précipitamment dans une chambre voisine. Elle entrevit Jeanne, qui lui parut incommodée, et avant qu'on eût fermé la porte, elle entendit mademoiselle Bates dire à sa nièce : Je dirai que vous vous êtes jetée sur le lit; vous êtes assez mal pour en avoir besoin. La pauvre madame Bates, polie et humble suivant sa coutume, avait l'air d'ignorer ce qui se passait.

« Je crains que Jeanne ne soit indisposée, dit-elle; on m'assure qu'elle se porte bien. Mademoiselle Woodhouse, vous avez trouvé un fauteuil. Je vou-

drais que ma fille fût ici. Je ne suis guère en état de... Avez-vous un fauteuil, mademoiselle? J'espère qu'elle viendra bientôt. »

Emma le désirait aussi; car elle craignait que cette pauvre fille ne cherchât à éviter sa présence. Elle arriva enfin. — « Quel bonheur! vous avez bien de la bonté, mille grâces. » — Mais Emma s'aperçut qu'elle n'avait pas sa volubilité ordinaire; qu'elle était gênée dans ses regards et dans ses actions. Elle se flatta de faire revivre l'ancienne intimité, en s'informant avec empressement de la santé de mademoiselle Fairfax. Cela lui réussit à merveille.

« Oh! mademoiselle Woodhouse, que vous êtes bonne! je présume que vous avez appris..... et vous venez sans doute nous féliciter. Je n'ai cependant pas l'air joyeux (essuyant une larme ou deux). Nous aurons bien de

la peine à nous en séparer, après avoir joui de sa compagnie si long-temps. Elle a un furieux mal de tête, ayant écrit pendant toute la matinée de longues lettres au colonel Campbell et à madame Dixon. Je lui ai dit : Ma chère, vous perdrez la vue; car elle n'a cessé de pleurer. Cela n'est pas étonnant. Un tel changement, et cependant c'est un coup du ciel, elle a une place telle qu'aucune jeune personne n'eût osé espérer obtenir en commençant sa carrière. Ne nous soupçonnez pas capables d'ingratitude, mademoiselle Woodhouse : ce bonheur inespéré ne nous fera pas oublier les obligations que nous vous avons, ainsi qu'à monsieur votre père (essuyant ses larmes de nouveau). Mais la pauvre fille, quel mal de tête elle a ! Lorsqu'on souffre beaucoup, on ne sent pas le bonheur qui nous arrive comme on le devrait. Elle est ou

ne peut pas plus abattue. A la voir, on aurait peine à croire combien elle a de satisfaction d'être parvenue à se procurer une situation agréable. Vous aurez la bonté de l'excuser, mademoiselle, si elle ne paraît pas; elle est dans sa chambre. Je l'avais engagée à se jeter sur son lit, l'assurant que j'aurais l'honneur de vous en prévenir; mais elle n'a pas voulu; elle se promène dans sa chambre. Maintenant que toutes ses lettres sont écrites, elle se remettra. Elle regrettera beaucoup, mademoiselle Woodhouse, de n'avoir pas eu l'honneur de vous voir; mais votre bonté ordinaire me fait espérer que vous l'excuserez. On vous a fait attendre; j'en suis bien fâchée. Nous n'avions pas entendu qu'on avait frappé, et nous n'avons su que vous veniez, que lorsque vous montiez les degrés. Ce ne peut être que madame Cole!

ai-je dit; personne autre ne viendrait si matin. Hé bien, dit-elle, puisqu'il le faut supporter plus tôt ou plus tard, autant vaut-il que ce soit à présent. Mais alors Marthe vint nous dire que c'était vous. Oh! c'est mademoiselle Woodhouse, je suis persuadée que vous serez bien aise de la voir. — Je ne puis voir qui que ce soit; elle se leva, et voulut entrer dans sa chambre; c'est ce qui nous a forcé de vous faire attendre; j'en suis honteuse, et vous en fais mes très-humbles excuses. Si vous voulez vous en aller, ma chère, lui dis-je, à la bonne heure; je préviendrai mademoiselle Woodhouse que vous êtes couchée.

Emma fut sensiblement touchée de ce récit. Il y avait quelque temps que son cœur s'attendrissait en faveur de Jeanne, et le détail de ses souffrances la guérissait de tous ses soupçons; la

pitié seule les remplaça ; le souvenir du passé la força de convenir que Jeanne pouvait recevoir madame Cole ou une autre de ses sincères amies, et refuser de la voir. Elle parla comme elle pensait, avec intérêt et bienveillance : désirant de cœur et d'âme que les circonstances qu'elle recueillait de mademoiselle Bates, fussent aussi avantageuses qu'agréables à mademoiselle Fairfax. « Cette séparation vous sera bien cruelle à toutes. Elle avait ouï dire qu'avant de se décider, on attendrait le retour du colonel Campbell. »

« Vous êtes si bonne, répliqua mademoiselle Bates; mais vous êtes toujours la même. »

Emma sentit le poids de ce toujours la même. Pour éviter les témoignages de reconnaissance qui la faisaient souffrir, elle s'empressa de dire :

« Me permettez-vous de vous deman-

der dans quelle maison entre mademoiselle Fairfax ? »

« Chez une dame Smallridge, charmante femme, très-distinguée, pour faire l'éducation de ses trois petites filles, jolis enfans. Il est impossible de trouver une situation plus agréable, excepté peut-être chez madame Suckling, ou chez madame Bragge. Mais madame Smallridge est très-liée avec elles, et ne demeure qu'à quatre milles de Maple-Grove. »

« Madame Elton est sans doute la personne qui a procuré à mademoiselle Fairfax. »

« Oui, notre bonne madame Elton, la meilleure de nos amies, elle n'a pas voulu être refusée. Elle n'a pas permis à Jeanne de dire non ! Car lorsque Jeanne en eut la première nouvelle (c'était avant-hier, le jour que nous étions à Donwell) son intention était

de ne pas accepter, et pour les raisons que vous venez de donner, le retour des Campbell, elle ne voulait contracter aucun engagement pour le présent : c'est ce qu'elle dit vingt fois à madame Elton. Je ne m'attendais pas à lui voir changer de résolution sitôt! Mais cette bonne madame Elton, dont le jugement est si sûr, vit plus loin que moi. Tout le monde n'aurait pas agi comme elle; elle s'est bien gardée d'écouter Jeanne, d'accepter son refus; mais au contraire, elle n'a pas voulu répondre hier, comme Jeanne le voulait; elle a attendu, et hier au soir il a été arrêté que Jeanne partirait pour se rendre chez madame Smallridge. J'en fus extrêmement surprise, je n'en avais pas la moindre idée. Jeanne prit madame Elton à part et lui dit qu'ayant considéré l'éligibilité de la place qu'on lui offrait chez ma-

dame Smallridge, elle s'était décidée à l'accepter. Je n'en ai pas su le moindre mot que lorsque l'affaire fut arrangée. »

« Vous avez passé la soirée chez madame Elton. ? »

« Oui, madame Elton a voulu que nous allassions tous chez elle. L'invitation en fut faite sur la montagne, lorsque nous nous y promenions avec M. Knightley. Vous viendrez tous passer la soirée avec moi, je le veux ainsi. »

« M. Knightley s'y est-il rendu ? »

« Non, M. Knightley la remercia, et quoique je crusse qu'il y viendrait, parce que madame Elton lui déclara positivement qu'elle ne recevait pas ses excuses, cependant nous ne le vîmes pas; mais ma mère, Jeanne et moi nous y fûmes et y passâmes une soirée délicieuse. On doit toujours s'amuser beaucoup avec des amis sincères; cependant tout le monde paraissait fati-

gué de l'excursion du matin. Vous savez, mademoiselle Woodhouse, que le plaisir même ennuie à la longue. »

« Aucun d'eux ne parut s'être beaucoup amusé dans cette partie. Quant à moi je l'ai trouvée délicieuse, et je suis reconnaissante de ce qu'on ait bien voulu m'y admettre. »

« Quoique vous ne vous en soyez pas aperçue, je suppose néanmoins que c'est seulement dans la journée d'hier que mademoiselle Fairfax a pris la résolution de partir. Je le crois. »

« Ce sera une terrible chose pour vous tous quand le jour de la séparation arrivera. Mais il faut espérer que cet établissement lui sera avantageux et agréable, je veux dire par le caractère et les manières de la famille où elle va entrer. »

« Mille grâces, mademoiselle Wood-

house. Oui, en vérité. Parmi les connaissances de madame Elton, excepté les Suckling et les Bragge, il n'y a pas de place comparable à celle qu'offre la famille Smallridge. Madame Smallridge elle-même est une femme infiniment aimable. Quant à ses enfans, excepté les petites Suckling et Bragge, il est impossible d'en trouver de plus charmans. Jeanne sera traitée avec bonté, on aura pour elle tous les égards possibles; elle y mènera une vie douce et agréable, et ses honoraires... Je n'oserais vous en parler, car quoique vous soyez accoutumée aux grosses sommes d'argent, vous auriez peine à comprendre qu'on puisse en donner une si forte à une jeune personne comme Jeanne. »

« Ah! mademoiselle Bates, s'écria Emma, si tous les enfans sont tels que je me souviens d'avoir été, une somme

quintuple à celle qu'on donne ordinairement, serait bien gagnée. »

« Vous pensez si noblement. »

« Et quand est-ce que mademoiselle Fairfax doit vous quitter ? »

« Très-promptement, voilà le mal, dans quinze jours. Madame Smallridge est très-pressée de l'avoir. Ma pauvre mère ne pourra jamais supporter cette séparation ; je fais tous mes efforts pour la lui ôter de l'idée, je lui dis souvent qu'il n'y faut pas penser. »

« Tous ses amis déploreront sa perte, il n'y a pas de doute ; mais M. et madame Campbell ne trouveront-ils pas mauvais qu'elle se soit décidée à accepter une place avant leur retour ? »

« Certainement Jeanne s'y attend bien ; mais c'est une situation telle qu'elle aurait été blâmée de n'avoir pas accepté. Rien n'est comparable à la surprise que j'ai éprouvée lorsqu'elle

m'en fit part, et que madame Elton vint me faire ses complimens ! Nous prenions le thé. Non, car nous allions nous mettre au jeu. Oh ! je m'en souviens à présent, il arriva quelque chose avant le thé; mais ce n'était pas cela. On vint appeler M. Elton, c'était le fils de l'ancien clerc. Pauvre Jean ! Il avait été clerc de mon père pendant vingt-sept ans, maintenant il est malade au lit d'un rhumatisme goutteux, et son fils venait demander à M. Elton quelques secours de la paroisse pour son père. Etant premier domestique et valet d'écurie à la Couronne, il est assez bien, mais cependant il ne peut pas, sans ce secours, pourvoir à tous les besoins de son père. M. Elton nous dit tout cela en rentrant, ensuite il ajouta qu'on avait conduit une chaise de poste à Randalls, pour M. Frank Churchill, qui voulait se rendre sur-

le-champ à Richemont. Voilà ce qui arriva avant le thé, et ce ne fut qu'après l'avoir pris que Jeanne parla à madame Elton. »

Mademoiselle Bates donna à peine à Emma le temps de dire combien cette circonstance était nouvelle pour elle. Sans savoir si elle en était informée ou non, elle continua à raconter tout ce qu'elle en avait appris.

Tout ce que M. Elton savait par le valet d'écurie, venait de ce qu'il avait entendu dire lui-même au domestique de Randalls, savoir, qu'il était arrivé un exprès de Richemont, qui avait apporté un petit billet à M. Frank Churchill, qui donnait des nouvelles de la santé de madame Churchill, et qui le priait de se rendre à la maison le lendemain matin, au plus tard; mais que M. Frank voulait partir le jour même, sans attendre au lendemain;

qu'en conséquence, il avait envoyé chercher une chaise de poste, parce que son cheval était malade. Il était parti.

Dans tout cela il n'y avait rien de bien intéressant : Emma n'y fit attention que par le rapport qu'il y avait entre ce récit et ce qui se passait dans son esprit. C'était le contraste de l'importance de madame Churchill avec la nullité de mademoiselle Fairfax ; l'une était tout dans ce monde, et l'autre rien. Elle réfléchissait sur la destinée des femmes ; ses yeux étaient fixés sans rien voir, jusqu'à ce qu'elle fût tirée de cet état par mademoiselle Bates, qui lui dit :

« Je vois ce que c'est, vous pensez au piano. Qu'en fera-t-on ? Vous avez raison. Il n'y a qu'un instant que Jeanne en parlait. Nous devons nous séparer. Vous êtes inutile ici. Qu'il y reste cependant jusqu'à ce que le colonel

Campbell revienne. Je lui en parlerai. Il arrangera cette affaire ; il surmonte toutes les difficultés qui se présentent devant moi. »

Emma fut alors forcée de penser au piano. Comme cela la fit souvenir de ses premières idées à ce sujet, des conjectures désagréables qu'elle en avait tirées, elle s'aperçut que sa visite avait été assez longue, et en répétant tous les souhaits qu'elle formait pour le bonheur de la famille, elle prit congé.

CHAPITRE XLIII.

Les méditations pensives d'Emma l'accompagnèrent jusqu'à la maison : mais en entrant au salon, elle y trouva des personnes qui les firent cesser. M. Knightley et Henriette étaient arrivés à Hartfield pendant son absence, et causaient avec son père. M. Knightley se leva aussitôt ; et d'un ton beaucoup plus grave qu'à l'ordinaire, il lui dit :

« Je n'ai pas voulu partir sans vous voir ; mais n'ayant pas plus de temps qu'il ne m'en faut, je m'en vais sur-le-champ. Je pars pour Londres, où je compte passer quelques jours avec Jean et Isabelle. Avez-vous quelque chose à leur envoyer ou à leur faire dire, outre vos amitiés que personne ne peut emporter. »

« Rien du tout. Mais est-ce un projet nouveau que ce voyage ? »

« Oui, à peu près; il y a quelque temps que j'y pense. »

Emma fut certaine qu'il ne lui avait pas encore pardonné. Il n'était pas reconnaissable. Elle pensa que le temps lui prouverait qu'ils devaient redevenir amis. Tandis qu'il était debout, prêt à partir, et cependant ne le faisant pas, son père fit les questions suivantes :

« Eh bien! ma chère, ne vous est-il rien arrivé sur la route? Comment avez-vous trouvé mon ancienne et digne amie, madame Bates et sa fille? Je suis persuadé qu'elles vous auront témoigné beaucoup de reconnaissance pour cette visite. La chère Emma est allée chez madame Bates, comme je vous l'ai dit, M. Knightley : elle a tant d'attentions pour cette famille. »

Cette louange, peu méritée, augmenta considérablement les couleurs d'Emma; et avec un sourire et un signe de tête qui étaient très-significatifs, elle fixa M. Knightley. Ses yeux firent sur-le-champ une impression favorable sur lui; et comme s'ils avaient communiqué la vérité aux siens, il saisit et rendit justice aux sentimens qu'ils venaient d'exprimer. Ses regards se radoucirent. Elle en ressentit une vive satisfaction : elle fut encore augmentée, un moment après, par une démarche amicale qu'il fit. Il lui prit la main : elle n'était pas sûre si elle ne la lui avait pas présentée; il était possible qu'elle l'eût fait; mais il la prit, la serra, et peu s'en fallut qu'il ne la portât à ses lèvres, lorsqu'une idée ou un caprice lui passant par la tête, il la laissa aller. Elle ne pouvait s'imaginer d'où venait ce scrupule, pourquoi il avait changé

d'idée, la chose étant pour ainsi dire faite. Il aurait beaucoup mieux fait, pensa-t-elle, s'il ne s'était pas arrêté. Son intention était cependant indubitable, soit qu'elle ne fût pas exécutée à cause de son peu de galanterie, ou que quelqu'autre raison l'en eût empêché, elle lui en sut bon gré. Chez lui, la nature ne perdait rien de sa simplicité, et encore moins de sa dignité. Elle se souvint de cette tentative avec une très-vive satisfaction; c'était une grande preuve qu'il lui avait rendu son amitié. Il les quitta un instant après; et très-brusquement. Dans tous les temps il prenait son parti avec célérité; mais dans cette circonstance, il se surpassa.

Emma ne regrettait pas d'avoir été chez les Bates, mais bien de ne les avoir pas quittées dix minutes plus tôt. Elle aurait eu grand plaisir de causer avec

M. Kinghtley , de la situation dans laquelle mademoiselle Fairfax allait se trouver. Elle n'était pas fâchée qu'il allât à Londres, sachant combien on aurait de plaisir à l'y voir. Mais il aurait dû choisir un autre temps, et le lui avoir fait savoir plus tôt. Elle était très-certaine qu'ils s'étaient quittés bons amis : elle ne pouvait se tromper ni à ses manières, ni sur sa demi-galanterie : tout cela s'était fait pour lui prouver qu'elle avait recouvré la bonne opinion qu'il avait d'elle autrefois. Elle trouva qu'il l'avait attendue une bonne demi-heure ; quel dommage qu'elle ne fût pas revenue plus tôt !

Afin d'empêcher son père de se chagriner sur le départ si précipité de M. Knightley pour Londres, et surtout à cheval, ce qu'il regardait comme un voyage de désespéré, Emma lui rendit compte des nouvelles qu'elle avait ap-

prises sur Jeanne Fairfax. Cela lui réussit, car il s'y intéressa sans en être troublé. Il y avait long-temps qu'il était préparé à voir Jeanne Fairfax accepter une place de gouvernante ; il pouvait en parler tout à son aise. Mais le voyage de M. Knightley était pour lui un coup de massue.

« Je suis enchanté, ma chère, d'apprendre qu'elle ait une place agréable. Madame Elton est une femme d'un bon naturel, et fort aimable ; et je suis persuadé que ses connaissances lui ressemblent. Je me flatte que le pays qu'elle va habiter, n'est pas humide, et qu'on aura grand soin de sa santé. C'est le point le plus important. C'est ce que je n'ai jamais négligé à l'égard de la pauvre mademoiselle Taylor. Vous savez, ma chère, qu'elle va remplir chez une dame, les mêmes fonctions e mademoiselle Taylor avait ici. Et

j'espère qu'elle ne finira pas comme elle, par quitter une maison où elle avait demeuré si long-temps. »

Le jour suivant apporta de Richemont des nouvelles qui firent oublier tout ce dont on s'était occupé auparavant. Un exprès arriva à Randalls pour annoncer la mort de madame Churchill. Quoique son neveu n'eût pas eu de raisons, à son sujet, pour accélérer son départ, elle nevécut que trente-six heures après son arrivée. Une attaque d'une maladie étrangère à celle à laquelle elle était sujette, l'emporta en peu de temps. Enfin, la haute et puissante dame Churchill n'existait plus.

On ressentit cette perte comme elle devait l'être. Chacun emprunta un air grave et triste. On s'appitoya sur le sort de la défunte; ensuite on eut une douce inquiétude sur le sort des survivans : enfin on eut la curiosité de connaître

le lieu de sa sépulture. Goldsmith nous dit que lorsqu'une femme s'abaisse à faire des folies, elle n'a d'autre parti à prendre que de mourir ; et que lorsqu'elle s'abaisse au point de devenir désagréable, elle n'en a pas d'autre non plus, parce que la mort passe l'éponge sur tous les défauts. Madame Churchill, après avoir été détestée pendant vingt-cinq ans, à présent qu'elle n'était plus, gagna beaucoup dans l'opinion publique : on la plaignit; elle ne fut plus jugée avec sévérité. Sur un point, elle fut pleinement justifiée. On n'avait jamais voulu croire qu'elle fût sérieusement malade. L'événement prouva que sa maladie n'était pas imaginaire.

« Cette pauvre madame Churchill ! elle a dû beaucoup souffrir, plus qu'on ne supposait. Un mal permanent devait nécessairement aigrir son caractère. C'était un événement malheureux,

un coup terrible. Malgré tous ses défauts, que fera M. Churchill sans elle? C'est une perte énorme pour lui ; il ne pourra la supporter. »

« M. Weston lui-même disait, en branlant la tête avec un air grave : Pauvre femme, qui l'aurait cru! Il résolut de se faire faire de très-beaux habits de deuil : et sa femme soupira, moralisa, en travaillant à l'aiguille, avec beaucoup de bon sens et de commisération. Leurs premières pensées à tous deux furent de savoir l'effet que produirait cette mort sur le sort de Frank. Emma s'en occupa aussi. Elle passa légèrement sur le caractère de madame Churchill, le chagrin de son mari, non, toutes fois, sans les plaindre ; mais elle s'attacha principalement à pouvoir conjecturer de quelle manière cet événement pouvait affecter Frank, ce qu'il avait à espérer ou à craindre. Elle ne

prévit rien que de bon. A présent un attachement pour Henriette ne pouvait trouver d'obstacle. M. Churchill, délivré de sa femme, ne pouvait nuire à personne : c'était un brave homme, doux, aisé à conduire, et à qui son neveu ferait faire tout ce qu'il voudrait. Tout ce qui lui restait à désirer, c'était qu'il formât cet attachement, qui, malgré toute sa bonne volonté, ne lui paraissait pas encore bien assuré. »

Henriette se conduisit parfaitement bien, suivant Emma, dans cette occasion, elle fut maîtresse d'elle-même : quelques espérances qu'elle conçût, elle ne se trahit point. Emma se réjouit beaucoup de voir que son caractère acquérait de la force, et évita de parler de choses qui eussent pu retarder les progrès qu'elle faisait. En conséquence, leurs discours sur la mort

de madame Churchill furent très-réservés.

On reçut à Randalls de courtes lettres de Frank, sur leur santé et les projets qu'ils formaient. M. Churchill allait mieux qu'on n'avait osé l'espérer; leur première destination, lorsque le convoi partirait pour le comté d'York, était d'aller à Windsor, chez un ami intime de M. Churchill, à qui, depuis dix ans, il promettait une visite. A présent il n'y avait rien à faire pour Henriette; des souhaits pour l'avenir, c'était tout ce qu'Emma pouvait être en état de faire pour elle.

Il était plus pressant de s'occuper de Jeanne Fairfax, dont les espérances s'évanouissaient, tandis que celles d'Henriette paraissaient devoir s'accomplir. Les engagemens de Jeanne ne souffraient aucun délai pour ceux qui voulaient lui donner des marques d'a-

mitié, et Emma désirait être des premières. Les plus grands regrets qu'elle éprouvât, peut-être les seuls, c'était sa froideur envers elle; et la personne à laquelle elle avait marqué le plus d'éloignement, se trouvait celle à qui elle désirait donner des preuves de considération, d'égards et de sympathie. Elle souhaitait pouvoir lui être utile; lui témoigner que sa société lui était agréable. Elle résolut de l'engager à venir passer une journée à Hartfield; elle lui envoya un billet d'invitation. Elle fut refusée verbalement. « Mademoiselle Fairfax était trop indisposée pour écrire. » Et lorsque M. Perry vint à Hartfield, il dit qu'il l'avait visitée malgré elle; qu'elle souffrait beaucoup de la tête, et d'une fièvre nerveuse, ce qui le faisait douter qu'elle pût se rendre chez madame Smallridge au temps fixé. Sa santé paraissait tout-à-fait

dérangée. Elle n'avait plus d'appétit, et quoiqu'il n'y eût pas de symptômes alarmans, rien qui annonçât que la poitrine fût attaquée, maladie que sa famille craignait pour elle, M. Perry n'était pas tranquille sur son compte. Il était d'avis qu'elle avait entrepris plus qu'elle ne pouvait faire, et que, quoique le sentant parfaitement, elle ne voulait pas en convenir. Ses esprits étaient entièrement abattus. Il observa que la maison qu'elle habitait n'était pas favorable à sa maladie; toujours renfermée dans une petite chambre, elle ne pouvait qu'empirer; il aurait désiré qu'elle pût changer d'habitation. Il ajoutait que sa bonne tante, quoiqu'elle l'aimât de tout son cœur, n'était pas la compagne qu'il lui fallait, dans sa situation présente. Mademoiselle Bates était pleine d'attentions pour sa nièce, mais elle l'excédait, ce qui

lui faisait plus de mal que de bien. Emma l'écoutait avec un tendre intérêt, la plaignait de plus en plus, et cherchait dans sa tête les moyens de lui être utile. La séparer de sa tante, ne fût-ce que pendant une heure ou deux, pour la faire changer d'air, lui présenter de nouvelles scènes, l'amuser par une conversation délicate, cela pourrait lui faire du bien. Aussi, le lendemain matin, elle lui écrivit de nouveau de la manière la plus pressante. « Qu'elle se rendrait chez elle à l'heure qu'elle voudrait choisir pour la mener promener en voiture, observant que M. Perry avait déclaré que ce genre d'exercice ne pouvait que lui être très-avantageux. » Elle reçut la réponse suivante:

« Mademoiselle Fairfax fait ses complimens à mademoiselle Woodhouse, la remercie, étant hors d'état de prendre aucune espèce d'exercice. »

Emma sentit que son billet méritait une réponse plus polie; mais on ne devait pas se fâcher contre des mots qui, tracés par une main tremblante, prouvaient assez l'indisposition de l'écrivain. Elle ne songea plus qu'à vaincre l'obstination qu'elle montrait à n'être ni vue, ni secourue. Malgré sa réponse, elle fit atteler et se rendit chez madame Bates, dans l'espérance que Jeanne se laisserait persuader de lui tenir compagnie. Elle ne réussit pas. Mademoiselle Bates, extrêmement reconnaissante, vint à la portière, remercia Emma, et dit : « Qu'elle était sûre qu'une promenade en voiture soulagerait beaucoup Jeanne, qu'elle avait essayé en vain de l'engager à accepter les offres de mademoiselle Woodhouse. » Elle retourna encore auprès de sa nièce, faire de nouveaux efforts. Elle n'eut pas plus de succès. Jeanne était obstinée, la seule

proposition de sortir augmentait son mal.

Emma désirait la voir, elle eût voulu essayer elle-même de l'engager à venir avec elle; mais avant de faire part de son intention, elle apprit qu'elle avait promis à sa nièce de prier mademoiselle Woodhouse de ne se pas donner la peine de monter. « Le fait était qu'elle ne voulait voir âme qui vive. A la vérité, elle ne pouvait refuser de voir madame Elton; madame Cole avait toujours été si attentive; madame Perry, dont le mari était si empressé; il était impossible de leur fermer la porte; mais excepté ces personnes-là, il était impossible de lui faire entendre raison. »

Emma ne voulait pas être classée avec les Elton, les Perry et les Cole, femmes qui se fourraient partout; elle s'avoua en même temps que sa con-

duite ne lui méritait pas la préférence. Elle se soumit, et continua à faire des questions à mademoiselle Bates, sur l'appétit de sa nièce, sur la nourriture qu'elle préférait. Elle brûlait d'envie de lui procurer ce qui lui plaisait le plus. Mademoiselle Bates toujours très-communicative, avoua que cet article causait son plus grand chagrin, que Jeanne ne mangeait presque rien : que M. Perry avait recommandé les choses les plus nourrissantes, mais qu'elle ne trouvait rien à son goût, quoique, grâce à Dieu, par le secours de leurs bons voisins, ont eût souvent varié ses mets.

Emma en rentrant à Hartfield, fit sur-le-champ appeler sa femme de charge, et lui demanda quelles étaient les provisions les plus nourrissantes qu'elle eût dans ses magasins. Elle se les fit apporter, et en envoya un plein

panier à mademoiselle Bates avec un billet très-amical. Une demi-heure après on rapporta le panier, avec les humbles remercîmens de mademoiselle Bates. La chère Jeanne avait insisté qu'on le renvoyât sur-le-champ, ne pouvant se servir de ce qu'il contenait; de plus elle désirait qu'on dît qu'elle n'avait besoin de rien.

Lorsqu'Emma apprit dans la suite qu'on avait vu Jeanne se promener dans les prairies aux environs d'Highbury, le soir même du jour où, sous prétexte qu'elle ne pouvait faire aucune espèce d'exercice, elle avait refusé de monter dans la voiture, elle n'eut plus aucun doute que Jeanne était résolue à n'accepter d'elle aucune faveur. Elle en fut très-affligée. Elle la plaignait de tout son cœur d'être tombée dans un état qui, vu son extrême irritation, lui faisait tenir une conduite si peu me-

surée; elle fut très-mortifiée qu'elle ne rendît pas justice à ses sentimens, et qu'elle ne la jugeât pas digne d'être son amie. Mais elle avait la consolation de savoir que ses intentions étaient bonnes, et de pouvoir se dire à elle-même, que si M. Knightley, témoin des tentatives qu'elle avait faites pour être utile à Jeanne Fairfax, eût pu lire dans son cœur, il ne pourrait lui faire aucun reproche.

CHAPITRE XLIV.

ENVIRON dix jours après la mort de madame Churchill, M. Weston vint le matin, et fit prier Emma de descendre, ayant à lui communiquer quelque chose d'important. Il fut au-devant d'elle à la porte du salon, et se donnant à peine le temps de s'informer tout haut de l'état de sa santé, il lui demanda à l'oreille, pour ne pas être entendu de son père, si elle pouvait dans la matinée aller à Randalls, que madame Weston avait absolument besoin de lui parler.

« Est-elle malade ? »

« Non, non du tout, elle est un peu agitée. Elle serait venue en voiture; mais elle désire vous voir *seule* et vous

savez... (lui montrant son père) Eh! pouvez-vous y aller? »

« Certainement, tout à l'heure, si vous le désirez. Il m'est impossible de vous refuser; mais de quoi s'agit-il? Est-elle véritablement en bonne santé? »

« Vous pouvez m'en croire; mais plus de questions. Vous saurez tout en temps et lieu. L'affaire la plus extraordinaire! Mais, chut! chut! »

Il était impossible, même à Emma, de deviner ce que cela voulait dire. Ses regards annonçaient quelque chose de très-important; mais puisque son amie était en bonne santé, elle prit patience, et disant à son père qu'elle allait faire un tour de promenade, ils sortirent ensemble, et marchèrent à grands pas du côté de Randalls.

« Maintenant, dit Emma, que nous sommes hors des barrières, dites-moi, M. Weston, ce qui est arrivé. »

« Non pas, non pas, répliqua-t-il gravement. Ne me demandez rien. J'ai promis à ma femme de ne vous rien dire, de lui en laisser le soin; elle est plus en état que moi de vous faire l'ouverture de cette affaire. Ne soyez pas impatiente, Emma, cela ne viendra que trop tôt. »

« Me faire une ouverture à moi, s'écria Emma, s'arrêtant terrifiée, grand dieu! M. Weston, dites-moi sur-le-champ. Il est arrivé quelque chose de sinistre sur la place Brunswick. Qui cela regarde-t-il? Par tout ce que vous avez de plus sacré, ne me cachez rien. »

« En vérité vous vous trompez! »

« M. Weston, pas de plaisanterie. Considérez combien j'ai d'amis dans la place Brunswick, dites-moi à l'instant ce qui en est. »

« Sur ma parole, Emma. »

« Sur votre parole, pourquoi pas sur votre honneur! Pour quelle raison ne dites-vous pas sur votre honneur, que l'affaire en question n'a rien de commun avec eux? Juste ciel! Quelle ouverture peut-on me faire qui ait quelque rapport avec aucun membre de cette famille? »

« Sur mon honneur, dit-il, très-sérieusement, il n'y en a point. Cette affaire ne regarde en rien aucun individu de la famille Knightley. »

Emma reprit courage et continua à marcher.

« J'ai eu tort, continua-t-il, de vous parler d'ouverture, je n'aurais pas dû me servir d'une pareille expression. Dans le fait, cette affaire ne vous regarde pas du tout : elle ne regarde que moi seul. Du moins nous espérons....... Hem! Enfin, ma chère Emma, vous n'avez aucun sujet de

vous alarmer. Je ne dis pas que cette affaire ne soit très-désagréable ; mais elle aurait pu être plus mauvaise. Si nous marchons un peu vîte, nous arriverons bientôt à Randalls. »

Emma vit qu'il fallait attendre ; la chose n'était plus difficile, ainsi elle ne fit plus de questions, elle s'abandonna à son imagination qui lui suggéra bientôt que ce pouvait être une affaire d'argent, qui venait de se découvrir, et qui affectait les intérêts de la famille ; quelque chose que le dernier événement de Richemont avait probablement mis au jour. Son imagination travaillait activement. C'était peut-être une demi-douzaine d'enfans illégitimes, et le pauvre Frank déshérité. Tout cela, quoique peu désirable, ne la tourmentait pas beaucoup, et ne lui inspirait que de la curiosité.

« Qui est-ce ce monsieur qui est à

cheval ? » dit-elle. Faisant cette question pour aider M. Weston à garder son secret, plutôt que par envie de savoir qui il était.

« Je ne sais pas, un des Otway, ce n'est pas Frank, je vous assure. Vous ne le verrez pas, il doit être à présent à moitié chemin de Windsor. »

« Vous avez donc vu votre fils ? »

« Oh ! oui, vous n'en saviez rien ? Mais c'est égal. » Il garda un moment le silence, puis ajouta avec réserve :

« Oui, Frank est arrivé ce matin uniquement pour nous demander comment nous nous portions. »

Ils marchèrent d'un bon pas et arrivèrent peu après à Randalls. « Eh bien ! ma chère, dit-il en entrant dans la salle, je l'ai amenée, je me flatte que vous serez dans peu beaucoup mieux. Je vous laisse ensemble. Dépêchez-vous, le retard ne vaut rien. Si vous

avez besoin de moi, je ne serai pas loin. »

Emma lui entendit dire à sa femme, quoiqu'il lui parlât à l'oreille :

« J'ai tenu ma parole, elle n'a pas la moindre idée... »

Madame Weston avait l'air d'être si indisposée et si troublée, que l'inquiétude d'Emma en augmenta, et lorsqu'elles furent seules, elle dit avec vivacité : « Qu'avez-vous, ma chère amie? Il vous est arrivé quelque chose de très-désagréable, à ce que je vois. Faites m'en part sur-le-champ. J'ai été dans la plus vive inquiétude depuis Hartfield jusqu'ici. Toutes deux nous n'aimons pas d'être tenues en suspens. Vous vous trouverez soulagée en me confiant vos chagrins, de quelque nature qu'ils soient. »

« En vérité, vous n'avez pas la moindre idée? dit madame Weston, d'une

voix tremblante, ne pouvez-vous pas, ma chère Emma, vous former une idée de ce que j'ai à vous communiquer. »

« Autant que cette affaire regarde M. Frank Churchill, je le crois. »

« Vous avez raison, elle le regarde, et je vais tout vous dire (reprenant son ouvrage, pour lui servir de contenance et ne pas lever les yeux.) Il est venu ici ce matin pour une affaire très-extraordinaire. Il est impossible d'exprimer notre surprise. Il est venu parler à son père sur un sujet... Pour annoncer un attachement... »

Elle s'arrêta pour reprendre haleine. Emma pensa d'abord à elle-même et puis à Henriette.

« C'est bien plus qu'un attachement, reprit madame Weston, c'est un engagement, et un engagement positif. Que direz-vous, Emma, que diront tous ses amis, toutes ses connaissances,

quand on saura que Frank Churchill et mademoiselle Fairfax sont engagés l'un à l'autre, et cela depuis longtemps! »

Emma sauta de surprise, et frappée d'horreur s'écria : « Jeanne Fairfax! Grand Dieu! Vous ne parlez pas sérieusement? Vous ne le pensez pas? »

« Votre surprise est bien légitime, reprit madame Weston, sans la regarder, et parlant avec vivacité, afin de donner à Emma le temps de se remettre, vous avez lieu d'être étonnée, mais c'est la vérité. Il y a eu un engagement solennel formé entre eux en octobre dernier, dont personne n'a eu connaissance. Cela est arrivé à Weymouth. Il n'y avait qu'eux dans le secret. Ni les Campbell, ni leurs familles respectives n'en ont rien su. Cela est si étonnant que quoique convaincue

de la vérité du fait, j'ai peine à y croire. Je me flattais de le connaître. »

Emma entendait à peine ce qu'elle disait. Son esprit était partagé sur deux idées différentes. Ses conversations avec lui sur mademoiselle Fairfax, et la pauvre Henriette; et pendant quelque temps, elle ne fit que des exclamations et demander de rechef la confirmation de ce qu'elle avait entendu.

« Fort bien, dit-elle enfin, en tâchant de se remettre, c'est une histoire à laquelle il faut que je pense au moins la moitié de la journée avant de la comprendre. Comment avoir été engagé avec elle pendant tout l'hiver. Avant qu'ils soient venus à Highbury... »

« Oui, Emma, engagé depuis le mois d'octobre. Cela m'a fait une peine horrible, ainsi qu'à son père. Nous ne

pouvons excuser *quelques parties* de sa conduite. »

Emma réfléchit un moment, et répliqua : « Je ne veux pas prétendre cause d'ignorance, je vous entends, et je vais vous donner toute la consolation dont vous avez besoin. Je vais vous surprendre, mais bien agréablement. *Sachez donc* que les soins que m'a rendus M. Frank Churchill, n'ont point eu l'effet auquel vous vous attendiez. »

Madame Weston leva les yeux, craignant d'avoir mal entendu ; mais la contenance d'Emma était aussi assurée que ses paroles.

« Pour que vous ayez moins de difficulté à croire à la parfaite indifférence dont je me glorifie, continua-t-elle, je vous dirai, de plus, qu'il y eut un temps, au commencement de notre connaissance, que je le trouvais

à mon gré, et que j'étais disposée à m'attacher à lui ; je dis plus, je l'étais. Comment cela a cessé, je l'ignore. Heureusement cependant cela est arrivé. Il y a en vérité plus de trois mois que je ne sens rien du tout pour lui. Vous pouvez m'en croire, madame Weston, je vous dis la pure vérité. »

Mad. Weston, les larmes aux yeux, se jeta à son cou, et aussitôt qu'elle put parler, elle l'assura que rien au monde ne pouvait lui faire autant de bien que ce qu'elle venait de lui entendre dire. M. Weston sera presque aussi satisfait que moi, quand il apprendra l'assurance que vous me donnez de votre indifférence pour son fils. C'est le seul point qui nous tenait au cœur. C'était le souhait le plus ardent de nos cœurs que vous pussiez avoir de l'attachement l'un pour l'autre ; et nous étions persuadés qu'il en était ainsi. Imaginez-

vous ce que nous avons souffert à cause de vous. »

« Je l'ai échappé belle, et vous, ainsi que moi, devons en être aussi contentes que j'en suis étonnée. Mais cela ne l'acquitte pas, et je dois dire que je le crois très-blâmable. De quel droit est-il venu parmi nous, étant engagé, se conduire de manière à faire croire qu'il était parfaitement libre? Quel droit avait-il de chercher à plaire, et il a réussi, et de distinguer une jeune personne par des attentions suivies, comme il a fait, tandis qu'il était engagé à une autre? Comment ne prévoyait-il pas le mal qu'il pouvait faire? Etait-il sûr que je ne l'aimerais pas? Il s'est en vérité fort mal conduit. »

« D'après quelque chose qu'il a dit, ma chère Emma, j'ai lieu d'imaginer... »

« Et comment pouvait-elle supporter une pareille conduite! Quelle tran-

quillité d'âme! Regarder sans s'en ressentir, les attentions suivies qu'on rendait devant elle à une autre femme; c'est un degré de douceur que je ne comprends pas, et dont je ne fais aucun cas. »

« Ils étaient brouillés, Emma, il nous l'a dit. Il n'a pas eu le temps de nous donner des détails. Nous ne l'avons eu qu'un quart-d'heure, et dans une telle agitation, que nous avons perdu partie de ce court espace de temps; mais il a positivement assuré qu'il y avait eu un mal-entendu entre eux. C'est ce qui a amené cette crise, et probablement que leur brouillerie venait de la conduite peu mesurée qu'il a tenue. »

« Peu mesurée! Oh! madame Weston, l'épithète est douce. Il en mérite une beaucoup plus sévère. Je ne saurais vous dire combien il a perdu dans

mon esprit. Cela ressemble si peu à ce qu'un homme doit être. Rien de cette intégrité innée, de cet amour pour la vérité et les principes; rien de ce souverain mépris pour les petitesses et les ruses, dont un galant homme doit se faire honneur dans toutes ses actions. »

« Maintenant, Emma, je dois le défendre; car quoiqu'il ait eu tort en cela, il y a assez long-temps que je le connais pour répondre qu'il possède beaucoup de bonnes qualités; et... »

« Bon Dieu! s'écria Emma, qui ne l'écoutait pas, madame Smallridge aussi! Jeanne sur le point d'aller chez elle en qualité de gouvernante! Quelle marque de délicatesse! de permettre qu'elle ait pensé à adopter une pareille mesure, même de souffrir qu'elle y songeât! »

« Ma chère Emma, il l'ignorait ab-

solument. Sur cet article, il n'est pas coupable. C'est elle qui a pris cette résolution sans la lui communiquer, ou si elle l'a fait, ce n'était que très-indirectement. Ce n'est que d'hier qu'il a eu connaissance de ses projets, par quelque lettre ou message ; et c'est positivement ce qui l'a engagé à se déclarer sur-le-champ, de tout avouer à son oncle, de réclamer ses bontés, pour mettre fin à une aventure qui était cachée depuis si long-temps. »

Emma commença à mieux entendre.

« J'attends une lettre de lui sous peu de jours, continua madame Weston ; il me dit, en partant, qu'il m'écrirait bientôt, et promit de me donner des détails qu'il n'était pas en son pouvoir, vu le peu de temps qu'il avait à rester, de me communiquer alors. Il faut donc attendre cette lettre. Elle pourra atténuer ses torts ; elle rendra sans doute

intelligibles et excusables des choses que nous ne comprenons pas, et qui nous paraissent condamnables à présent. Ne nous pressons donc pas de le juger sévèrement ; ayons un peu de patience. Je ne puis m'empêcher de l'aimer, et maintenant que je suis débarrassée du poids énorme qui m'accablait, je désire ardemment que l'affaire réussisse, et j'ose même l'espérer. Ils doivent avoir beaucoup souffert tous les deux d'un pareil système, qui les a forcés si long-temps à cacher le secret de leurs engagemens. »

« Il ne paraît pas, reprit sèchement Emma, qu'il ait beaucoup souffert. Hé bien, comment M. Churchill a-t-il pris la chose ? »

« Très-favorablement pour son neveu. Il a donné son consentement sans presque faire de difficultés. Que d'événemens dans cette famille en une seule

semaine! Tant que la pauvre madame Churchill eût vécu, je ne suppose pas qu'elle eût jamais donné son consentement, et à peine est-elle dans la tombe, que son mari se conduit tout différemment qu'elle n'eût fait. Qu'il est heureux que son injuste influence ne lui ait pas survécu. Quant à lui, Frank a eu très-peu de peine à lui persuader de donner son consentement.

« Ah ! se dit Emma à elle-même, il l'eût aussi donné pour Henriette. »

« Cette affaire fut arrangée hier au soir, et Frank est parti au point du jour ce matin. Je suppose qu'il s'est arrêté quelque temps à Highbury ; de là il est venu chez nous ; mais il avait une telle hâte d'aller rejoindre son oncle, auquel il est plus nécessaire que jamais, que, comme je vous l'ai dit, il ne nous a donné qu'un quart-d'heure. Il était dans une agitation extraordi-

naire, et si forte, qu'il était à peine reconnaissable. Ce qui lui avait causé les plus vives douleurs, ce fut de la trouver dans le pitoyable état où elle est; il n'avait pas la moindre idée qu'elle fût malade. Oh! ma chère Emma, il a horriblement souffert. »

« Et vous êtes bien persuadée que cette affaire a été conduite de la manière la plus secrète, et que les Campbell et les Dixon n'ont eu aucune connaissance de leur engagement? »

Emma ne put prononcer le nom de Dixon sans rougir un peu.

« Personne au monde. Il a assuré qu'âme qui vive n'en a jamais rien su qu'eux deux. »

« A la bonne heure, dit Emma, il faudra bien se faire à cette idée-là; je leur souhaite toute sorte de bonheur; mais je penserai toujours qu'il s'est conduit de la manière la plus détestable.

Ce système annonce la fraude et l'hypocrisie, l'espionnage et la trahison. Venir parmi nous avec l'apparence de la candeur et de l'ingénuité, et avoir formé entre eux une ligue pour nous éprouver tous ! c'est abominable ! Pendant tout l'hiver et tout le printemps, nous avons été trompés, nous croyant de pair en vérité et en honneur, avec deux personnes au milieu de nous, qui se sont établies juges de nos sentimens, de notre façon de penser sur elles deux, et qui ont pu se communiquer des paroles que nous n'avions pas intention de leur faire connaître. Tant pis pour elles, si elles ont entendu quelque chose de désagréable ! »

« Quant à moi je ne le crains pas, car je n'ai jamais dit à l'une ce que j'aurais voulu cacher à l'autre. »

« Vous êtes fort heureuse, car la petite méprise que vous fîtes de soup-

çonner qu'un certain monsieur de nos amis était amoureux de la demoiselle n'a été connue que de moi seule. »

« Vous avez raison, mais j'ai toujours eu bonne opinion de mademoiselle Fairfax; je n'aurais jamais pu rien dire contre elle : et si j'avais dit du mal de lui; je ne courais pas grand risque. «

En ce moment, M. Weston parut à quelque distance de la fenêtre, il paraissait aux aguets. Sa femme lui fit signe d'entrer, et pendant qu'il prenait le chemin de la porte, madame Weston dit : « Ma chère Emma, ayez la bonté de dire, soit par votre contenance, soit par vos discours, tout ce qui pourra le mettre à son aise sur ce mariage. C'est ce qu'il y a de mieux à faire. L'on ne peut rien dire contre mademoiselle Fairfax. Ce n'est pas une alliance dont on puisse tirer vanité, mais si M. Churchill s'en contente, de

quel droit le trouverions-nous mauvais? Cette circonstance d'ailleurs peut être très-avantageuse à Frank, il est fort heureux pour lui de s'être attaché à une fille d'un caractère aussi ferme et d'un jugement aussi solide, ce sont les qualités que j'ai toujours reconnues en mademoiselle Fairfax, qualités que je lui reconnais encore malgré la faute qu'elle a commise. Je pense d'ailleurs que la situation dans laquelle elle se trouvait, atténue en quelque sorte cette faute. »

« Je pense comme vous, s'écria Emma, avec sensibilité, si l'on peut excuser une femme qui ne pense qu'à elle-même, c'est sans doute à celle qui se trouve dans la position de Jeanne Fairfax. D'elle on peut presque dire, comme elle n'a rien dans ce monde, elle ne doit pas être sujette à ses lois. »

Emma fut à la rencontre de M. Wes-

ton, avec un agréable sourire sur les lèvres, et en s'écriant : « C'est un très-joli tour, en vérité, que celui que vous m'avez joué. C'était pour éprouver sans doute jusqu'à quel point j'étais curieuse, ou me forcer d'exercer mes talens dans l'art de deviner. Vous m'avez causé un effroi mortel ; j'ai véritablement cru que vous aviez perdu la moitié de votre fortune, et au lieu de vous faire des complimens de condoléances, je dois au contraire vous féliciter. C'est ce que je fais de tout mon cœur, sur la flatteuse perspective que vous avez d'être bientôt le père d'une des plus charmantes filles de toute l'Angleterre, et l'une des plus accomplies. »

Un coup d'œil ou deux entre le mari et la femme lui firent connaître que tout allait bien, qu'il pouvait ajouter foi à ses paroles, ce qui fit sur lui un effet surprenant ; il recouvra sa voix et

sa gaîté ordinaires, il lui prit affectueusement les mains, et parla comme un homme auquel il ne fallait qu'un peu de temps et de persuasion pour être convaincu que ce mariage n'était pas si mauvais. Sa compagne n'employa que des palliatifs en parlant de l'offense, ne présenta que de faibles objections; et lorsqu'ils eurent bien discuté l'affaire en s'en retournant à Hartfield, il était tout à fait réconcilié avec les deux coupables ; peu s'en fallut même qu'il ne pensât que c'était la meilleure chose possible pour Frank Churchill.

CHAPITRE XLV.

HENRIETTE ! pauvre Henriette ! Ce nom la poursuivait partout, ne lui donnait pas un moment de repos. Frank Churchill s'était mal conduit envers elle-même, très-mal de toutes manières ; mais ce n'était pas tant la conduite de Frank que la sienne propre, qui la mettait en colère contre lui. C'était l'embarras dans lequel elle se trouvait par rapport à Henriette, qui rendait son offense plus noire. Pauvre Henriette ! Elle allait être pour la seconde fois dupe des fausses espérances qu'elle lui avait données. M. Knightley avait été prophète lorsqu'il lui dit : « Emma, vous n'avez pas été l'amie d'Henriette Smith. » Elle eut peur de ne lui avoir rendu que de

mauvais services. Il est vrai que dans le cas présent, elle n'avait pas à se reprocher, comme dans le premier, d'avoir été seule l'origine et l'auteur du mal, en lui suggérant des idées qui ne lui auraient probablement pas passé par la tête; car Henriette avait avoué la préférence qu'elle donnait à Frank Churchill, avant qu'elle lui en eût parlé, mais elle se reconnut coupable de n'avoir pas fait tous ses efforts pour réprimer cette passion à temps. Il était en son pouvoir de le faire, vu la grande influence qu'elle exerçait sur elle. Elle était alors, mais trop tard, persuadée qu'elle aurait dû se servir de tous ses moyens pour empêcher Henriette de se livrer à un espoir chimérique. Elle sentit qu'elle avait établi le bonheur de son amie sur un sable mouvant. Le sens commun devait lui prescrire de dire à Henriette qu'elle faisait une

folie de penser à lui, parce qu'il y avait cinq cents contre un à parier qu'il ne songerait jamais à elle. « Mais ajouta-t-elle, le sens commun et moi n'avons pas souvent habité ensemble. »

Elle était de très-mauvaise humeur contre elle-même ; si elle ne l'eût pas été aussi contre Frank Churchill, sa situation eût été terrible. Quant à Jeanne Fairfax, elle pouvait se passer de la plaindre, elle en avait bien assez d'Henriette sans penser à Jeanne, dont les malheurs et la mauvaise santé ayant la même cause, devaient naturellement, les uns finir et l'autre s'améliorer. Elle allait dans peu être heureuse, et dans l'affluence, ses jours d'affliction et sa situation allaient cesser.

Emma n'avait pu comprendre comment ni pourquoi ses attentions avaient été rejetées, même avec une espèce de

mépris. Elle vit bien clairement que la jalousie en était la véritable cause. Jeanne la regardait comme sa rivale : il n'était donc plus étonnant qu'elle eût refusé ses offres de service. Une promenade dans la voiture d'Hartfield eût été un tourment pour elle, et les mets venant de la même maison se seraient convertis en poison. Elle comprit tout cela, et s'avoua à elle-même, autant que sa mauvaise humeur pût le lui permettre, que Jeanne Fairfax était digne de la bonne fortune qui l'attendait. Mais la pauvre Henriette était un tel fardeau, qu'elle en avait assez sans en chercher d'autre. Emma craignait beaucoup que cette seconde attente trompée ne fût plus sévèrement sentie que la première. Vu la supériorité de l'objet qu'elle perdait, cela devait arriver, ainsi qu'à cause de la solidité de caractère qu'elle avait acquise. Néan-

moins, elle jugea à propos de lui annoncer cette funeste vérité le plus tôt possible.

M. Weston en la quittant lui avait recommandé le plus grand secret; car M. Churchill avait exigé impérativement qu'on ne parlât de cette affaire à personne, comme une marque du respect dû à la défunte, et du désir d'observer les bienséances. Emma l'avait promis, cependant on devait excepter Henriette, elle ne pouvait faire autrement.

Malgré toute sa mauvaise humeur, elle ne put s'empêcher de trouver plaisant d'être obligée de jouer auprès d'Henriette le même rôle que celui que madame Weston avait joué auprès d'elle. Elle avait à éprouver avec Henriette la même angoisse qu'avait sentie madame Weston, pour se décider à lui faire la terrible ou-

verture de cette affaire. Le cœur lui battit fortement lorsqu'elle entendit la voix et les pas d'Henriette, justement comme elle supposait qu'il en était arrivé à madame Weston quand elle l'avait entendue venir à Randalls. Oh! si ces deux ouvertures pouvaient se ressembler. Mais malheureusement il n'y avait pas de probabilité.

« Eh bien! mademoiselle Woodhouse, s'écria Henriette, en entrant brusquement dans le salon, n'est-ce pas la nouvelle la plus étrange possible?

« De quelle nouvelle parlez-vous? répartit Emma, hors d'état, à sa contenance et à sa voix, de deviner si Henriette avait reçu quelque intelligence de ce qui faisait l'objet de son inquiétude. »

« De Jeanne Fairfax! Avez-vous jamais entendu rien de si extraordinaire? Oh! ne craignez pas de vous

ouvrir à moi, car M. Weston, que je viens de rencontrer, me l'a appris lui-même. En même temps qu'il m'a recommandé le plus grand secret, il a ajouté que je ne devais en parler à personne qu'à vous, parce que vous en étiez instruite. »

« Qu'avez-vous appris de M. Weston? »

« Oh! il m'a tout raconté. Il m'a dit que Jeanne Fairfax et Frank Churchill allaient se marier ensemble, qu'il y avait très-long-temps qu'ils s'étaient mutuellement engagés. Que c'est extraordinaire! »

« Bien extraordinaire, en vérité. » La conduite d'Henriette parut si étrange, qu'Emma ne savait qu'en penser. Son caractère lui sembla tout-à-fait changé. Cette découverte ne l'affectait aucunement. Point d'agitation; elle ne mani-

n'estait pas le moindre chagrin. Emma la regardait sans pouvoir parler.

« Auriez-vous jamais imaginé, s'écria Henriette, qu'il peut être amoureux d'elle? C'est cependant possible (rougissant); car vous lisez dans le cœur de tout le monde. »

« Sur ma parole, dit Emma, je commence à douter que j'aie ce talent-là. Pouvez-vous me demander sérieusement, Henriette, s'il m'était possible de croire qu'il fût attaché à une autre femme, tandis que je vous encourageais tacitement, sinon ouvertement, à vous abandonner à la passion que vous sentiez pour lui? Je n'ai jamais eu le moindre soupçon que Frank Churchill aimât mademoiselle Fairfax; ce n'est que depuis une heure que je l'ai appris. Si je l'avais su, vous êtes bien sûre que je vous aurais avertie du danger que vous couriez. »

« Moi! s'écria Henriette, en rougissant, pouquoi m'auriez-vous prévenue? Pensez-vous que j'aie la moindre affection pour M. Frank Churchill? »

« Je suis enchantée de vous entendre parler avec tant de résolution, répliqua Emma, en souriant; mais votre intention n'est sans doute pas de nier que, dans un temps, et ce temps n'est pas bien éloigné, vous n'ayez eu de l'affection pour lui? »

« Pour lui! jamais, jamais. Ma chère demoiselle Woodhouse: comment vous êtes-vous si totalement méprise à mon égard? » (Se tournant avec chagrin.)

« Henriette! s'écria Emma, après un moment de silence, que voulez-vous dire? Grand dieu! à quoi pensez-vous? Je me suis méprise! Dois-je donc supposer? »

Elle n'en put dire davantage.

Sa voix s'éteignit ; elle resta éperdue jusqu'à la réponse d'Henriette.

Henriette, un peu éloignée, le visage tourné d'un autre côté, ne put parler que quelque temps après ; et lorsqu'elle prit la parole, sa voix n'était pas plus rassurée que celle d'Emma.

« Je n'aurais pas cru possible, dit-elle, que vous eussiez pu vous tromper sur ce qui me regarde. Je sais que nous étions convenues qu'on ne nommerait personne ; mais considérant de combien il est au-dessus des autres, je ne pouvais pas supposer qu'une pareille méprise fût possible. M. Frank Churchill ! qui pourrait faire attention à lui, lorsque l'autre est présent ? J'ose me flatter que j'ai trop bon goût pour donner la préférence à M. Frank Churchill, qui n'est rien du tout en comparaison de l'autre : et je suis très-surprise que vous ayez été induite en erreur : et je

vous réponds que si vous ne m'aviez pas encouragée à m'abandonner à mon penchant, j'aurais cru que c'était une grande présomption à moi d'y songer. Si vous ne m'aviez pas dit qu'il était arrivé des choses plus miraculeuses ; qu'on avait vu des mariages plus disproportionnés (ce sont vos propres paroles) je n'aurais pas osé y penser : la chose m'eût paru impossible. Mais, vous, qui le connaissez depuis si longtemps. »

« Henriette, s'écria Emma, qui s'était remise, tâchons de nous entendre à présent, sans qu'il nous soit possible de nous tromper. Parlez-vous de M. Knightley. »

« Certainement. Je ne pouvais parler d'aucun autre. J'ai cru que vous le saviez. Lorsque nous nous sommes entretenues sur cette affaire, il était aussi

clair que le jour que c'était de lui que je parlais. »

« Pas tout-à-fait, dit Emma, avec un calme apparent ; car tout ce que vous me dîtes alors, semblait regarder une autre personne. Je pourrais presque certifier que vous aviez désigné M. Frank Churchill. Je suis sûre que le service qu'il vous a rendu, en vous protégeant contre les Bohémiens, suffisait pour.... »

« Oh ! mademoiselle Woodhouse, vous oubliez.... »

« Ma chère Henriette, je me souviens parfaitement de ce que je vous dis à cette occasion. Je vous assurai que l'attachement que vous aviez pour lui, ne me surprenait nullement, après le service qu'il vous avait rendu. Vous en convîntes, et exprimâtes avec chaleur combien vous en étiez reconnaissante. J'ai tout cela présent à la mémoire. »

« Oh! mon dieu! s'écria Henriette, je me souviens bien à présent de ce que vous voulez dire; mais alors je pensais à quelque chose de bien différent. Je ne songeais pas aux Bohémiens, ni à M. Frank Churchill. Non (avec assurance), je songeais à une circonstance plus précieuse que celle-là. C'était à M. Knightley venant m'offrir sa main pour danser, lorsque M. Elton avait refusé de me donner la sienne, et qu'il n'y avait pas d'autres danseurs dans la salle. C'était sa belle action, c'était sa bienveillance, sa générosité et le grand service qu'il m'avait rendu, qui me le faisait regarder comme supérieur à tous les autres hommes. »

« Juste ciel! s'écria Emma, quelle méprise déplorable! Quelle malheureuse erreur! Que faut-il faire? »

« Si vous m'eussiez comprise, vous ne m'auriez donc pas encouragée à per-

sister. Cependant, je ne suis pas plus à plaindre à présent, que si je ne m'étais attachée à l'autre personne. Il est possible. »

Elle s'arrêta. Emma ne pouvait pas parler.

« Je ne suis pas surprise, mademoiselle Woodoouse, reprit-elle, que vous trouviez une grande différence entre eux, par rapport à moi ou à un autre. Vous jugerez sans doute que l'un est cent millions de fois plus élevé au-dessus de moi, que l'autre. Mais j'espère, mademoiselle Woodhouse, que supposé.... Que si.... Surprenant! comme cela paraîtrait... Et vous savez que ce sont vos propres paroles. Des choses plus *étranges* sont arrivées. On a vu des mariages plus disproportionnés qu'entre M. Frank Churchill et moi; et il semblerait, d'après vous, qu'on a vu de ces mariages. Si j'étais

assez fortunée... Si M. Knightley voulait... S'il n'avait aucun égard à la disparité... J'espère, mademoiselle Woodhouse, que vous ne vous opposerez pas à mon bonheur : vous n'y mettrez pas d'obstacles. Vous êtes trop bonne pour le faire. »

Henriette était debout à une des fenêtres. Emma, consternée, se tourna vers elle, et dit avec vivacité :

« Croyez-vous que M. Knightley réponde à la passion que vous avez pour lui. »

« Oui, répondit Henriette modestement, mais sans crainte, je puis dire que j'ai quelques raisons de le croire. »

Emma baissa les yeux et resta quelque temps immobile; elle réfléchissait. Peu d'instans lui suffirent pour sonder son propre cœur. Un esprit comme le sien, ouvert une fois au soupçon, faisait de rapides progrès; elle sut tout

d'un coup à quoi s'en tenir. Pourquoi trouverait-elle plus mauvais qu'Henriette fût amoureuse de M. Knightley que de M. Frank Churchill? Pourquoi ce malheur était-il augmenté par les espérances qu'Henriette avait qu'il répondait à sa passion. Un éclair n'est pas plus prompt que l'idée qui lui vint, que M. Knightley ne pouvait épouser qu'elle !

Elle confronta sa conduite avec les sentimens de son cœur; elle vit clairement combien elle s'en était imposé à elle-même ; combien elle avait mal agi avec Henriette ; combien elle avait été inconsidérée, peu délicate, déraisonnable et peu sensible! elle s'était laissé entraîner par la folie et l'aveuglement ! elle en fut vivement frappée, et se donnait à elle-même les épithètes les plus dures. Le respect qu'elle se devait à elle-même, malgré ses fautes, la jus-

tice à laquelle elle avait droit (car une fille qui osait se croire aimée de M. Knightley, ne méritait aucune compassion, quoique la stricte justice demandât qu'elle ne la rendît pas malheureuse par des preuves de mépris ou de froideur), toutes ces raisons firent prendre à Emma la résolution de souffrir avec un calme apparent et avec les dehors de l'amitié. Pour son propre avantage, il était important de savoir en quoi consistaient les espérances d'Henriette; qui d'ailleurs n'avait rien fait pour mériter de perdre les égards et les bontés qu'elle avait toujours eus pour elle, ou de se voir méprisée par une personne dont les conseils ne l'avaient jamais conduite dans le bon chemin. Tirée de ses réflexions, elle se tourna vers Henriette, et, avec des manières plus douces, elle renoua la conversation; quant au pre-

mier sujet, l'étonnante histoire de Jeanne Fairfax avait disparu; elles n'y pensaient plus. Elles ne songeaient qu'à M. Knightley et à elles-mêmes.

Henriette, absorbée dans ses pensées, mais plus agréablement qu'Emma, ne fut cependant pas fâchée d'en être distraite d'une manière encourageante par un aussi bon juge et une aussi bonne amie que mademoiselle Woodhouse. Elle n'attendait qu'une invitation pour raconter avec plaisir, quoiqu'en tremblant, les raisons sur lesquelles ses espérances étaient fondées. Emma était aussi tremblante qu'Henriette; mais elle cachait mieux son trouble, soit en faisant des questions, soit en écoutant les réponses. Sa voix était assez ferme; mais ses esprits étaient singulièrement agités par l'attente d'un mal qu'elle craignait. Pendant le récit d'Henriette, elle souffrit beaucoup,

quoiqu'elle l'écoutât avec une apparence de patience. Elle ne s'attendait pas à un détail méthodique, suivi et bien arrangé; mais la substance lui causa le plus violent chagrin, sûrtout se souvenant d'avoir entendu dire à M. Knightley lui-même, qu'il avait trouvé une grande amélioration dans les manières et le caractère d'Henriette. Henriette s'était aperçue qu'il avait changé de conduite à son égard; depuis le jour du bal, Emma le savait, et que M. Knightley l'avait trouvée beaucoup plus accomplie qu'il ne croyait. Depuis ce jour-là, ou du moins depuis celui où mademoiselle Woodhouse l'avait encouragée de penser à lui, Henriette s'était aperçue qu'il s'adressait à elle plus souvent qu'à l'ordinaire, et qu'il la traitait avec beaucoup de douceur et de bonté. Tout dernièrement encore, elle avait eu des preuves certaines

que ses manières étaient changées. Lorsque tout le monde se promenait, il l'avait choisie pour compagne ; elle avait eu avec lui une conversation délicieuse ! il paraissait vouloir lier une connaissance intime avec elle. Emma savait qu'elle n'en imposait pas. Elle avait, ainsi qu'Henriette, observé le changement qui s'était opéré en lui. Elle répétait les expressions dont il s'était servi pour la louer, et Emma ne pouvait se refuser à reconnaître que ce qu'elle disait était la vérité même. Il avait effectivement dit qu'il estimait en elle un naturel simple et sans art, ni affectation, des sentimens honorables et généreux ; il le lui avait dit à elle-même plus d'une fois. Plusieurs petites particularités sur les attentions qu'il avait eues pour elle, comme, par exemple, d'avoir changé de place pour s'approcher d'elle, des regards qui signi-

fiaient la préférence qu'il lui donnait, toutes ces marques de distinction étaient gravées dans le cœur d'Henriette, et Emma n'y avait pas pris garde. Des circonstances qui ne l'avaient pas frappée, quoiqu'elle en eût été témoin, lui parurent alors vraisemblables, parce qu'elle se souvenait parfaitement de celles qui avaient le plus confirmé Henriette dans ses espérances; d'abord, de l'avoir vu seul avec elle dans l'allée des ormes à Donwell, où ils s'étaient promenés long-temps avant son arrivée (exprès, comme elle se l'imagina pour la séparer des autres dames). D'abord, il lui parla d'une manière toute particulière; chose qu'il n'avait jamais eu coutume de faire auparavant (ici Henriette rougit beaucoup). Il semblait lui demander si ses affections étaient engagées; mais aussitôt qu'elle parut (mademoiselle Woodhouse), il

changea de conversation, et commença à parler d'agriculture. La seconde preuve qu'Henriette avait à donner, était qu'il était resté à causer avec elle une bonne demi-heure, la dernière fois qu'il était venu à Hartfield, tandis que mademoiselle Woodhouse était chez madame Bates; et cependant il avait dit en entrant qu'il ne pouvait rester que quelques minutes. Il lui avait dit, de plus, dans le cours de la conversation, que, quoiqu'il fût obligé de se rendre à Londres, c'était contre son gré qu'il quittait sa maison. Il n'en avait pas tant dit à Emma. La confiance qu'il avait témoignée à Henriette causa un violent chagrin à mademoiselle Woodhouse.

Elle hasarda la question suivante sur la première preuve :

« N'est-il pas possible qu'en vous demandant si vos affections étaient en-

gagées, que son intention fût de savoir si vous ne pensiez plus à M. Martin? C'était peut-être en faveur de Martin qu'il agissait. »

Henriette rejeta cette idée avec dédain.

« M. Martin! non en vérité! il ne dit pas un seul mot de M. Martin. Je crois en savoir trop maintenant pour me soucier de M. Martin, ou même pour qu'on me soupçonne de penser à un homme comme lui. »

Lorsqu'Henriette eut fini sa narration, elle en appela au jugement de sa chère amie, mademoiselle Woodhouse, sur le degré d'espérances qu'elle pouvait avoir.

« Sans vous, dit-elle, je n'aurais jamais eu tant de présomption. Vous m'avez dit de l'observer avec soin et de prendre sa conduite pour règle de la mienne. J'ai suivi vos conseils avec

toute l'exactitude possible; et maintenant, je sens que je suis digne de lui, et que s'il me donne la préférence, il n'y aura en cela rien de bien étonnant. »

Les sensations désagréables produites par ce discours, firent tant de chagrin à Emma, qu'elle eut beaucoup de peine à faire la réponse suivante :

« Henriette, tout ce que je puis vous dire, c'est que M. Knightley est tout-à-fait incapable de faire volontairement entendre à une femme qu'il sent plus pour elle qu'il ne le fait véritablement. »

Henriette paraissait prête à se jeter à ses pieds pour adorer son amie, et la remercier de ce qu'elle venait de dire. Emma échappa à la sévère punition de ses caresses et de ses actions de grâces, par la prochaine arrivée de son père, qu'on entendait marcher. Henriette était trop agitée pour l'attendre.

« Ne pouvant pas se remettre assez

promptement, M. Woodhouse serait alarmé; elle ferait mieux de se retirer. » Elle sortit par une autre porte que celle vers laquelle M. Woodhouse dirigeait ses pas. Aussitôt qu'elle fut partie, Emma s'écria : Plût à Dieu que je ne l'eusse jamais connue!!!

Le reste du jour, la nuit suivante, elle ne fit que penser à ce que lui avait dit Henriette; elle se perdait au milieu des idées confuses que peu d'heures avaient produites. Chaque moment avait enfanté une surprise, et chaque surprise lui causait une nouvelle mortification. Comment comprendre tout cela, comment croire aux déceptions qu'elle s'était forgées elle-même! Les méprises, l'aveuglement de sa tête et de son cœur lui étaient incompréhensibles. Elle s'asseyait, se promenait, passait d'une chambre à l'autre, courait dans les jardins, et partout le sou-

venir de sa conduite la tourmentait; elle reconnaissait sa faiblesse, ses torts; elle s'apercevait qu'elle avait été trompée de la manière la plus mortifiante, et surtout par elle-même. Elle se sentait d'autant plus malheureuse, que ce jour-là ne semblait être que l'avant-coureur de ses chagrins. Elle commença par sonder son propre cœur, et y employa tout le temps qu'elle n'était pas occupée auprès de son père, ou qu'elle pouvait dérober à ses autres pensées.

Combien y avait-il que M. Knightley lui était si cher? Quand l'influence qu'il avait sur elle avait-elle commencé? A quelle époque s'était-il emparé de la place que Frank Churchill avait occupée momentanément dans son cœur? Elle chercha à se rappeler le passé, compara ces deux hommes l'un à l'autre, et le degré d'estime qu'elle avait

accordé à chacun d'eux depuis la connaissance qu'elle avait faite du dernier; cette comparaison que, dans tous les temps elle pouvait faire, l'avait-elle faite? Oh! non! plût à Dieu que cette idée lui fût venue! elle aurait vu que dans tous les temps M. Knightley était infiniment supérieur à Frank Churchill, même au moment qu'elle croyait ne rien sentir pour lui. Elle découvrit qu'en se persuadant d'agir contradictoirement aux principes qu'aurait établis cette comparaison, si elle avait été assez heureuse pour la faire, elle avait vécu dans une illusion complète, faute d'avoir connu son propre cœur, et qu'enfin elle n'avait jamais été véritablement éprise de M. Frank Churchill!

Telle fut la conclusion de ses réflexions; telle fut la connaissance qu'elle acquit d'elle-même, la première fois qu'elle voulut bien s'en occuper, et

sans la chercher long-temps. Elle s'indigna de sa conduite; elle eut honte de toutes les sensations qu'elle éprouvait, excepté de celle qui lui prouvait qu'elle aimait véritablement M. Knightley. Toute autre idée la dégoûtait.

Sa vanité lui avait fait accroire qu'elle connaissait le secret des affections de tous ses voisins; elle avait même eu l'arrogance impardonnable d'oser se croire capable de régler la destinée d'un chacun. En tout elle s'était trompée; au lieu de faire du bien, elle avait au contraire fait beaucoup de mal; elle avait fait le malheur d'Henriette, le sien propre, et elle le craignait beaucoup, celui de M. Knightley. Si cette alliance disproportionnée avait lieu, on pourrait avec justice lui reprocher d'en avoir été la cause principale, puisque c'était elle qui s'était chargée d'introduire Henriette dans le monde. Elle se flat-

tait cependant que l'attachement de M. Knightley n'existait réellement que dans la tête d'Henriette ; et supposé qu'il en fût autrement, à qui le devait-elle? A elle-même, à sa propre folie.

M. Knightley et mademoiselle Henriette Smith ! Une pareille union rapprochait toutes les distances, confondait tous les rangs. Le mariage de Frank Churchill avec mademoiselle Fairfax, n'était rien en comparaison, et ne pouvait, comme celui-ci, exciter la moindre surprise ; ne présentant aucune disparité, c'était un mariage ordinaire, qui ne devait occuper la tête ni la langue de personne. M. Knightley et Henriette Smith ! Une telle élévation pour elle ! une telle dégradation pour lui ! Emma frémissait de penser combien il allait perdre dans l'opinion publique; elle prévoyait les souris moqueurs, les sarcasmes qui allaient pleu-

voir sur lui ; la mortification de son frère, et les chagrins que tout cela ne pouvait manquer de lui causer. Se ferait-il, ce mariage? Non, il était impossible ! Et cependant, pourquoi impossible? N'avait-on pas vu des hommes très-instruits captivés par des femmes ignorantes? N'était-il pas arrivé que des hommes trop occupés pour se donner la peine de chercher, devinssent la proie de la première jolie fille qui se jetait à leur tête? Ne voyait-on pas tous les jours dans ce monde, que l'inconséquence, la folie, l'inconduite, le hasard et les circonstances (agissant comme causes secondes), présidaient très-souvent aux événemens humains?

Oh! si elle n'eût jamais entrepris de former Henriette! Que ne la laissait-elle où elle était, et où il lui avait dit qu'elle devait être! N'avait-elle pas fait l'énorme folie de s'opposer à son ma-

riage avec un galant homme, qui l'aurait rendue heureuse dans le rang où le ciel l'avait placée! tout serait bien pour elle, et rien de ce qui causait ses chagrins n'aurait eu lieu.

Mais comment Henriette avait-elle eu la présomption de porter ses vues si haut? Comment pouvait-elle se figurer d'être aimée d'un pareil homme sans qu'il le lui eût assuré? Henriette n'était plus si humble que par le passé; elle n'avait pas tant de scrupules; elle ne sentait presque plus son infériorité, tant morale que physique. Elle avait reconnu que M. Elton s'abaisserait en l'épousant, et elle ne semblait pas croire qu'on pût faire le même reproche à M. Knightley! Hélas! à qui Emma pouvait-elle s'en prendre sur un tel renversement d'idées? A elle seule. Qui lui avait appris à penser qu'elle devait s'élever, s'il était possible, et qu'elle

avait des prétentions bien fondées à former un grand établissement? Si la vanité avait chez Henriette remplacé l'humilité, c'était encore à elle seule qu'elle en était redevable.

CHAPITRE XLVI.

Jusqu'au moment où elle se voyait menacée de perdre M. Knightley, Emma n'avait jamais connu combien son bonheur dépendait d'occuper la première place dans son cœur et dans ses affections. Satisfaite de penser qu'elle occupait cette place, elle en avait joui sans y faire attention; mais la crainte de l'avoir perdue lui fit découvrir combien il eût été prudent de n'en avoir pas couru les risques.

Pendant long-temps, très-long-temps, elle s'était accoutumée à le regarder comme sa conquête; car il n'avait d'autres connaissances que sa sœur Isabelle et elle; sa sœur seule pouvait partager ses prétentions; mais elle avait toujours connu le degré d'amour et d'estime

dont il honorait Isabelle. Elle avait toujours eu la préférence; elle ne la méritait pas. Souvent elle avait été inattentive ou perverse, méprisant ses conseils, lui résistant quelquefois ouvertement, et se querellant même avec lui, parce qu'il ne croyait pas, avec elle, à l'excellence de son jugement. Malgré tout cela, soit par habitude, par attachement pour sa famille ou par bonté de cœur, il l'avait toujours aimée, surveillée avec soin dès son enfance, tâché de la rendre accomplie, et de lui former le cœur et l'esprit; lui seul avait pris ce soin.

Malgré tous ses défauts elle savait qu'elle lui était chère, même très-chère. Cependant lorsqu'elle se disait dans cette pressante circonstance que tout espoir n'était pas perdu, elle n'osait trop s'arrêter à cette idée. Henriette Smith pouvait se flatter d'ob-

tenir la préférence sur toutes les femmes, d'être la seule aimée de monsieur Knightley ; mais Emma, non. *Elle* savait que l'attachement qu'il avait pour elle ne l'aveuglait pas, elle avait dernièrement reçu une preuve certaine de son impartialité. Combien il avait été choqué de sa conduite envers mademoiselle Bates ; avec quelle force ne s'était-il pas exprimé à ce sujet ! Elle avouait qu'elle le méritait ; mais ces reproches ne pouvaient lui avoir été dictés par l'amour qu'il avait pour elle, mais bien par la justice la plus exacte et une bienveillance sans bornes. Elle n'avait donc pas la moindre espérance que l'affection que lui portait M. Knightley pût jamais l'engager à lui passer ses fautes, elle ne le désirait même pas ; mais de temps à autre il se présentait à son esprit l'espoir mieux fondé, qu'Henriette s'était abusée et

qu'elle n'était pas si avant dans ses bonnes grâces qu'elle croyait. Par rapport à lui principalement, elle le souhaitait de tout son cœur. Faisant abnégation d'elle-même, elle désirait qu'il ne se mariât pas, si elle eût été certaine qu'il restât garçon, elle se serait crue heureuse. Qu'il continue toujours à être pour mon papa et pour moi, se disait-elle, le même M. Knightley que par le passé; qu'il existe la même amitié, le même bon voisinage entre Donwel et Hartfield, et je serai satisfaite. Le mariage, dans le fait, ne lui convenait pas. Il était incompatible avec les soins qu'elle devait et qu'elle aimait à rendre à son père. Non elle ne se marierait jamais, quand bien même M. Knightley lui offrirait sa main.

Le plus ardent de ses vœux était cependant qu'Henriette fût trompée dans ses espérances, elle se proposait

de les surveiller avec la plus grande attention lorsque l'occasion s'en présenterait, et ne doutait pas un moment qu'elle ne pût asseoir son jugement sur ce qu'il pourrait s'ensuivre dès qu'elle les aurait vus ensemble. Quoique presque toujours trompée dans ses observations précédentes, elle était très-certaine d'une entière réussite cette fois-ci. On l'attendait tous les jours. Elle serait bientôt à même de mettre son projet à exécution. Tantôt elle trouvait des raisons d'espérer, tantôt de craindre. Elle se résolut, en attendant, de ne plus voir Henriette. Nul bien ne pouvait résulter pour aucune d'elles, d'une entrevue pendant laquelle on ne manquerait pas de parler de l'objet qui avait fait le sujet de la dernière conversation. Tant qu'elle avait des doutes, Emma ne voulait pas se persuader la chose possible, mais

elle ne pouvait pas empêcher Henriette de lui faire des confidences. En conséquence, elle lui écrivit amicalement, mais d'une manière péremptoire, pour la prier, pour le présent, de ne pas venir à Hartfield, parce qu'elle était certaine qu'elles devaient éviter une discussion confidentielle sur l'objet en question. Elle ajoutait qu'elle la verrait avec plaisir, en compagnie, n'ayant d'objection qu'à un tête à tête, et que dans quelques jours la conversation de la veille étant oubliée elles se verraient comme auparavant. Henriette se soumit, approuva et fut reconnaissante.

Ce point venait d'être réglé, lorsqu'une visite vint faire oublier à Emma les pensées qui l'avaient occupée pendant vingt-quatre heures entières, à table, au lit et à la promenade. C'était madame Weston qui venait de voir sa future belle-fille, et qui passait par

Hartfield pour s'en retourner à la maison, tant par égard pour Emma, que pour avoir le plaisir de lui raconter les particularités de cette intéressante entrevue. M. Weston l'avait accompagnée chez madame Bates, et s'était acquitté à son ordinaire, c'est-à-dire à merveille, des attentions qu'il devait aux dames; mais ayant prévalu sur les refus qu'avait d'abord faits mademoiselle Fairfax d'aller prendre l'air en voiture. Elle était retournée avec des détails très-satisfaisans, et beaucoup supérieurs à ceux qu'elle se serait procurés dans le salon.

Emma eut un peu de curiosité et elle la satisfit de son mieux pendant le récit de madame Weston. A son départ de Randalls elle était très-agitée, elle aurait bien voulu ne pas aller chez madame Bates, mais seulement écrire à mademoiselle Fairfax, et différer

cette visite jusqu'à ce que M. Churchill permît que l'affaire fût rendue publique, certaine que cette visite prématurée pourrait donner lieu à des rapports. Cependant M. Weston avait pensé autrement : il était pressé de témoigner à mademoiselle Fairfax qu'il approuvait le choix de son fils. Au reste, il ne concevait pas qu'on pût soupçonner la raison qui les conduisait chez madame Bates; et d'ailleurs si cela arrivait, il ne voyait pas le grand danger qui en résulterait, car on savait bien qu'une telle affaire se saurait. Emma sourit, elle avait de bonnes raisons pour être convaincue de la solidité de l'argument de M. Weston. Enfin elles étaient parties ensemble, et la confusion de la jeune personne avait été égale à sa détresse. Elle pouvait à peine parler, et ses regards annonçaient ainsi que sa contenance combien

elle souffrait intérieurement. La douce satisfaction que sentait la bonne dame Bates, le ravissement extrême de sa fille, qui était trop joyeuse pour parler comme à son ordinaire, avaient fourni une scène assez satisfaisante, mais qui l'affecta un peu trop. Elles étaient toutes deux si respectables, si désintéressées, qu'on voyait bien que leur bonheur ne provenait que de l'espoir que cette alliance rendrait à mademoiselle Fairfax la joie et la sânté. Elles adoraient Jeanne, pensaient bien de tout le monde, s'estimant peu de chose elles-mêmes : aussi tout le monde les aimait. Mademoiselle Fairfax ayant été récemment malade, on ne pouvait pas être surpris que madame Weston lui offrît de prendre l'air avec elle en voiture; elle avait refusé; mais à force de sollicitations, elle avait accepté. Pendant la promenade, madame Weston l'avait

encouragée, par ses douces paroles, à vaincre l'embarras de la situation dans laquelle elle se trouvait; et peu à peu l'avait engagée à discourir sur le sujet qui avait causé sa visite. Elle commença par s'excuser sur le silence peu gracieux qu'elle avait gardé à son arrivée, elle lui fit ensuite des protestations de gratitude et d'estime. Ce qui servit d'ouverture. Lorsque ces effusions mutuelles eurent cessé, elles parlèrent long-temps de l'engagement antérieur et de ce qui devait en arriver par la suite. Madame Weston crut qu'une telle conversation devait être d'un grand secours à sa compagne, qui avait pendant si long-temps été obligée de concentrer ses affections, ses torts, ses espérances et ses chagrins en elle-même: elle fut extrêmement satisfaite d'elle.

« Sur ce qu'elle avait souffert pen-

dant tant de mois, continua madame Weston, elle fut sublime. Je ne puis peindre ce que ma position avait de douloureux. Je ne nie pas d'avoir passé d'heureux momens, mais je n'ai jamais eu une heure de véritable tranquillité depuis que j'ai contracté cet engagement ! Et la palpitation des lèvres qui prononçaient ces paroles me frappa au cœur. »

« Pauvre fille ! dit Emma, elle s'accuse donc d'avoir contracté cet engagement privé ? »

« S'accuser ! Personne au monde ne peut la blâmer plus qu'elle ne le fait elle-même. La conséquence en a été, dit-elle, que j'ai autant souffert que je le méritais. Mais la punition d'une faute ne l'efface pas. Je ne puis jamais ne pas être blâmable : la peine n'est pas une expiation. J'ai agi volontairement contre toutes les règles ; et la

tournure favorable qu'ont pris les choses, et les marques de bonté que je reçois répugnent à ma couscience, qui me dit que cela ne devrait pas être. »

« Ne vous imaginez pas, Madame, continua-t-elle, que l'on m'ait élevée à mal faire. Ceux qui ont eu la bonté de prendre soin de mon éducation, ne sont pas à blâmer : je suis la seule coupable; et je vous assure que, malgré l'excuse que je pourrais alléguer, vu les circonstances présentes, je tremble à l'idée de faire part de ma faute au colonel Campbell. »

« Pauvre fille! dit de nouveau Emma, il faut qu'elle ait un bien sincère attachement pour lui. Ce ne peut être qu'une violente passion qui ait pu la forcer à contracter cet engagement. Ses affections l'ont emporté sur son jugement. »

« Je suis très-persuadée qu'elle lui est extrêmement attachée. »

« Je crains bien, dit Emma, en soupirant, d'avoir souvent contribué à la rendre malheureuse. »

« C'était bien innocemment, ma chère. Elle en était sans doute troublée, car, en parlant de leur querelle, il en a dit quelque chose. Une des conséquences naturelles de la faute qu'elle a commise, a-t-elle dit, a été de la rendre déraisonnable. La connaissance intime qu'elle avait d'avoir mal fait, lui avait occasionné des inquiétudes, causé des irritations qu'il n'avait pu supporter. Je ne me suis pas conduite avec lui comme je le devais, dit-elle, vu sa gaîté, son amabilité et son humeur folâtre, qui, dans d'autres circonstances, m'eût plu comme auparavant. Elle a ensuite commencé à parler de vous et des bontés que vous lui aviez témoignées pendant

sa maladie ; et en rougissant (ce qui me fit comprendre le sujet qui la faisait rougir) elle me pria de vous présenter ses remercîmens la première fois que j'en trouverais l'occasion. Je ne pouvais trop vous exprimer, vous disait-elle, les obligations qu'elle vous avait, des peines que vous aviez bien voulu prendre pour lui rendre service. Elle sentait parfaitement qu'elle avait été ingrate envers vous. »

« Si je ne la savais pas heureuse à présent, dit Emma, d'un air très-sérieux, ce qui, malgré les scrupules de sa conscience timorée, doit nécessairement être, je ne pourrais recevoir ses remercîmens ; car, si l'on mettait dans la balance le bien et le mal que j'ai fait à mademoiselle Fairfax.... Oh ! madame Weston ! Assez (s'arrêtant et s'efforçant de prendre un air plus gai), tout doit être oublié. Vous êtes bien bonne d'être

venue me faire part de tous ces détails. Ils lui font beaucoup d'honneur. Je la crois très-bonne personne. Je lui souhaite tout le bonheur du monde. Il est juste que la fortune soit de son côté, car tout le mérite sera du côté de la femme. »

Madame Weston ne put laisser passer une pareille assertion sans réponse. Elle avait la meilleure opinion de Frank ; et ce qui était de plus, c'est qu'elle l'avait pris en grande amitié : elle prit donc sa défense avec chaleur. Elle parla long-temps et avec affection ; mais Emma ne l'entendait pas, quoiqu'elle parût l'écouter avec attention : son imagination galopait d'Hartfield sur la place Brunswick, à Londres, et de là à Donwell, de manière que lorsque madame Weston finit, en disant : « Nous n'avons pas encore reçu la lettre que nous attendons avec tant d'impatience, comme

vous savez : j'espère que nous l'aurons bientôt, » elle fut obligée de tâcher de se remettre, et à la fin, de répondre de travers, avant de pouvoir se ressouvenir de quelle lettre madame Weston vouloit parler.

« Etes-vous bien, Emma? dit madame Weston, en s'en allant.

« Parfaitement, vous savez que je jouis toujours d'une bonne santé. Faites-moi connaître la lettre le plus tôt possible. »

Les particularités communiquées par madame Weston, fournirent à Emma un surcroît de réflexions désagréables : en augmentant son estime et sa compassion envers mademoiselle Fairfax, elle se reprochait ses injustices et sa négligence à remplir les devoirs de la société à son égard. Elle regretta amèrement de ne pas avoir recherché son intimité. Elle eut honte de la basse jalou-

sie qui en avait été la cause. Si elle eût suivi les intentions de M. Knightley, en ayant pour mademoiselle Fairfax les égards et les attentions qui lui étaient dus ; si elle eût cherché à se lier avec elle, au lieu de se faire une amie d'Henriette Smith, elle ne se trouverait pas dans la triste situation où elle était.

Naissance, instruction, éducation distinguée, élégance; toutes ces qualités réunies devaient la faire rechercher ; elle eût répondu aux moindres avances avec gratitude : mais l'autre, qu'était-elle ? Supposé même qu'elles n'eussent jamais été assez intimes pour que mademoiselle Fairfax lui eût confié ses secrets, ce qui était très-probable ; au moins, en la connaissant davantage, elle n'eût jamais eu l'abominable soupçon qu'elle eût pu concevoir un attachement impropre avec M. Dixon ; soupçon qu'elle avait eu non-seulement

la folie de se mettre dans la tête, mais la barbarie de divulguer; action qui avait sans doute causé à Jeanne de vifs chagrins, par la légèreté et l'insouciance de Frank Churchill. Emma se reprochait d'avoir causé plus de désagrémens à mademoiselle Fairfax, depuis son arrivée à Highbury, qu'aucune autre personne. Elle avait été son ennemie jurée. Jamais elles ne s'étaient trouvées ensemble en compagnie avec Frank Churchill, sans que Jeanne n'eût beaucoup à souffrir. La partie de Box-Hill avait sans doute mis le comble à ses maux, et épuisé sa patience.

La soirée de ce jour-là fut extrêmement triste et mélancolique à Hartfield. Le temps ajouta encore au désagrément qu'on y éprouvait. Une pluie froide et orageuse survint; les arbres seuls et les plantes annonçaient le mois de juillet, quoique le vent les dépouillât de leurs

feuilles. La longueur des jours ne servit qu'à rendre plus affligeant un pareil spectacle.

Ce mauvais temps affecta singulièrement M. Woodhouse; et les tendres soins de sa fille suffirent à peine pour le rassurer : jamais ces attentions ne coûtèrent tant à Emma. Cette soirée lui rappella celle du jour des noces de madame Weston, qu'elle passa en tête-à-tête, en partie avec son père; mais alors M. Knightley vint à son secours, et dissipa la tristesse qui allait s'emparer d'elle. Mais, hélas! ces preuves de l'attraction d'Hartfield pour lui étaient à la veille de cesser. Le tableau effrayant qu'elle s'était tracé à l'approche de l'hiver passé, était faux et prématuré. Aucun ami ne les avait quittés; aucune espèce de plaisir n'avait été perdue : mais elle craignait qu'il ne se vérifiât l'hiver prochain. La perspective qui se

présentait à elle était menaçante; elle ne voyait aucune possibilité de l'éviter, ni même de la rendre plus supportable. Si ce malheur arrivait, ce ne pouvait être que parmi sa société. Hartfield allait devenir désert; et qui l'aiderait dorénavant à consoler son père, dont la situation de corps et d'esprit ne pouvait qu'empirer? Le souvenir de ses propres infortunes lui rendrait cette tâche difficile à remplir.

L'enfant qui allait naître à Randalls, deviendrait pour madame Weston un lien qui occuperait son esprit et son cœur, et diminuerait nécessairement l'amitié qu'elle avait pour elle. Ils la perdraient, et très-probablement son mari aussi.

Frank Churchill ne viendrait plus parmi eux, et mademoiselle Fairfax quitterait probablement Highbury. Ils se marieraient, et sans doute s'établi-

raient à Enscombe ou dans ses environs. Tout ce qu'il y avait de bon, d'aimable, allait partir, et si l'on joignait à ces pertes celle de Donwell, quelle société leur resterait-il? On ne verrait plus M. Knightley venir passer les soirées à Hartfield; on ne l'y verrait plus entrer à toute heure, à tout moment avec cet air amical, qui annonçait qu'il aurait volontiers abandonné sa maison de Donwell pour celle d'Hartfield! Comment supporter tout cela? Et si sa perte était occasionnée par son amour pour Henriette; s'il trouvait en elle tout ce qu'un homme désire dans une femme; si toutes ses affections étaient concentrées en elle; s'il croyait avoir trouvé dans Henriette l'amie, la femme qui seule pouvait le rendre heureux, à qui pouvait-elle s'en prendre? Emma reconnaissait avec douleur que tout venait d'elle-même. Lors-

qu'elle était parvenue à se monter ainsi l'imagination, elle frissonnait, poussait de gros soupirs, ou se promenait à grands pas dans sa chambre. La seule chose qui pût lui porter un peu de consolation, lui faire recouvrer un peu de fermeté, c'était la ferme résolution qu'elle formait de changer de conduite ; l'espérance qu'elle avait que, malgré qu'elle prévît que ses hivers à l'avenir seraient moins amusans, elle serait plus raisonnable, par la connaissance intime qu'elle venait d'acquérir d'elle-même, et qu'aucune de ses actions ne lui laisserait les regrets poignans qui la rendaient actuellement si malheureuse.

CHAPITRE XLVII.

Le lendemain, le temps ne s'améliora pas; la même solitude régna à Hartfield, et on y fut tout aussi mélancolique que la veille. Mais l'après-midi, le temps s'éclaircit, le vent changea, les nuages se dissipèrent, le soleil reparut et ramena l'été. Ce changement soudain engagea Emma à en profiter et à sortir le plus promptement possible. Jamais la nature n'avait paru si belle; la vue et l'odorat étaient également gratifiés ; on sentait une chaleur modérée; l'air était pur et serein; Emma se flattait que la tranquillité dont jouissait la nature, après la tempête, passerait aussi dans son cœur. Heureusement que peu après dîner, M. Perry, qui se trouvait libre, vint à Hartfield pour passer une

couple d'heures avec son père; ce qui lui permit de se rendre dans le verger. Là, elle se sentit un peu soulagée; elle avait déjà fait quelques tours de promenade lorsqu'elle aperçut M. Knightley qui, sortant du jardin, venait droit à elle. C'était la première nouvelle qu'elle avait de son retour de Londres. Elle pensait à lui un moment avant de le voir, et le croyait encore à seize milles d'Hartfield. Elle n'eut que le temps de se remettre un peu du désordre que sa vue lui avait causé; elle voulait paraître calme à ses yeux; il la joignit en un instant. Ils se demandèrent de leurs nouvelles assez froidement; Emma le pria de lui en donner de leurs amis mutuels. — Tous se portaient bien. — Quand les avait-il quittés? — Ce matin. — Il devait avoir été mouillé sur la route? — Oui. Elle vit que son intention était de se promener avec

elle. Il avait donné un coup d'œil dans la salle à manger, et voyant qu'il n'y était pas nécessaire, il préférait rester dehors. Emma crut que ses regards et ses paroles n'annonçaient pas la gaîté, et ses craintes lui suggérèrent qu'il avait probablement communiqué à son frère son projet, et qu'il était peiné de la manière dont il avait été reçu.

Ils continuèrent à se promener. Il gardait le silence ; elle crut qu'il la regardait souvent, et qu'il essayait de voir plus de sa figure qu'elle n'avait envie de lui en montrer ; et cette croyance produisit une autre crainte. Il avait peut-être l'intention de lui faire part de son attachement pour Henriette ; il cherchait peut-être qu'elle lui donnât occasion d'en parler. Elle ne se sentait ni la volonté ni le désir d'aborder un pareil sujet. C'était à lui à prendre l'initiative. Cependant son silence lui

déplaisait. C'était une chose peu naturelle en lui. Elle réfléchit, prit sa résolution, et parla ainsi :

« Nous avons quelques nouvelles à vous apprendre, à présent que vous êtes de retour, et elles vous surprendront. »

« Oui, dit-il tranquillement en la regardant. De quelle nature sont-elles ? »

« Oh ! de la meilleure possible. Un mariage. »

Après un moment de silence, comme pour s'assurer qu'elle n'avait plus rien à dire, il répliqua :

« Si vous voulez parler de celui de Frank Churchill et de mademoiselle Jeanne Fairfax, je le sais déjà. »

« Comment cela est-il possible ? s'écria Emma en se tournant vers lui, et rougissant beaucoup ; » car il lui était venu à l'idée qu'il avait passé chez madame Goddard.

« J'ai reçu ce matin un billet de M. Weston sur les affaires de la paroisse; et à la fin de ce billet, il m'a donné en abrégé le détail de cet événement. »

Emma se sentit tout à fait soulagée, et put dire avec calme :

« Vous avez sans doute été moins surpris qu'aucun de nous, car vous aviez des soupçons; je n'ai pas oublié que vous avez eu l'intention de me mettre sur mes gardes. »

« J'aurais bien dû vous écouter; mais (avec un gros soupir et un son de voix altéré) je suis condamnée à un aveuglement continuel. »

On garda le silence pendant un moment, et elle ne soupçonnait pas d'avoir excité aucun intérêt, jusqu'à ce qu'elle sentît qu'il lui avait pris le bras, qu'il serrait contre son cœur, et qu'elle

lui entendit dire avec une grande sensibilité :

« Le temps, ma chère Emma, cicatrisera la blessure : votre jugement, les attentions que vous avez pour votre père. Je sais que vous ne permettrez pas.... » Ici il lui pressa encore le bras, et dit d'une voix concentrée : « L'amitié la plus tendre ; l'indignation ! Homme exécrable ! » Il continua d'une voix plus élevée et plus ferme : « Il partira bientôt. Ils iront dans peu dans le comté d'York. Je la plains ; elle méritait un meilleur sort. »

Emma le comprit, et aussitôt que l'extrême plaisir qu'elle ressentit lui permit de prendre la parole, elle dit :

« Vous êtes bien bon ; mais vous vous trompez, et je dois vous faire connaître en quoi. Je n'ai pas besoin des consolations que vous m'offrez. Mon aveuglement sur ce qui se passait m'a fait

commettre des actions dont j'aurai toujours honte; j'ai cédé à la tentation de dire et de faire des choses qui peuvent m'exposer à des conjectures désagréables; mais je n'ai aucune raison de regretter de n'avoir pas été initiée plus tôt dans le secret. »

« Emma, s'écria-t-il avec véhémence, est-ce bien là votre position ? » Mais radoucissant sa voix : « Non, non, je vous entends. Excusez-moi. Je suis enchanté que vous en puissiez dire autant. Il ne mérite pas qu'on le regrette. Et dans peu, je suis persuadé qu'il ne sera pas nécessaire d'avoir autant de jugement que vous, pour être convaincu de cette vérité. Heureusement pour vous, vos affections n'ont pas été irrévocablement engagées ! J'avoue que, d'après votre conduite, je n'ai jamais pu connaître vos véritables sentimens pour lui. J'étais seulement certain que

vous lui accordiez une préférence dont je ne l'ai jamais cru digne. Il dégrade le nom d'homme; et cependant il en est récompensé par la main de cette charmante femme. Jeanne! Jeanne! que vous serez malheureuse! »

« M. Knightley, dit Emma, qui essayait d'être gaie, mais qui de fait était confuse, je suis dans une situation bien extraordinaire. Je ne puis vous laisser plus long-temps dans l'erreur où vous êtes; et cependant, puisque ma conduite a fait sur vous l'impression que vous venez de manifester, j'ai autant de honte à avouer que je n'ai jamais été attachée à la personne en question, qu'une autre en aurait à confesser le contraire. Je le répète, je n'ai jamais eu de passion pour lui. »

Il écoutait en silence. Elle désirait qu'il parlât; mais il n'en fit rien. Supposant donc que pour mériter sa clé-

mence, il était nécessaire d'en dire davantage, quoiqu'elle craignît de perdre dans son opinion, elle continua ainsi :

J'ai très-peu de choses à dire en faveur de ma conduite. J'ai été tentée, par les attentions qu'il avait pour moi, et je me permis d'en paraître satisfaite. Vieille histoire. Lieux communs. C'est ce qui est arrivé à des milliers de femmes avant moi. J'avoue que je n'en suis pas plus excusable, surtout à moi, qui me donnais les airs d'avoir des prétentions à un jugement sain.

Plusieurs circonstances vinrent à l'appui de cette tentation. Il était fils de M. Weston, continuellement ici ; je le trouvais toujours complaisant : et enfin, (soupirant) j'aurais beau représenter les causes de cette tentation le plus ingénieusement du monde, il faut confesser que ma vanité était flattée, et que c'était la seule raison qui me faisait rece-

voir les attentions qu'il avait pour moi. En dernier lieu, cependant, il y a même quelque temps, je ne les regardais que comme des plaisanteries, rien qui me parût sérieux. S'il a cherché à m'en imposer, il n'a pas réussi. Je n'ai jamais eu d'attachement pour lui. Et maintenant, je conçois ses intentions. Il n'a jamais eu celle de se faire aimer de moi : ce n'était qu'une feinte pour cacher la position dans laquelle il se trouvait avec une autre. Il voulait tromper tout le monde. Personne ne l'a plus été que moi ; mais ma bonne fortune, d'une manière ou d'une autre, m'a sauvée de ses mains. »

Elle s'attendait ici à une réponse, qu'il dirait au moins qu'elle s'était bien conduite. Mais il garda le silence, et lui parut enseveli dans ses pensées. A la fin, avec son ton de voix ordinaire, il s'exprima ainsi :

« Je n'ai jamais eu trop bonne opi-

nion de Frank Churchill. Il est possible que je ne lui aie pas rendu justice, l'ayant fort peu connu. Et si, jusqu'ici, je ne la lui ai pas rendue, il pourra néanmoins devenir homme de bien. Avec une pareille femme on peut l'espérer. Je n'ai aucune raison pour lui vouloir du mal; et à cause de sa femme, dont le bonheur dépendra de son caractère et de sa conduite, je lui voudrai toujours du bien. »

« Je ne doute nullement qu'ils ne soient heureux ensemble, dit Emma; je crois qu'ils sont mutuellement très-attachés l'un à l'autre. »

« Il est bien fortuné, cet homme-là, répartit M. Knightley, avec énergie. Si jeune, à vingt-trois ans. Temps où, si un homme choisit une épouse, son choix est ordinairement mauvais. A vingt-trois ans, avoir gagné un pareil lot! Combien d'années de félicité, sui-

vant toutes les probabilités humaines, n'a-t-il pas à parcourir? Assuré de l'amour désintéressé d'une pareille femme, car le caractère connu de Jeanne Fairfax répond de son désintéressement, tout est en sa faveur : égalité de situation, je veux dire, quant à ce qui a rapport à la société, aux yeux de laquelle l'égalité d'habitudes et de manières est importante : enfin, une parfaite égalité en tout, excepté en un seul point. Et celui-là, d'après la pureté de son cœur, doit ajouter à sa félicité ; car c'est lui qui donnera le seul avantage qui lui manque. Un homme désire toujours donner à la femme de son choix une meilleure maison que celle où il la prend ; et celui qui peut le faire, lorsqu'il est assuré de son amour, doit être le plus heureux des hommes. Frank Churchill est le favori de la fortune ; tout lui réussit. Il rencontre une jeune

personne aux bains de Weymouth, se fait aimer d'elle, et avec une passion si sincère, que sa conduite dédaigneuse ne peut la diminuer. Si lui et toute sa famille s'étaient occupés de faire un choix, il leur eût été impossible d'en faire un meilleur. Sa tante se serait opposée à son bonheur. Elle meurt. Il n'a qu'à dire un mot, et ses parens s'empressent d'y souscrire.

« Il s'est mal conduit avec tout le monde, et on se fait un plaisir de lui pardonner. En vérité, il est bien heureux! »

« Vous parlez de lui comme si vous en étiez jaloux. »

« Oui, Emma, j'en suis jaloux, pour une raison particulière, non pas pour toutes. »

Emma ne dit plus rien, elle craignait qu'on ne vînt à parler d'Henriette; et son intention était d'écarter ce sujet

de conversation le plus possible. Elle forma le projet de changer tout-à-fait d'objet, d'en choisir un tout différent. Par exemple, de lui faire des questions sur ses neveux de la place Brunswick. Elle allait commencer, lorsque M. Knightley la fit tressaillir, en lui disant :

« Vous ne voulez pas me demander la raison que j'ai d'être jaloux de lui. Vous êtes déterminée à ne manifester aucune curiosité. Vous êtes sage, et moi je ne puis l'être. Emma, je veux vous dire ce que vous ne me demandez pas, quoique probablement je m'en repentirai le moment d'après. »

« Oh ! s'il en est ainsi, je ne demande rien : ne parlez pas, dit-elle avec feu. Prenez un peu de temps pour y réfléchir, de peur de vous compromettre. »

« Je vous remercie, dit-il, d'un ton

qui prouvait combien il était mortifié, et il ne dit plus rien. »

Emma ne pouvait pas soutenir l'idée de lui causer de la peine. Il voulait lui donner sa confiance, la consulter peut-être. A quelque prix que ce fût, elle résolut de l'écouter. Elle pourrait l'aider dans ses projets; elle se sentait capable de donner des louanges à Henriette, ou, en lui représentant l'état d'indépendance dont il jouissait, le tirer de l'indécision dans laquelle il paraissait être, qui, à un homme tel que lui, devait être insupportable. Ils étaient alors près de la maison.

« Vous allez sans doute rentrer, dit-il. »

« Non, répondit Emma, qui voyait son trouble, je voudrais faire un autre tour de promenade; M. Perry n'est pas encore parti; papa n'a pas besoin de moi. Je vous ai arrêté tout à l'heure,

M. Knightley, d'une manière peu gracieuse; et je crains de vous avoir fait de la peine. Mais, si vous avez quelque chose à me confier, comme à votre amie, ou à me demander mon opinion sur quelque objet en contemplation, comme à une véritable amie, je vous assure que vous pouvez vous fier à moi. Je suis prête à entendre tout ce qu'il vous plaira de me dire. Vous pouvez aussi compter que je ne vous cacherai pas ma pensée. »

« Comme à une amie, répéta M. Knightley. Emma, je crains que ce ne soit qu'un mot. Non, je ne désire pas.... Attendez... Si fait... Pourquoi hésiterais-je? J'ai été trop loin pour rétrograder. Emma, j'accepte vos offres, quelque extraordinaires qu'elles soient; je les accepte, et m'en rapporte à vous en ami. Dites-moi donc. Ai-je quelque espoir de remplacer...?

Il s'arrêta, empressé de la regarder et de lire la réponse dans ses yeux. Mais l'expression des siens ne lui permit pas de parler.

« Ma très-chère Emma, continua-t-il, car vous me serez toujours chère de plus en plus, de quelque manière que se termine cette conversation, ma très-chère, ma bien aimée Emma, dites non, si ce mot cruel doit être prononcé. »

Il lui fut impossible de parler.

« Vous gardez le silence, dit-il tendrement. Pour le présent ce silence me suffit, je n'en demande pas davantage. »

Emma était sur le point de succomber à l'émotion que ces paroles lui causèrent. La crainte d'être réveillée, peut-être, d'un rêve aussi agréable, était sans doute ce qui l'occupait le plus.

« Ma chère Emma, je ne sais pas faire de belles phrases, reprit-il de l'air le plus tendre, le plus passionné et le plus capable de convaincre; si je vous aimais moins, je pourrais parler davantage. Mais vous me connaissez, vous n'entendrez jamais de moi que la vérité. Je vous ai fait des reproches, des leçons, et vous avez souffert tout cela mieux qu'aucune femme n'eût pu le supporter. Recevez donc ces vérités, comme vous avez fait des autres. Je m'y prends peut-être mal. Mais, Dieu sait que je suis assez gauche à faire l'amour. Au reste, vous me comprenez. Vous me voyez à découvert. Vous connaissez mes sentimens; répondez-y si vous pouvez. Maintenant je ne demande qu'une faveur, c'est celle de vous entendre parler. »

Tandis qu'il s'exprimait ainsi, Emma, sans perdre une parole de ce qu'il

disait, était très-occupée à saisir l'ensemble de tout ce qu'elle entendait. Elle vit que les espérances d'Henriette étaient mal fondées, qu'elle était sous l'empire de l'illusion la plus complète, ainsi qu'elle-même l'avait été; qu'elle était tout pour M. Knightley, et Henriette rien. Elle était convaincue de ces vérités qui assuraient son bonheur, et d'avoir eu la force de ne rien découvrir de ce qui regardait Henriette, dont elle se promit bien de garder religieusement le secret. C'était en effet le seul service qu'il fût en son pouvoir de rendre à sa pauvre petite amie; car d'avoir l'idée romanesque de le prier de faire le transfer de la passion qu'il avait pour elle à Henriette, comme la plus digne des deux de mériter son amour, ou de former le dessein sublime de le refuser sur-le-champ, parce qu'elles ne pouvaient pas l'épouser

toutes les deux, et surtout de n'alléguer aucun motif pour son refus, c'est ce qu'Emma ne fut pas tentée de faire. Elle était sensible au malheur d'Henriette, et se repentait sincèrement de l'avoir causé en partie; mais elle n'eut à ce sujet aucun écart d'imagination, aucune générosité mal placée. Elle avait induit son amie en erreur, lui avait donné des conseils qui l'avaient égarée, et elle se le reprocherait toute la vie; mais elle pensait alors comme auparavant, sur une alliance qui, vu la disproportion existante entre les deux parties, ne pouvait qu'être très-dégradante pour M. Knightley. Enfin Emma se trouvait dans un fort beau chemin; mais il était scabreux.

Se sentant pressée avec tant d'instance, elle parla. Que dit-elle? Justement ce qu'elle devait dire, comme font toutes les femmes.

Elle en dit assez pour lui prouver qu'il ne devait pas désespérer, et pour l'inviter à parler de nouveau sur le même sujet. Il avait commencé par perdre tout espoir, lorsqu'il reçut l'injonction de garder le silence, de peur qu'il ne se compromît : elle avait refusé de l'entendre. Son changement de résolution lui avait peut-être paru trop prompt ; sa proposition de faire un autre tour de promenade, et de reprendre la conversation qu'elle avait elle-même fait cesser, était un peu extraordinaire : elle en sentit l'inconséquence ; mais M. Knightley n'y fit pas attention et ne demanda pas d'autres explications.

Rarement, très-rarement les ouvertures qu'on se fait même entre amis contiennent-elles la stricte vérité, on s'en déguise toujours quelque petites parties ; mais lorsque dans un cas

comme celui-ci, quoique la conduite ne soit pas tout ce qu'elle devrait être, si les sensations sont aussi démonstratives qu'on peut le désirer, cela ne fait pas une grande différence. M. Knightley avait lu dans le cœur d'Emma ce qu'elle n'avait pas tout à fait avoué; il était certain qu'elle acceptait le sien, il ne pouvait désirer rien de plus.

Il ne lui était jamais venu dans l'idée qu'il eût la moindre influence sur le cœur d'Emma. Lorsqu'il la suivit dans le verger, son intention n'était pas de s'en informer, mais bien de voir comment elle supportait la nouvelle de l'engagement de Frank Churchill. Sans vue particulière d'intérêt personnel, il se proposait, si elle lui en fournissait l'occasion, de lui administrer toutes les consolations dont elle devait avoir besoin. Tout le reste avait été l'affaire du moment, l'effet immédiat

de ce qu'il avait entendu, et celui de ses sentimens.

L'agréable assurance de son indifférence pour Frank Churchill, la certitude que son cœur était libre lui avait donné l'espérance qu'avec le temps il pourrait parvenir à mériter ses affections. Il ne s'en flattait pas pour le moment présent. Il ne désirait, lorsque sa passion l'avait emporté sur son jugement, que de s'assurer si elle lui permettrait ou non, de faire tous ses efforts pour lui plaire. Il avait été enchanté de voir augmenter ses espérances d'un moment à l'autre. Il était déjà en possession de l'attachement qu'il demandait la permission de solliciter! Dans une demi-heure, de l'état le plus misérable, il passait à celui du parfait bonheur. Le même changement s'était opéré en elle. Cette même demi-heure leur avait donné l'assu-

rance qu'ils aimaient et qu'ils étaient aimés, avait dissipé leurs doutes, leur jalousie et leur méfiance. De son côté, il y avait long-temps que la jalousie le tourmentait, elle datait de l'arrivée anticipée et réelle de Frank Churchill. Il avait été amoureux d'Emma dans le même temps qu'il était jaloux de Frank Churchill, ou pour mieux dire la jalousie lui avait fait découvrir qu'il aimait. C'était encore elle qui l'avait forcé à s'absenter de chez lui. La partie qui avait eu lieu à Box-Hill, l'avait forcé à prendre cette résolution. Il ne voulait pas être témoin des attentions très-marquées qu'on avait pour Emma, et du consentement qu'elle semblait donner à une pareille conduite. Son intention était de l'oublier et de faire tous ses efforts pour y être indifférent. Mais il avait mal choisi le lieu de sa retraite. Il trouva trop de bonheur

domestique dans la maison de son frère, sa belle-sœur y jouait un trop beau rôle, Isabelle ressemblait trop à Emma, (l'infériorité de ses talens ne faisait que mieux ressortir la supériorité de sa sœur) pour qu'il eût espéré de réussir dans son projet, quand bien même il y fût resté plus long-temps. Il avait eu néanmoins le courage d'y demeurer jusqu'à ce même jour où la poste lui apprit l'histoire de mademoiselle Fairfax. Alors la joie s'empara de son cœur, il n'avait jamais cru Frank digne d'Emma, il sentit qu'il l'aimait passionnément, et ne put rester plus long-temps à Londres. Malgré la pluie il monta à cheval, et immédiatement après son dîner, se rendit à Hartfield, pour voir comment la plus douce, la meilleure des créatures, la plus accomplie malgré ses défauts, supporterait cette découverte.

Il la trouve agitée, abattue. Frank Churchill est un monstre. Elle lui déclare qu'elle ne l'a jamais aimé. Frank n'est pas si noir. Emma est à lui de parole et de fait. Lorsqu'ils rentrèrent, s'il eût alors songé à Frank Churchill, il l'eût sans doute reconnu pour un assez brave garçon.

CHAPITRE XLVIII.

Emma rentra à la maison avec des sensations bien différentes de celles qu'elle avait quand elle en était sortie. La seule espérance qu'elle avait alors, était de soulager un peu son chagrin par la promenade, et les beautés que le sol lui offrirait après la tempête. Maintenant elle sentait l'excès du bonheur; bonheur qu'elle croyait devoir augmenter, lorsque le désordre où il avait jeté ses sens serait diminué. Ils prirent du thé autour de la même table où ils en avaient pris ensemble très-souvent. Combien de fois n'avait-elle pas observé les mêmes plantes, les mêmes fleurs dans le parterre et les jardins? Combien de fois n'avait-elle pas admiré les beautés du coucher du

soleil ? Mais jamais, avec les mêmes yeux, ses sensations étaient tout à fait différentes ; elle eut toute la peine du monde de prendre sur elle de faire les honneurs de la maison ou d'avoir pour son père les attentions qu'elle lui prodiguait ordinairement.

Le pauvre M. Woodhouse n'avait pas le moindre soupçon du complot que formait contre lui l'homme qu'il recevait si cordialement, et auquel il demandait avec tant d'intérêt s'il ne s'était pas enrhumé en faisant à cheval, par une pluie horrible, le chemin de Londres à Donwell. S'il avait pu lire dans son cœur, il se fût moins inquiété de ses poumons ; mais sans le moindre soupçon du malheur qui le menaçait, sans s'apercevoir le moins du monde qu'il y eût rien d'extraordinaire dans les regards ni dans les manières de M. Knightley et de sa fille, il leur fit

gaîment part de toutes les nouvelles qu'il avait apprises de M. Perry ; il parla long-temps et avec satisfaction, n'ayant pas la moindre idée de ce qu'ils auraient pu lui apprendre, en retour des nouvelles qu'il venait de leur donner. Tant que M. Knightley resta à Hartfield, la fièvre d'Emma continua; mais après son départ, elle commença à décliner; elle devint plus tranquille; et dans le cours de la nuit blanche qu'elle passa, comme de juste, elle trouva un ou deux obstacles qui lui firent sentir qu'il n'y a pas de bonheur parfait : son père et Henriette; elle ne put, lorsqu'elle fut seule, ne pas faire attention à ce que les prétentions de ces deux personnes sur elle exigeaient. Pour les contenter tous les deux, comment s'y prendrait-elle? C'était là la question. Quant à son père, elle était facile à résoudre. Elle ne savait pas là-

dessus les intentions de M. Knightley; mais après avoir consulté son cœur, elle se promit de la manière la plus solennelle de ne jamais quitter son père. Elle versa même des larmes amères d'avoir pensé à la possibilité d'agir autrement. Tant qu'il vivrait, M. Knightley en prendrait l'engagement, et elle se flattait que le danger de la perdre n'existant pas, ce serait une consolation de plus pour son père que de l'avoir à la maison. Mais quant à ce qu'elle pouvait faire pour Henriette, la solution de la question était plus difficile : comment lui épargner d'inutiles chagrins? comment lui donner une compensation? comment enfin ferait-elle pour ne pas s'attirer sa haine? Ces réflexions l'occupèrent long-temps. Elle repassa de nouveau dans son esprit la folie de la conduite qu'elle avait tenue avec sa pauvre petite amie, se fit

tous les reproches qu'elle méritait; elle prit enfin le parti qui lui parut le plus sage. C'était d'abord de continuer à ne la pas voir à Hartfield, et de lui communiquer par lettres ce qui était nécessaire qu'elle sût, et ensuite de tâcher de l'éloigner pour quelque temps d'Highbury. Elle crut qu'il serait possible de l'envoyer à Londres chez sa sœur. Isabelle l'avait prise en amitié, et serait enchantée de l'avoir près d'elle.

Elle connaissait trop Henriette, pour ne pas être persuadée qu'elle serait enchantée de passer quelques semaines à Londres, où la nouveauté des rues, des maisons, des magasins, devaient nécessairement captiver son attention et lui procurer de l'amusement. Au moins c'était lui donner une preuve d'attention et d'amitié; une séparation pour le présent, et reculer le mal qui pourrait arriver d'une rencontre subite.

Elle se leva de grand matin, écrivit sa lettre à Henriette, et cette occupation la rendit si triste et si sérieuse, qu'il était temps que M. Knightley arrivât pour déjeûner avec elle, et elle eut besoin d'une conversation d'une demi-heure sur le même terrain et sur le même sujet, après le déjeûner, pour lui rendre le bonheur dont elle avait joui la veille.

Il n'y avait pas long-temps qu'il était parti, qu'elle recut de Randalls une lettre très-volumineuse. Elle n'avait aucune inclination de s'occuper d'autre chose ni d'autre personne que de M. Knightley. Si cette lettre fût arrivée vingt-quatre heures plus tôt, elle lui aurait causé beaucoup de plaisir ; mais à présent, elle regrettait de perdre son temps à la lire ; elle avait autre chose à penser qu'à M. Frank Churchill, avec lequel elle était en paix ; elle ne croyait

pas d'ailleurs pouvoir le comprendre ; cependant il fallait la parcourir. Elle ouvrit le paquet, vit qu'elle ne s'était pas trompée. Un billet de madame Weston servait d'introduction à la lettre de Frank Churchill à sa belle-mère.

« J'ai le plus grand plaisir, ma chère Emma, à vous envoyer l'incluse. Je sais que vous lui rendrez la justice qu'elle mérite, et je n'ai aucun doute de l'effet qu'elle fera sur vous. Je me flatte qu'à l'avenir nous serons à peu près d'accord sur la personne qui l'a écrite ; mais je ne veux pas vous ennuyer par une longue préface. Nous nous portons tous bien. Cette lettre m'a guérie des attaques de nerfs auxquelles j'étais sujette depuis quelque temps. Je n'ai pas été contente de votre santé mardi matin ; mais il faisait mauvais temps ; et quoique vous m'ayez souvent dit que le temps, quel qu'il

fût, ne vous faisait rien, néanmoins je suis persuadée qu'un vent de nord-est affecte plus ou moins tout le monde. J'ai été fort inquiète de l'effet que la tempête a dû avoir sur M. Woodhouse; mais j'ai eu le plaisir d'apprendre par M. Perry qu'il n'en avait pas été incommodé. »

Pour toujours votre

A. W.

A MADAME WESTON.

Windsor........ Juillet.

Ma chère dame,

« Si j'ai pu me faire comprendre hier, cette lettre doit être attendue aujourd'hui; mais qu'elle le soit ou non, j'espère qu'elle sera lue avec candeur et indulgence. Vous êtes d'une bonté extrême, et il faut que vous le soyez pour me pardonner une partie de la conduite que j'ai tenue.

« Mais j'ai reçu le pardon de la personne qui avait plus qu'aucune autre le droit de s'en plaindre. Mon courage s'augmente à mesure que j'écris. Il est difficile aux gens heureux d'être humbles. J'ai déjà réussi à obtenir le pardon de deux personnes; ainsi je pourrais courir les risques de me croire trop sûr du vôtre, ainsi que celui de ceux de vos amis que j'aurais pu offenser. Je vous prie tous de vous représenter la situation dans laquelle j'étais lorsque je suis arrivé de Randalls la première fois : j'avais à garder un secret que je ne voulais révéler pour quoi que ce fût au monde. Voilà le fait. Quant au droit que j'avais de me mettre dans le cas d'être obligé de garder un pareil secret, c'est une autre question. Je ne la discuterai pas ici. Pour la tentation qui m'a porté à croire que j'avais ce droit, je renvoie les chicaneurs à une maison

de brique, dont les fenêtres basses sont à châssis, et celles d'en-haut de simples fenêtres, à Highbury. Je ne pouvais pas lui faire la cour ouvertement ; ma situation à Enscombe est trop connue pour que je sois obligé de la décrire, et j'eus le bonheur de l'engager, avant notre départ de Weymouth, à contracter un engagement secret avec moi. C'était par pure charité que cette femme céleste s'attacha à moi ; sans cela, je serais certainement devenu fou. Mais vous me demanderez peut-être quel espoir nous avions ? Je vous répondrai que nous attendions tout du temps, du hasard, des circonstances, de notre persévérance, de la santé, de la maladie, etc. etc. etc. Je voyais tout en beau, et le plus grand des biens à mes yeux était de m'assurer sa foi et ses affections. Si vous avez besoin, ma chère dame, que je vous donne d'autres explica-

tions, j'aurai l'honneur de vous dire que, digne fils de mon père, votre mari, j'ai hérité de lui l'heureuse disposition de croire que tout ira au mieux ; ce qui est préférable à posséder quelques maisons ou quelques terres de plus. Voyez-moi donc, ainsi circonstancié, arriver à Highbury et Randalls. Ici, je me reconnais coupable, car j'aurais pu y venir beaucoup plus tôt. Vous voudrez bien avoir la bonté de vous ressouvenir que je ne suis arrivé qu'après que mademoiselle Jeanne Fairfax... Et comme vous êtes la personne que j'ai offensée la première, vous m'accorderez sur-le-champ mon pardon ; mais il faut que je mérite celui de mon père, en lui faisant observer que plus j'ai attendu à venir à la maison, plus j'ai été privé du bonheur de vous connaître. Ma conduite, pendant la première quinzaine que j'ai passée à Randalls, ne mérite, j'ose

l'espérer, aucun reproche, à une exception près. Je viens maintenant au point principal, le point le plus important, puisque j'étais chez vous. Je vous dois des explications. C'est avec le plus grand respect, avec la plus sincère amitié, queje nomme mademoiselle Woodhouse : mon père pensera peut-être que je devrais ajouter le mot humilité. Quelques paroles qu'il me dit hier, me firent entendre ce qu'il pensait au sujet de ma conduite. Je confesse avoir mérité sa censure. J'ai outre-passé mon plan plus que je ne devais avec mademoiselle Woodhouse, dans l'intention de cacher le plus possible le secret qu'il m'importait tant de ne pas découvrir : j'ai plus profité que je ne devais de l'intimité qui m'était accordée. Je ne saurais nier que mademoiselle Woodhouse ne parût être l'objet que j'avais en vue. Mais je suis certain que vous

me croirez, lorsque je vous assurerai, comme je fais ici, que je ne me serais pas tant avancé, si je n'avais pas eu la conviction intime de son indifférence pour moi. Quoique charmante et infiniment aimable, je n'ai jamais cru mademoiselle Woodhouse susceptible de s'attacher à qui que ce fût ; et j'étais aussi porté à croire qu'à désirer qu'elle ne sentirait jamais rien pour moi. Elle recevait mes attentions avec une gaîté amicale, franche et aisée, qui me convenait beaucoup. Il semblait que nous nous entendions parfaitement. Par nos relations respectives, je lui devais des soins; personne ne peut le nier. J'ignore si mademoiselle Woodhouse, avant l'expiration de la première quinzaine, me comprit ou non : lorsque je fus prendre congé d'elle, je me souviens d'avoir été sur le point de lui avouer la vérité : je crus m'apercevoir

alors qu'elle avait des soupçons; mais je suis sûr que, par la suite elle m'aura deviné, du moins en partie. Elle n'aura pas eu connaissance du tout, mais assez pour savoir à quoi s'en tenir; car elle est douée d'une grande pénétration. Je n'en doute nullement. Vous trouverez que quand notre secret sera divulgué, mademoiselle Woodhouse sera beaucoup moins surprise qu'aucun autre de nos amis. Elle m'a souvent fait entendre qu'elle me soupçonnait de l'attachement pour Jeanne. Je me souviens qu'au bal, elle me dit que je devais avoir de la reconnaissance pour madame Elton, à cause des égards qu'elle avait pour mademoiselle Fairfax. Je me flatte que cette apologie de ma conduite atténuera les fautes que vous me reprochez, ainsi que mon père. Vous me regardiez comme ayant grièvement péché envers Emma Woodhouse; et ce-

pendant j'étais innocent. Procurez-moi, je vous en supplie, quand le temps sera venu, le pardon de la susdite Emma Woodhouse, pour laquelle j'ai tant d'affection fraternelle, et tant de considération, que je désire de tout mon cœur la voir aussi fortement éprise que moi d'un amant digne d'elle. Vous avez maintenant la clef des choses étranges que j'ai pu dire et faire pendant la première quinzaine. Mon cœur était tout entier à Hyghbury : je devais y transporter mon corps le plus souvent possible ; mais je devais éviter les soupçons. Si vous trouvez quelque chose de répréhensible dans ma conduite, vous savez maintenant à quoi vous en tenir. Quant au piano-forté dont on a tant parlé, je crois devoir simplement observer que l'envoi en a été fait sans que mademoiselle Fairfax en ait eu la moindre connaissance, autrement elle ne

m'eût jamais permis de lui faire ce présent. Je ne puis, ma chère dame, rendre assez de justice à mademoiselle Fairfax pour son extrême délicatesse pendant tout le temps de notre engagement. J'espère que dans peu vous la connaîtrez parfaitement. Il m'est de toute impossibilité de vous dépeindre ce qu'elle est. C'est à elle que vous devez vous adresser. Ce n'est pas par ce qu'elle vous dira, que vous pouvez espérer de parvenir à ce but. Non, il n'a jamais existé de créature au monde qui cache son mérite avec plus de soin qu'elle. Elle prend autant de peine à voiler ses bonnes qualités, que d'autres en prennent à exposer leurs défauts. Depuis que j'ai commencé cette lettre, que je ne croyais pas devoir être si longue, j'ai eu de ses nouvelles : elle me dit que sa santé est rétablie ; mais comme elle ne se plaint jamais, je ne puis pas trop

m'en rapporter à ce qu'elle m'en écrit. Je désire savoir ce que vous en pensez. Je sais que vous vous proposez de l'aller voir : elle craint votre visite. Peut-être, au moment où j'écris, est-elle déjà faite. Ayez la bonté de me le faire savoir le plus tôt qu'il vous sera possible : je suis impatient d'en connaître toutes les particularités. Souvenez-vous que je n'ai pu passer que quelques minutes à Randalls, et combien j'étais agité, torturé. Je ne suis guère mieux à présent ; je suis dans un état qui approche de la folie. Quand je pense à la bonté infinie de mon oncle, je suis fou de joie : cet état de bonheur redouble quand je songe à la bonté, à l'excellence de Jeanne ; mais lorsque je me rappelle tous les chagrins que je lui ai causés, combien j'étais indigne de pardon, je suis fou de rage contre moi-même. Oh ! si je pouvais la voir un seul instant ! Mais je n'ose pas

le proposer. Mon oncle a eu trop de bonté pour moi, pour que je me permette d'en abuser. Je dois encore ajouter quelque chose à cette lettre. Vous ne savez pas ce qu'il est nécessaire que vous sachiez. J'étais trop troublé hier pour vous donner des détails suivis; mais le dénouement subit et à contre-temps de cette affaire, mérite une explication, car, quoique l'événement du 28 du mois dernier m'eût ouvert une heureuse perspective, comme vous vous l'imaginez bien, je me serais bien gardé de prendre des mesures prématurées, si des circonstances très-particulières ne m'avaient forcé à ne pas perdre un instant. J'aurais rougi de ma précipitation; et elle eût ressenti mes scrupules avec une sensibilité exquise. Mais je n'avais pas de choix. L'engagement précipité qu'elle avait pris avec cette femme....

« Ici, ma chère dame, la plume m'est tombée de la main, il m'a été impossible de poursuivre. J'ai été faire un tour dans la campagne, pour me remettre. Maintenant je le suis assez pour terminer cette lettre, comme je le dois. Je suis forcé de rappeler des souvenirs qui me causent une peine infinie. Je me suis honteusement conduit ; et je reconnais ici que les airs que je me donnais avec mademoiselle Woodhouse, ne plaisant pas à mademoiselle Fairfax, j'étais grandement blâmable en les continuant. Elle les désapprouvait, cela devait me suffire. Elle ne put admettre pour excuse la nécessité de cacher notre secret. Elle prit de l'humeur, je la crus déraisonnable : elle me parut en mille occasions beaucoup trop scrupuleuse et trop circonspecte. Je la trouvai froide même. Mais elle avait cependant raison. Si j'avais

suivi ses conseils, si je m'étais conformé à ses désirs, je me serais épargné le plus grand malheur qui ait jamais pu m'arriver. Nous nous querellâmes. Vous vous souvenez de la matinée que nous passâmes à Donwell? C'est là que se cumulèrent tous nos désagrémens mutuels, c'est là qu'ils éclatèrent. J'arrivai tard, je la rencontrai en chemin, je voulus l'accompagner, elle me refusa. Elle était seule et je la crus déraisonnable de ne pas accepter mon bras. Je ne pus rien gagner sur elle. Maintenant je trouve qu'elle avait parfaitement raison. Tandis que pour assurer le secret de nos engagemens, je m'adressais d'une manière indiscrète à une autre personne, devait-elle, le moment d'après, consentir à une proposition qui rendait toute précaution inutile? Si l'on nous eût vus marcher ensemble de Donwell à Highbury, on

aurait soupçonné la vérité. J'eus néanmoins la folie de me fâcher de ce refus. Je doutai de son affection. J'en doutai bien plus encore le lendemain à Box-Hill, où indignée de ma conduite envers elle, de l'abandon insolent et marqué que je lui témoignais et de l'extrême attention que je paraissais avoir pour mademoiselle Woodhouse, elle exprima son ressentiment en des termes que je compris parfaitement. Enfin, ma chère dame, tout le tort, dans cette querelle, était de mon côté, et mademoiselle Fairfax n'avait pas le moindre reproche à se faire. Je m'en retournai à Richemont le soir même, quoique j'eusse pu rester avec vous jusqu'au lendemain matin ; mais je voulais continuer à être en colère contre elle. Dès-lors même, je n'étais pas assez insensé pour ne pas penser à me réconcilier un jour avec elle ; mais je

me croyais offensé par la froideur qu'elle s'était permise de me témoigner, et je partis, bien résolu qu'elle ferait les avances de notre réconciliation. Je me suis toujours félicité que vous ne soyez pas venue à Box-Hill. Si vous aviez été témoin de la conduite que j'y ai tenue, je suis persuadé que vous auriez pensé mal de moi toute la vie. L'effet qu'elle produisit sur elle, se voit par la résolution qu'elle prit sur-le-champ d'accepter, lorsqu'elle sut que j'avais quitté Randalls, l'offre de cette officieuse Elton, qui par parenthèse, m'a, par sa conduite envers elle, rempli d'indignation et de haine. Je dois beaucoup moins qu'un autre m'élever contre ceux qui pensent qu'on doit user d'indulgence, dont j'ai eu si besoin moi-même; autrement, je protesterais contre celle dont on a usé envers cette *femme*. Jeanne, tout court! Vous

aurez la bonté d'observer que je n'ai jamais pris la liberté de l'appeler ainsi, même avec vous. Figurez-vous donc ce que j'ai souffert de l'entendre répéter si souvent par les Elton, avec l'insolence d'une supériorité qui n'a d'existence que dans leur imagination. Prenez patience, je vous prie, j'ai bientôt fini. Elle accepta donc ces offres, dans la ferme intention de rompre pour toujours avec moi, elle m'écrivit le jour suivant; que nous ne nous reverrions plus. *Elle sentait que notre engagement était une source de repentir et de malheurs pour tous les deux, et qu'elle le rompait.* »

« Cette lettre me parvint au moment de la mort de ma pauvre tante. Une heure après avoir reçu sa lettre, ma réponse était faite; mais par le trouble dans lequel j'étais, la multiplicité des affaires dont j'étais chargé, cette ré-

ponse au lieu d'avoir été envoyée avec les autres lettres resta enfermée dans mon bureau ; et comptant en avoir assez dit, quoiqu'en peu de mots, pour la satisfaire, je restai tranquille. Je fus surpris de n'avoir pas de ses nouvelles aussi promptement que j'en attendais, mais je l'excusais. J'étais d'ailleurs trop occupé et trop heureux par l'espoir que j'avais, pour me choquer si aisément. Nous partîmes pour Windsor, et deux jours après je reçus un paquet d'elle. Il ne contenait que mes lettres! Il me parvint en même temps une lettre par la poste, par laquelle elle exprimait sa surprise de ce que je n'avais rien répondu à sa dernière ; elle ajoutait que le silence en pareil cas n'admettait pas deux interprétations, et qu'ainsi il était désirable de terminer le plus promptement possible les affaires que nous avions à arranger ; qu'elle

m'envoyait mes lettres par une occasion sûre, et que si je n'en trouvais pas une dans huit jours pour lui faire parvenir les siennes à Highbury, je voudrais bien les lui adresser à.... Enfin l'adresse de madame Smallridge, près Bristol, me sauta aux yeux. Je connaissais le nom, le lieu et tout ce qui s'en suit, je vis sur-le-champ ce qu'elle allait faire. Je reconnus bien là la fermeté de son caractère; et sa circonspection à n'en pas parler dans sa première lettre, peignait bien son extrême délicatesse. Pour tout au monde, elle ne se serait pas abaissée à me faire des reproches. Figurez-vous le coup terrible que je reçus; figurez-vous combien je m'emportai contre la poste, jusqu'à ce que j'eusse découvert mon erreur. Mais que devais-je faire? Une seule chose : parler à mon oncle; sans son approbation, je ne pouvais plus espérer d'être écouté.

Je parlai ; les circonstances étaient en ma faveur ; l'événement de la mort de sa femme avait adouci sa fierté, et il se réconcilia et donna son consentement bien plus tôt que je n'aurais osé l'espérer, et enfin, ce brave homme dit, avec un soupir, qu'il me souhaitait autant de bonheur dans l'état conjugal qu'il y en avait trouvé. Je sentais que le mien serait bien différent. Etes-vous disposée à me plaindre pour tout ce que j'ai souffert avant de lui faire l'ouverture de cette affaire, dont mon bonheur, ma vie même dépendaient? Non, réservez votre pitié pour le moment de mon arrivée à Highbury, et que je vis le mal que je lui avais causé. N'ayez de compassion pour moi qu'à l'instant que je contemplai sa figure pâle et défaite ! J'arrivai à Highbury au moment du jour où, connaissant l'heure de leur déjeûner, je me flattais de la trouver

seule. Je ne me trompai pas; je réussis parfaitement, non-seulement en cela, mais aussi sur le but de mon voyage. J'eus quelques peines à l'appaiser, à regagner ses bonnes grâces; mais j'en vins à bout. Tout est fini. Nous sommes sincèrement réconciliés; elle m'est plus chère, mille fois plus chère qu'auparavant, et il est impossible qu'aucun désagrément vienne jamais troubler le bonheur dont nous jouissons. A présent, ma chère dame, je vous laisse en liberté ; je n'ai pu terminer ma lettre plus tôt. Recevez mille et mille remercîmens pour les bontés dont vous m'avez comblé, et cent mille pour les attentions que votre bon cœur prodiguera à la plus sensible des femmes. Si vous me croyez plus heureux que je ne mérite de l'être, je serai de votre avis. Mademoiselle W.... m'appelle l'enfant gâté de la fortune, et elle a

raison. En un point, mon bonheur n'est point douteux, puisqu'il m'est permis de me souscrire

Votre très-obligé et très-affectionné fils,

F. C. Weston Churchill.

~~~~~~~~~~~~~~~~
~~~~~~~~~~~~~~~~

CHAPITRE XLIX.

CETTE lettre toucha sensiblement Emma. Elle fut obligée, malgré la résolution qu'elle avait formée, de lui rendre toute la justice que madame Weston disait qu'elle méritait. Aussitôt qu'elle arriva à l'endroit où il parlait d'elle, elle ne put y résister; son cœur se radoucit; chaque ligne l'intéressa et lui parut agréable, et lorsque le charme cessa, le sujet se soutint de lui-même, par le retour des sentimens qu'elle avait eus pour l'auteur de la lettre, et surtout par l'attraction qu'elle sentait en ce moment pour tout ce qui peignait une passion amoureuse. Elle la lut du commencement jusqu'à la fin sans s'arrêter; et, quoiqu'il fût impossible de s'empêcher de ne pas le reconnaître coupable;

cependant elle crut qu'il l'était moins qu'elle ne le supposait. Et puis, il avait souffert; il était pénitent. Ensuite, il était si reconnaissant envers madame Weston, si épris de mademoiselle Fairfax; elle était elle-même si heureuse; sa sévérité envers lui aurait été déplacée; et si dans ce moment-là il fût entré dans sa chambre, elle lui eût donné la main avec autant de cordialité que jamais.

Elle fut si satisfaite de cette lettre, que, lorsque M. Knightley arriva, elle le pria d'en prendre lecture. Elle était persuadée que madame Weston désirait qu'elle fût communiquée surtout à une personne qui, comme M. Knightley, avait trouvé tant à blâmer dans sa conduite.

« Je serai bien aise de la parcourir, dit-il; elle paraît bien longue; je l'emporterai à la maison ce soir. »

impossible, M. Weston devait venir la reprendre dans la soirée.

« J'aimerais mieux causer avec vous, répliqua-t-il ; cependant, comme il paraît que c'est un acte de justice, il faut s'y soumettre. »

Il commença, mais s'arrêta presque sur-le-champ pour dire : « Si l'on m'eût offert, il y a quelques mois, une lettre de ce Monsieur à sa belle-mère, Emma, elle ne vous eût pas été si indifférente. »

Il poursuivit un peu plus loin, lisant tout bas, observa en souriant. « Ah ! voici un beau compliment pour servir de préface ; mais c'est sa manière ; le style d'un homme ne convient pas à un autre. Il ne faut pas être sévère. »

« Il me paraît naturel, ajouta-t-il ensuite, de faire mes réflexions tout haut, à mesure que j'en trouverai l'occasion. En le faisant, je sentirai que je suis près de vous. Ce sera autant de

temps de gagné ; mais si vous ne l'approuvez pas?.... »

« Au contraire, vous me ferez plaisir. »

M. Knightley reprit gaîment sa lecture.

« Il s'amuse ici, dit-il, sur la tentation. Il sait qu'il a tort, et qu'il n'a rien de bon à dire. C'est mauvais. Il n'aurait pas dû former cet engagement. La disposition de son père. Il est injuste envers son père. Le caractère confiant de M. Weston lui a fait honneur dans toutes ses entreprises. Il a réussi, parce qu'il a toujours été juste et honorable ; il n'a pas joui des douceurs de la vie avant de les avoir méritées. C'est bien vrai, il n'est venu qu'après mademoiselle Fairfax.

« Je n'ai pas oublié, dit Emma, combien vous étiez persuadé qu'il aurait pu venir avant ce temps-là, s'il l'eût

jugé à propos. Il est beau à vous de ne rien dire sur cet endroit de sa lettre. Vous aviez bien raison. »

Lorsqu'il parvint à l'article qui concernait mademoiselle Woodhouse, il le lut tout haut en entier. De temps en temps il souriait, la regardait, faisait un signe de tête, un mot ou deux pour approuver ou pour condamner; il conclut par dire très-sérieusement :

« C'est très-mauvais, quoiqu'il eût pu arriver pis encore. C'était jouer à un jeu très-dangereux. Il comptait trop sur l'événement pour être absous. Il n'avait aucun droit de prononcer sur la conduite qu'il a tenue envers vous. Toujours guidé par ses désirs, il rapportait tout à lui-même. Il s'imaginait que vous aviez découvert son secret. Très-naturel. Son esprit était si plein d'intrigues, qu'il en supposait également aux autres. Des mystères, des

finesses. Comme cela pervertit le jugement ! Ma chère Emma, tout ne prouve-t-il pas de plus en plus la beauté de la vérité et de la sincérité qui doivent présider à toutes les transactions que nous avons les uns avec les autres ? »

Emma fut de son avis ; et avec une rougeur qui lui monta à la figure, en pensant à Henriette, et dont elle ne voulait pas donner l'explication, elle dit :

« Vous feriez mieux de continuer. »

Il obéit ; mais s'arrêtant au piano : « Ah ! dit-il, c'était bien-là l'action d'un très-jeune homme, trop jeune pour considérer si l'inconvénient de faire un pareil présent ne surpasserait pas le plaisir qu'il causerait. C'était un enfantillage ! Je ne conçois pas comment un homme peut donner à une femme une preuve d'affection qu'elle refuserait, si elle en était la maîtresse. Il savait bien

qu'elle se serait opposée à l'envoi de ce piano, si elle l'avait pu. »

Après cela, il lut assez long-temps sans s'arrêter. La confession que fait Frank Churchil de s'être conduit honteusement, mérita son attention.

« Je suis parfaitement de votre avis, monsieur ! Vous vous êtes indignement conduit ; vous n'avez jamais rien écrit de plus vrai. » Et ayant lu ce qui suivait immédiatement, c'est-à-dire le sujet de sa querelle avec Jeanne Fairfax, et son intention de persister à se conduire d'une manière opposée aux sentimens de Jeanne, il fit une longue pause pour dire : « Ceci est excessivement mauvais. Il l'a engagée par amour pour lui à se placer dans une situation extrêmement difficile et désagréable, au lieu d'empêcher qu'elle ne souffrît mal à propos. Son sort dans cette affaire était bien plus malheureux que celui

de Frank. Il aurait dû respecter les scrupules, quand bien même ils eussent été peu raisonnables; mais ils ne l'étaient pas. Il faut remonter à la faute qu'elle a commise, et se souvenir qu'elle a eu tort de contracter un engagement avec lui, pour supporter l'idée de la manière cruelle dont elle a été punie. »

Emma vit qu'il allait arriver à la partie de Box-Hill, et ne se trouva pas à son aise. Elle s'y était si mal conduite! elle était tout à fait honteuse, et craignait ses regards. Il lut tout avec attention, sans faire la moindre remarque; et, excepté un coup d'œil qu'il eut soin de tempérer, de peur de lui faire de la peine, il ne resta aucun souvenir de Box-Hill.

« On ne peut pas dire grand'chose sur la délicatesse de nos bons amis les Elton, fut la remarque qu'il fit. Ses sentimens sont assez naturels. Quoi!

elle est résolue de rompre avec lui! Elle sent que leur engagement est une source de repentirs et de malheurs. Elle le dissout. On voit par-là ce qu'elle pense de sa conduite! C'est un trait extraordinaire. »

« Lisez, lisez, et vous verrez tout ce qu'il a souffert. »

« Je suis bien aise qu'il ait souffert, répliqua M. Knightley très-froidement, en reprenant la lettre. Smallridge! Qu'est-ce que cela veut dire? »

« Elle s'était engagée a entrer comme gouvernante d'enfans dans la famille de madame Smallridge, une des amies intimes de madame Elton, une voisine de Maple-Grove. A propos de cela je désirais savoir comment madame Elton supportera la non-exécution de son projet sur Jeanne. »

« Ne dites rien, ma chère Emma, puisque vous m'obligez de lire, pas

même de madame Elton. Encore une page, et j'ai fini. Quelle lettre écrit cet homme! »

« Je voudrais qu'en la lisant vous eussiez un peu plus de charité pour lui. »

« Fort bien! voici de la sensibilité. Il paraît qu'il a beaucoup souffert quand il a vu dans quel état il l'avait réduite. Je ne doute nullement qu'il ne l'aime beaucoup. Plus chère, infiniment plus chère que jamais! Je souhaite qu'il sente long-temps le bienfait d'une telle réconciliation. Il est très-généreux. Mille et mille remercîmens. Plus heureux que je ne mérite. Il se rend justice. Mademoiselle Woodhouse m'a nommé l'enfant de la fortune. Ces paroles sont-elles sorties de la bouche de mademoiselle Woodhouse? Belle conclusion. Voici la lettre. L'enfant gâté de la fortune, est-ce

vous, Emma, qui l'avez baptisé ainsi? »

« Vous ne paraissez pas aussi satisfait de cette lettre que moi. Je pense au moins que vous avez, ou que vous devez avoir une meilleure opinion de lui à présent que par le passé. »

« Certainement. Il a commis de grandes fautes par étourderies et par légèreté. Je suis tout à fait de son avis lorsqu'il dit qu'il est plus heureux qu'il ne mérite; mais comme il paraît être véritablement épris de mademoiselle Fairfax, et que vraisemblablement il aura l'avantage d'être constamment avec elle, je suis porté à croire que son caractère s'améliorera, et par ses bons avis acquerrera la stabilité et la délicatesse qui lui manquent. Maintenant parlons d'autre chose; j'ai à présent fort à cœur les intérêts d'une autre personne, ce qui m'engage à oublier

Frank Churchill. Depuis que je vous ai quittée ce matin, Emma, mon esprit a été fort occupé d'un objet. »

Il s'expliqua ; c'était tout simplement de savoir comment un véritable gentilhomme Anglais pourrait s'y prendre pour se marier sans mettre en compromis le bonheur du père de sa maîtresse ; c'est-à-dire comment M. Knightley pourrait, en épousant Emma, ne pas causer le malheur de M. Woodhouse. Emma répondit au premier mot que, tant que son cher papa vivrait, elle ne pouvait changer d'état, parce qu'elle ne quitterait jamais son père. Il n'approuva qu'une partie de cette réponse. Il sentait aussi bien qu'elle l'impossibilité où elle était d'abandonner son père ; mais il n'admit point celle de changer d'état. Il y avait pensé long-temps : d'abord il avait espéré pouvoir engager M. Wood-

house à venir résider à Donwell ; il avait cru un moment la chose possible ; mais la connaissance qu'il avait de son tempérament ne lui avait pas permis de s'abuser plus d'un instant ; et maintenant il convenait qu'une pareille transplantation mettrait en danger son bien-être, peut-être même sa vie, qu'il serait imprudent de hasarder. Retirer M. Woodhouse d'Hartfield ! Non, il sentit qu'il était inutile d'y penser. Mais quant au second plan, il se flattait que sa chère Emma n'y ferait aucune objection. C'était qu'il serait reçu à Hartfield, et qu'il y resterait jusqu'à la mort de son père.

Emma avait déjà pensé à ce qu'ils allassent tous à Donwell. Ainsi que lui elle avait eu cette idée, et l'avait rejetée. Mais elle n'avait pas songé à son second plan ; elle sentait combien il prouvait l'affection qu'il avait pour

elle. En quittant Donwell, il sacrifiait son indépendance et ses habitudes, et que n'habitant pas sa propre maison, et résidant constamment avec son père, il souffrirait beaucoup. Elle lui promit d'y réfléchir, et le pria d'en faire autant de son côté. Mais il était convaincu qu'aucune réflexion ne pouvait changer son opinion ni ses désirs. Il s'était promené long-temps seul pour y songer, ayant renvoyé Larkins, pour que ses pensées ne soient pas détournées d'un objet qui lui tenait tant à cœur.

« Mais voici un obstacle que vous n'avez pas prévu. Larkins n'approuvera pas votre projet, il faudra que vous obteniez sa permission avant de me demander la mienne. » Malgré tout cela elle lui promit, non-seulement de songer à ce plan, mais même d'y penser de manière à l'approuver.

Il est à remarquer qu'Emma, sous

tous les points de vue qu'elle considérât Donwell, n'ait pas une fois songé au tort qu'elle faisait à son neveu Henri, dont elle avait autrefois défendu les droits d'héritier présomptif avec beaucoup de tenacité. Elle fut cependant forcée d'y penser, et à la différence que cela ferait pour ce pauvre petit garçon. Elle ne fit qu'en rire, et s'amusa beaucoup à découvrir que la violente aversion qu'elle avait de voir M. Knightley épouser mademoiselle Fairfax, ou toute autre, était la cause de la tendre sollicitude de la sœur d'Isabelle et de la tante d'Henri. Plus elle songeait au plan de M. Knightley, de se marier, et de venir demeurer à Hartfield, plus ce projet lui plaisait. Le malaise de son père diminuait, et son propre bonheur augmentait. Le bien l'emportait de beaucoup sur le mal. Avoir un tel compagnon pour éviter les inquiétudes de

la saison à venir! un tel partenaire pour partager ses devoirs et ses soins envers son père dans ses momens de malaise et de mélancolie.

Sans le triste sort de la pauvre Henriette, elle se serait regardée comme parfaitement heureuse; mais tout le bien qui lui arrivait semblait augmenter les malheurs et les souffrances de son amie, qu'elle était même obligée de ne plus admettre à Hartfield. Les délicieuses parties de famille qu'Emma s'assurait seraient défendues à la pauvre Henriette qui, par prudence, devait être écartée, ainsi elle perdait de tous les côtés. Emma ne sentit pas que son absence diminuât de beaucoup la félicité dont elle jouissait. Dans le fait, avec de pareilles personnes, à quoi était-elle bonne? Cependant il était désagréable qu'elle fût punie sans l'avoir mérité. Avec le temps, sans doute, M. Knigh-

tley serait oublié, c'est-à-dire, supplanté; mais on ne pouvait s'y attendre de sitôt. M. Knightley lui-même ne ferait rien pour accélérer sa guérison. Différent d'Elton, M. Knightley, toujours bon, toujours sensible, ayant des égards pour tout le monde, ne mériterait jamais qu'on l'aimât moins; et c'était un peu trop attendre, même d'Henriette, qu'elle sentît de l'amour pour quatre hommes dans une année.

CHAPITRE L.

Il était extrêmement agréable à Emma de trouver qu'Henriette était aussi portée qu'elle à éviter de se trouver ensemble. Il était assez pénible de s'écrire; il eût été bien pire de se voir.

Henriette s'exprimait fortement, sans cependant faire de reproches, ni se plaindre d'être mal traitée; pourtant Emma crut apercevoir qu'elle avait du ressentiment, et que son style en annonçait, c'est ce qui lui faisait désirer de plus en plus d'en être éloignée; peut-être ce n'était qu'une imagination, mais aussi il aurait fallu être un ange pour ne pas ressentir un coup si violent.

Elle n'eut pas de difficulté à obtenir une invitation de la part d'Isabelle,

heureuse d'avoir trouvé un prétexte plausible pour en faire la demande, sans avoir recours à en inventer un. Elle avait mal aux dents. Henriette souhaitait depuis long-temps de pouvoir consulter un dentiste. Madame Knightley fut enchantée de trouver l'occasion de se rendre utile; toute espèce de maladie était pour elle une forte recommandation, et quoiqu'elle n'eût pas tant d'égards pour un dentiste que pour un M. Wingfield, elle n'en eut pas moins d'empressement à se charger de prendre soin d'Henriette. Lorsque tout fut réglé avec sa sœur, Emma proposa ce petit voyage à son amie, et la trouva très-disposée à se rendre à Londres. Tout fut arrangé très-promptement et la voiture de M. Woodhouse la conduisit en sûreté à la place Brunswick.

Ce fut seulement alors qu'Emma put

jouir en paix des visites de M. Knightley, elle pouvait l'écouter, lui parler avec un plaisir extrême, sans en être troublée par aucune idée d'injustice, ou même par un sentiment plus pénible encore, celui d'avoir dans son voisinage une jeune infortunée dont le cœur avait été trompé dans ses plus chères espérances; et par qui? par la personne qui n'avait cessé de lui faire faire de fausses démarches.

La différence de savoir Henriette à Londres plutôt que chez M. Goddard, en faisait peut-être une peu raisonnable dans l'esprit d'Emma; mais elle espérait que la vue d'objets nouveaux l'occuperait agréablement, ou au moins la distrairait de ses chagrins, et peu à peu les lui ferait oublier.

Emma se trouva donc parfaitement tranquille et heureuse après le départ

d'Henriette. Une seule chose l'occupait sérieusement, c'était la confession qu'elle devait faire à son père de l'engagement qu'elle avait contracté avec M. Knightley. Elle seule pouvait le faire avec succès ; mais elle prit le parti d'attendre le parfait rétablissement de madame Weston. Elle ne voulut qu'aucun chagrin vînt à la traverse diminuer le plaisir dont elle jouissait : elle voulut passer la quinzaine de l'absence d'Henriette en paix, et ne s'occuper que de son bonheur présent. Emma voulut s'acquitter d'un devoir, dans ces premiers jours de fête, ce devoir ne serait pas sans plaisir, c'était d'aller rendre une visite à mademoiselle Fairfax. Elle était impatiente de la voir. La ressemblance de leur situation augmentait le bien qu'elle lui voulait. C'était déjà une satisfaction. Mais les communications que Jeanne pour-

rait lui faire ajoutaient encore à l'intérêt de cette visite.

Elle se rendit donc chez madame Bates. Depuis la partie de Box-Hill, elle avait été en voiture jusqu'à la porte, mais n'avait pas été admise. C'était pendant la maladie de Jeanne, dont elle plaignait l'état, sans en soupçonner la cause.

La crainte d'être encore refusée lui fit prendre le parti, quoiqu'elle sût que tout le monde était à la maison, de se faire annoncer. Elle entendit Marthe prononcer son nom, et dire sur-le-champ : « Priez mademoiselle Woodhouse d'entrer. » Mademoiselle Bates étant dehors, il ne se fit aucun bruit extraordinaire ; mademoiselle Fairfax vint la recevoir au haut de l'escalier, avec tout l'empressement possible. Emma ne l'avait jamais vue si belle, si aimable, ni si engageante. Elle était

animée, sa contenance et ses manières étaient tout à fait changées. Elle s'avança vers Emma les bras ouverts, et lui dit à voix basse, mais avec une sensibilité exquise :

« Que vous êtes bonne, mademoiselle Woodhouse ! Je ne puis vous exprimer.... J'espère que vous me croirez. Excusez-moi, les paroles me manquent. »

Emma fut enchantée : elle eût bien trouvé des paroles, mais le son de la voix de madame Elton l'obligea à se retenir ; elle crut devoir cacher ces sentimens d'amitié, et ne les exprimer qu'en l'embrassant de tout son cœur. Madame Bates et madame Elton étaient ensemble ; mademoiselle Bates étant absente, on était tranquille. Emma eût désiré que madame Elton fût partout ailleurs que chez madame Bates ; mais elle était d'humeur à prendre patience : et comme

madame Elton la reçut d'une manière gracieuse, elle espéra que tout irait bien.

Emma crut pénétrer les pensées de madame Elton, et attribua l'enjouement de cette *précieuse*, au plaisir qu'elle ressentait d'être dans la confidence de mademoiselle Fairfax, et à la satisfaction de s'imaginer savoir des secrets qu'on cacherait avec soin aux autres. Elle vit des symptômes de ces sentimens sur sa figure; car en faisant ses complimens à madame Bates, et semblant attentive à écouter les réponses de la bonne vieille dame, elle la vit serrer avec une espèce de parade mystérieuse, une lettre qu'elle lisait apparemment tout haut à mademoiselle Fairfax, et la déposer dans un beau ridicule pourpre et or qui pendait à son côté. Elle dit ensuite, faisant un signe de tête en même temps :

« Nous la finirons dans un autre moment. Vous et moi, nous ne manquerons pas de trouver une occasion opportune. A la vérité, vous savez ce qu'il y a d'essentiel à présent. Je voulais seulement vous prouver que madame S. recevait notre apologie, et n'était point offensée. Vous voyez qu'elle écrit gracieusement. C'est une charmante femme! Vous en auriez été folle, si vous étiez entrée chez elle. Mais soyons discrètes. Pas un mot de plus. Conduisons-nous bien. Chut! Vous vous souvenez de ces vers. J'oublie de quel poëme.

S'agit-il d'une dame,
On doit tout oublier.

Maintenant, ma chère, dans le cas où nous nous trouvons, au lieu de *dame*, lisez..... Chut! Un demi-mot suffit au sage. Je suis enjouée aujour-

d'hui, n'est-il pas vrai? Mais je veux vous mettre à votre aise au sujet de madame S. Les représentations que je lui ai faites, l'ont appaisée, comme vous voyez. »

Ensuite Emma tournant la tête du côté de madame Bates, qui tricotait, elle dit moitié bas à l'oreille de Jeanne.

« Je ne nomme personne. Oh! non, circonspecte comme un ministre d'état. Je m'en tire à merveille. »

Emma n'eut alors aucun doute. Elle se décélait en toute occasion. Après avoir un peu parlé ensemble du temps et de madame Weston, elle se trouva interpellée ainsi :

« Ne trouvez-vous pas, mademoiselle Woodhouse, que notre petite amie est bien remise? N'êtes-vous pas d'avis que sa guérison fait beaucoup d'honneur à M. Perry? (Ici elle fit un signe de côté à Jeanne.) En vérité, Perry l'a

rétablie en bien peu de temps. Oh! si vous l'aviez vue comme moi, surtout quand la maladie était à son comble! Et lorsque madame Bates dit quelque chose à Emma, elle dit à l'oreille à mademoiselle Fairfax, nous ne disons pas quelle *assistance* a eu M. Perry, pas un mot d'un jeune docteur de Windsor. Oh! non, Perry a tout fait.

« Je ne vous ai presque pas vue, mademoiselle Woodhouse, depuis Box-Hill. Ce fut une charmante partie; cependant, à mon avis, il y manquait quelque chose. Il m'a paru qu'il y avait des gens dont les esprits n'étaient pas tournés à la gaîté; c'est du moins ce que j'ai cru apercevoir. Peut-être me suis-je trompée. Malgré cela, je pense qu'on s'y est assez amusé, pour en essayer encore une fois. Qu'en dites-vous? Rassemblons la même compagnie pour une seconde excursion à Box-Hill. Il

faut que la même compagnie s'y rende, tous sans exception. »

Peu après mademoiselle Bates entra, et divertit beaucoup Emma par ses réponses aux prétendues questions qu'on ne lui faisait pas.

« Je vous remercie, mademoiselle Woodhouse; vous avez trop de bonté. Il est impossible de dire. Oui, je conçois que les espérances de Jeanne. Je ne veux pas dire. Mais elle est parfaitement remise. Comment se porte M. Woodhouse. J'en suis ravie. Le charmant jeune homme! Il est si obligeant. Je veux dire M. Perry. »

Par les grands égards, mêlés de remercîmens cérémonieux que mademoiselle Bates avait pour madame Elton, Emma comprit qu'il s'était passé quelque chose de désagréable entre elle et mademoiselle Fairfax, et qu'on avait heureusement fait la paix. Après quel-

ques chuchotemens, madame Elton dit tout haut.

« Oui, ma bonne amie, il y a si long-temps que je suis ici, que dans toute autre maison, je croirais être obligée de faire des excuses; mais la vérité est que j'attends mon seigneur et maître. Il m'a promis de venir me prendre, et présenter ses respects à mademoiselle Fairfax. »

« Quoi! nous aurons le plaisir de voir M. Elton? Ce sera une grande faveur; car je sais que les messieurs n'aiment pas à rendre des visites le matin; et M. Elton a tant d'affaires. »

Sur ma parole, vous dites vrai, mademoiselle Bates. Il est occupé depuis le matin jusqu'au soir. On vient de toutes parts sous un prétexte quelconque. Les magistrats, les inspecteurs, les marguillers viennent toujours le consulter: ils ne peuvent rien faire sans lui. Sur

ma parole, monsieur E., lui dis-je souvent, j'aime mieux que ce soit vous que moi. Car que deviendraient mes crayons et mon piano. Je les néglige assez, il est vrai. Il y a quinze jours que je n'ai joué un air. Cependant, je vous assure qu'il viendra. (Et se mettant la main devant la bouche). Une visite de félicitation, vous savez, est indispensable. Il m'a promis de venir aussitôt qu'il pourrait se dégager de Knightley; mais ils sont renfermés pour se consulter ensemble. M. E. est le bras droit de Knightley.

Emma eut bien de la peine à s'empêcher de rire, et dit : « Si M. Elton s'est rendu à pied à Donwell, il aura eu bien chaud. »

« Oh! non, ils doivent s'assembler à la Couronne; Weston et Cole y seront : on ne parle que des principaux. Je m'i-

magine que M. E. et Knightley font tout ce qu'ils veulent. »

« Ne vous êtes-vous pas trompée de jour? dit Emma. Je suis presque sûre que l'assemblée ne doit avoir lieu que demain. M. Knightley vint hier à Hartfield, et dit qu'elle ne se tiendrait que samedi. »

« Oh! non, très-certainement; elle aura lieu aujourd'hui. Telle fut la réponse polie qui prouvait que madame Elton ne pouvait pas se tromper. Je crois, continua-t-elle, qu'il n'y a jamais eu de paroisse aussi ennuyeuse que celle-ci. Jamais nous n'avons rien vu de pareil à Maple-Grove. »

« Votre paroisse est petite, dit mademoiselle Fairfax. »

« En vérité, ma chère, je n'en sais rien. »

« Il est aisé de le prouver par la petitesse des écoles, dont je vous ai en-

tendu parler, comme étant sous le patronage de madame Bragge et de votre sœur, il n'y avait que vingt-cinq enfans. »

« Qu'elle est spirituelle! Quelle mémoire! Jeanne, si l'on nous amalgamait, on ferait de nous deux une créature parfaite. Mon enjouement et votre esprit solide produiraient une femme parfaite. Je ne veux pas dire qu'il n'existe pas quelque part des gens qui croyent que vous ne la soyez. Mais, chut! Pas un mot de plus. »

La précaution était inutile. Jeanne avait envie de parler; mais ce n'était pas à madame Elton, c'était à mademoiselle Woodhouse, à laquelle, malgré son intention, elle ne pouvait exprimer ses sentimens que par ses regards.

M. Elton entra. Son épouse l'accueillit avec sa vivacité ordinaire.

« C'est en vérité très-poli à vous de

m'envoyer ici pour être à charge à mes amis; mais vous comptiez sur ma docilité. Vous ne vous êtes pas pressé de venir, parce que vous saviez que j'attendrais mon seigneur et maître. Je suis ici depuis une heure, donnant à ces jeunes demoiselles l'exemple de l'obéissance conjugale. Qui peut savoir si elles n'en auront pas bientôt besoin? »

M. Elton avait tellement chaud, et était si las, que cette tirade de bel esprit fut perdue pour lui. Il avait d'abord ses devoirs à rendre aux dames, et ensuite à s'occuper de lui-même. Il se plaignit de la chaleur et de la longue course qu'il venait de faire inutilement.

« Lorsque j'arrivai à Donwell, Knightley ne s'y trouva pas. Extraordinaire! Cela ne se conçoit pas! D'après le billet que je lui ai écrit ce matin,

et sa réponse, il devait être à la maison jusqu'à une heure! »

« Donwell! s'écria sa femme, mais vous ne deviez pas aller à Donwell, mon cher monsieur E., l'assemblée devait se tenir à la Couronne? »

« Non, non, c'est pour demain, et c'est justement pour cela que je voulais voir Knightley. Par une chaleur aussi brûlante! et encore je m'y suis rendu à travers champs, (parlant comme si il eût été très-maltraité) ce qui était bien pis. Ne pas le trouver à la maison. Je vous assure que je ne suis pas du tout content. Point d'apologie, pas un mot. La femme de charge m'a déclaré qu'elle ignorait que je fusse attendu. C'est très-extraordinaire. Personne n'a pu dire ce qu'il était devenu. Peut-être à Hartfield, peut-être à l'Abbaye, ou dans les bois. Mademoiselle Wood-

house, ce n'est plus le même Knightley. Pouvez-vous m'expliquer cela ? »

Emma, pour s'amuser, protesta que la chose lui paraissait tout à fait extraordinaire, et qu'elle n'avait pas un mot à dire en faveur de M. Knightley. »

« Je ne puis m'imaginer, s'écria madame Elton, (sentant l'indignité de ce procédé, comme une épouse le devait) je ne conçois pas qu'il ait pu se conduire ainsi, surtout envers un homme comme vous ! la dernière personne qu'il pût oublier ! Mon cher monsieur E., il aura laissé un billet, j'en suis sûre. Knightley ne peut pas s'être oublié à ce point-là. Son domestique ne s'en sera pas souvenu. Comptez là-dessus. Les domestiques, à Donwell, sont très-négligens, j'ai aussi observé qu'ils étaient maladroits. Je ne voudrais pas voir au buffet une créature comme son Henri. Quant à madame Hodges,

Wright n'en fait pas grand cas. Elle lui avait promis une recette, et ne la lui a jamais envoyée. »

« J'ai rencontré Larkins, continua M. Elton, lorsque j'arrivai à Donwell, et il me prévint que je ne trouverais pas son maître à la maison ; mais je ne l'ai pas cru. Il paraissait de mauvaise humeur. Il ignorait ce qu'avait son maître depuis un certain temps, mais il devait lui être arrivé quelque chose d'étrange, car il avait bien de la peine à lui arracher une parole. Je n'avais rien à faire avec Larkins ; mais il était de la plus grande conséquence que je visse Knightley aujourd'hui. Et ce n'est pas peu désagréable d'avoir essuyé tant de chaleur pour rien. »

Emma sentit que ce qu'elle avait de mieux à faire, c'était de s'en retourner à la maison. Il était très-probable qu'il l'attendait ; et qu'en s'en allant à Hart-

field, elle empêcherait M. Knightley de se brouiller sérieusement avec M. Elton, et peut-être même avec Larkins.

Elle fut charmée, en prenant congé, de trouver mademoiselle Fairfax prête à l'accompagner, non seulement hors de la chambre, mais même jusqu'au bas de l'escalier. Cela lui donna l'occasion qu'elle désirait trouver; et elle en profita sur-le-champ pour dire.

« Il est peut-être heureux qu'il m'ait été impossible de vous parler. Si vous n'aviez pas été entourée d'amis, j'aurais sans doute mis sur le tapis un sujet, fait des questions, et parlé plus ouvertement que je n'aurais dû. Je sens enfin que j'aurais été impertinente. »

« Oh! s'écria Jeanne, en rougissant et avec une hésitation qui, suivant Emma, lui allait mieux que l'élégance du maintien réservé qu'elle avait autrefois. Il n'y avait pas de danger. S'il y

en eût eu, ce ne pouvait être que celui de vous ennuyer. Vous ne pouviez me faire plus de plaisir qu'en témoignant de l'intérêt.... En vérité, mademoiselle Woodhouse, le sentiment que j'ai de la manière dont je me suis conduite, me force d'avouer qu'il est consolant pour moi de savoir que ceux de mes amis dont l'estime mérite d'être conservée, n'ont pas été dégoûtés de persévérer. Je n'ai pas le temps de vous confier la moitié de ce que je voudrais vous dire à ce sujet. Je meurs d'envie de faire des apologies, des excuses, de dire enfin quelque chose pour faire oublier mes torts. Je sens que je le dois. Et si vous n'avez pas pitié de moi.... »

« Oh! vous poussez le scrupule trop loin, s'écria Emma avec chaleur. Vous ne me devez aucune apologie; et tous ceux à qui vous croyez en devoir, sont si satisfaits, si heureux, que.... »

« Vous êtes trop bonne ; ma conduite avec vous a été, et je le sens, une suite d'artifice et de froideur. J'avais un rôle à jouer.... Et ce rôle était d'en imposer. Je sais que cela devait vous déplaire. »

« N'en dites pas davantage, je vous en prie. Pardonnons-nous nos torts respectifs. Nous devons nous dépêcher de faire ce qui doit nécessairement être fait : je crois qu'en cela nos sentimens se rencontreront. Je me flatte que vous avez de bonnes nouvelles de Windsor. »

« Très-bonnes. »

« Et les premières, je présume, annonceront que nous devons nous attendre à vous perdre dans peu, justement au moment où je commençais à vous connaître. »

« Quant à cela, l'on ne peut encore y penser. Je resterai ici jusqu'à ce que

le colonel et madame Campbell me demandent. »

« Rien ne peut être encore décidé à présent, dit Emma, en souriant ; mais excusez-moi, il faut néanmoins y songer. »

Jeanne, en lui répondant, l'imita.

« Vous avez raison ; on y a pensé : et je vous avouerai (bien sûr que ma confiance ne peut être mieux placée) que quant à l'endroit où nous devons demeurer, M. Churchill a décidé que ce serait avec lui, à Enscombe. On doit porter le grand deuil pendant trois mois au moins ; mais ce temps passé, j'imagine qu'il n'y aura plus de difficulté. »

« Mille grâces ; c'est justement ce que je désirais apprendre. Oh ! si vous saviez combien j'aime que les choses se décident promptement et avec franchise ! Adieu, adieu. »

CHAPITRE LI.

Tous les amis de madame Weston furent enchantés d'apprendre qu'elle était accouchée heureusement ; et ce qui augmenta encore la satisfaction d'Emma, ce fut de savoir qu'elle avait donné le jour à une fille. Elle avait toujours souhaité qu'il existât une demoiselle Weston. Ce n'était pas qu'elle eût l'intention de faire un mariage avec un des fils de sa sœur, mais parce qu'elle savait que le père et la mère désiraient avoir une fille. Ce serait une grande consolation pour madame Weston, à mesure qu'elle avancerait en âge. Dans dix ans, il pouvait aussi devenir plus vieux ; et il aurait alors le plaisir de voir au coin de son feu une petite babillarde sauter et l'amuser par ses petits

caprices et ses jeux, et d'être surtout assuré qu'elle ne serait jamais bannie de la maison. Quant à madame Weston, personne ne pouvait douter qu'une fille ne fût ce qui lui convenait ; et il aurait été dommage qu'une personne qui savait si bien enseigner, n'eût pas d'écolière.

« Vous savez qu'elle a eu l'avantage d'essayer ses talens sur moi, comme la baronne d'Almane sur la comtesse d'Ostalis, dans Adèle et Théodore, de madame de Genlis; et nous la verrons élever sa petite Adèle d'après un plan perfectionné. »

« C'est-à-dire, répartit M. Knightley, qu'elle la gâtera encore plus qu'elle ne vous a gâtée, et ne croira pas l'avoir fait. Voilà toute la différence. »

« Pauvre petite! dit Emma, s'il en est ainsi, que deviendra-t-elle?

« N'ayez pas peur, elle aura le sort

de beaucoup d'autres. Elle sera désagréable dans son enfance, et se corrigera en grandissant. Je perds toute la mauvaise humeur que j'avais contre les enfans gâtés, ma chère Emma : puisque je vous dois tout mon bonheur, ne me rendrais-je pas coupable d'une horrible ingratitude, si j'étais sévère contre eux ? »

Emma répondit en riant : « Mais vous êtes venu à mon secours pour me préserver du danger que l'indulgence des autres me faisait courir. Je doute très-fort que mon bon sens m'eût corrigée sans vous. »

« Je crois que vous vous trompez. Vous êtes née avec un jugement sain : mademoiselle Taylor vous a donné des principes. Vous seriez venue à bout toute seule d'acquérir ce qui vous manquait. En me mêlant de votre éducation, je pouvais faire autant de mal que

de bien. Il était très-naturel que vous vous dissiez à vous-même, de quel droit vient-il me donner des leçons? Il était encore très-naturel de penser que je m'y prenais d'une manière peu agréable. Je ne crois pas vous avoir rendu un grand service. C'était moi-même, au contraire, que je servais, car vous étiez pour moi l'objet de l'affection la plus tendre. Je n'ai pu tant m'occuper de vous, sans vous aimer malgré vos défauts; et tout en m'imaginant que vous en aviez beaucoup, vous étiez à peine parvenue à votre treizième année, que je vous étais sincèrement attaché. »

« Et moi, je suis très-persuadée que je vous dois beaucoup, dit Emma; j'ai souvent profité de vos leçons, quoique dans ce temps-là je n'en convinsse pas. Vous m'avez été très-utile. Et si la pauvre petite Anne Weston devient un

enfant gâté, ce sera une grande charité à vous de faire pour elle ce que vous avez fait pour moi, excepté d'en devenir amoureux quand elle aura treize ans. »

« Combien de fois, quand vous étiez enfant, ne m'avez-vous pas dit avec malice : Monsieur Knightley, je vais faire ceci ou cela, papa dit que je le puis ; j'ai la permission de mademoiselle Taylor ; et vous saviez bien que je n'approuvais pas ce que vous vouliez faire. En pareil cas, c'était vous donner deux mauvaises notions à la fois, au lieu d'une. »

« Que j'étais aimable alors! Il n'est pas étonnant que vous vous souveniez si bien de mes discours. »

« Vous m'appelliez toujours M. Knightley ; et par l'habitude, cette manière perdit ce que je lui trouvais de dur ; et cependant elle me déplaît.

Je voudrais que vous en changeassiez »

« Je me souviens qu'un jour étant en belle humeur, je vous appelai Georges; mais voyant que vous ne vous en fâchiez pas, je n'y retournai plus. »

« Et ne pouvez-vous plus m'appeler Georges à présent ? »

« Impossible! je ne puis vous donner d'autre nom que celui de M. Knightley. Je ne vous promets pas même d'imiter l'élégance de madame Elton, et de me contenter de dire simplement M. K. Mais je vous donne parole, dit-elle, en riant et en rougissant, de me servir de votre nom de baptême dans un certain endroit où.. (Je ne dis pas où ni quand) On demande. M. prend-t-il N., et N. prend-t-elle M. pour etc. »

Emma était bien fâchée de ne pouvoir pas être plus confiante et plus sincère avec lui sur le grand et important service qu'il avait voulu lui rendre,

service qui lui aurait empêché de commettre une des plus insignes folies qu'elle eût à se reprocher. C'était son aveugle intimité avec Henriette Smith : mais ce sujet était trop scabreux ; elle n'osa l'entamer. Ils prononçaient rarement son nom. De son côté, la raison était simple, c'est qu'il n'y pensait pas ; mais Emma s'imaginait que c'était par délicatesse, et qu'il commençait à l'oublier. Elle sentait bien que si elles s'étaient quittées en toute autre circonstance, leur correspondance eût été plus fréquente, et n'aurait pas entièrement passé par les mains d'Isabelle. Il pouvait en faire l'observation. Le chagrin que lui donnait l'obligation à laquelle elle était forcée d'avoir des secrets pour lui, la tourmentait autant que le souvenir d'avoir causé les malheurs d'Henriette. Les nouvelles qu'elle en recevait d'Isabelle, étaient très-satisfaisantes : à

son arrivée elle était très-abattue, ce qui n'était pas surprenant, puisqu'elle devait consulter un dentiste; mais après cette consultation, elle trouva qu'Henriette était la même qu'elle l'avait toujours vue auparavant. Isabelle, à la vérité, n'était pas capable de faire des observations bien exactes; mais si Henriette ne se fût pas amusée à jouer avec les enfans, elle s'en serait bien aperçue. Emma eut la satisfaction d'apprendre que le séjour d'Henriette à Londres devait être prolongé; ce qui augmenta ses espérances : au lieu de quinze jours elle devait y rester un mois. M. et madame Knightley devaient venir à Hartfield au mois de juin, et la ramener avec eux.

« Jean, dit M. Knightley, ne parle pas même de votre amie : tenez, voilà sa lettre; si vous avez envie de la voir, lisez-la. »

C'était la réponse à la communication qu'il lui avait faite de son mariage. Emma la prit avec vivacité, impatiente de voir ce qu'il en pensait, et ne fit pas seulement attention à l'oubli dont il s'était rendu coupable envers son amie.

« Jean, comme un bon frère, se réjouit de mon bonheur, continua M. Knightley : il n'est pas complimenteur; et quoique je sache qu'il a pour vous une affection vraiment fraternelle, il est si loin de chanter vos louanges, qu'une autre jeune personne que vous pourrait le soupçonner de froideur à son égard. Mais je ne crains pas, malgré cela, de vous montrer ce qu'il écrit. »

« Il écrit en homme sensé, dit Emma, en lui rendant la lettre : j'honore sa sincérité. Il est clair qu'il considère que je suis la seule avantagée par ce mariage; mais il espère qu'avec le temps je me rendrai aussi digne de vos affec-

tions, que vous croyez que je la suis aujourd'hui. S'il eût dit le contraire, je ne l'aurais pas cru. »

« Ma chère Emma, ce n'est pas du tout ce qu'il veut dire. Son intention.... »

« Lui et moi ne différons pas de beaucoup dans notre manière de juger, dit Emma, prenant un air un peu sérieux, peut-être pas autant qu'il le pense; si nous pouvions nous parler ouvertement et sans réserve, je le convaincrais de la vérité de cette assertion.

« Emma! ma chère Emma! »

« Ah! s'écria-t-elle, avec un peu plus de gaîté, si vous croyez que votre frère ne me rend pas justice, attendez que mon père soit dans le secret, et sachez son opinion. Et vous pouvez compter qu'il vous en rendra encore moins. Il se persuadera que tout le bonheur et tout l'avantage sont de votre

côté, et tout le mérite du mien. Je souhaite qu'il ne s'écrie pas sur-le-champ, pauvre Emma! Sa tendre compassion ne va pas plus loin en faveur du mérite opprimé. »

« Ah! plût-à-Dieu que votre père fût aussitôt convaincu que Jean, que nous avons tous les droits que donne un mérite égal à goûter ensemble un bonheur parfait. Une partie de sa lettre m'a beaucoup diverti, y avez-vous fait attention? C'est où il dit que l'ouverture que je lui fais ne lui a causé aucune surprise, car il y avait déjà quelque temps qu'il s'y attendait. »

« Si je comprends votre frère, il veut dire simplement qu'il vous supposait des projets de mariage. Il ne pensait pas à moi. Il n'était pas préparé à cela. »

« Oui, oui. — Mais ce qui m'amuse beaucoup, c'est qu'il ait deviné ma

pensée. — Qui a pu la lui faire découvrir ? Je ne me souviens pas d'avoir pu lui faire connaître, ni par mes manières, ni par mes paroles, que j'eusse plus d'envie de me marier à présent qu'en aucun autre temps. Il faut cependant que cela soit arrivé. — Je crois bien que la dernière fois que j'étais chez lui, il a pu observer que je n'étais pas tout à fait le même. Je crois que je ne jouais pas tant avec les enfans qu'à l'ordinaire. Je me souviens qu'un soir les pauvres petits dirent : Notre oncle est toujours fatigué à présent. »

Le temps approchait que le secret devait se dévoiler, et qu'il fallait mettre d'autres personnes dans la confidence. Emma se proposait, aussitôt que madame Weston serait assez bien pour recevoir la visite de M. Woodhouse, d'employer sa douce persuasion auprès de lui, mais il fallait commencer par

déclarer son projet à la maison, et ensuite à Randalls. Mais comment faire cette ouverture à son père! Elle s'était engagée à le faire dans un moment où M. Knightley serait absent, mais le cœur lui avait manqué ; cependant comme il devait venir ensuite se joindre à elle pour renforcer ses argumens, elle fut enfin forcée de parler, et même de le faire d'un air enjoué. Elle ne devait pas présenter l'affaire comme désastreuse, de peur d'augmenter ses peines ; et en s'énonçant d'un ton mélancolique, elle était sûre de le rendre très-malheureux. Elle rassembla donc toutes ses forces, elle le prépara d'abord à entendre quelque chose de surprenant, et alors elle lui dit en peu de mots, que si elle pouvait obtenir son consentement et son approbation, ce qui, à ce qu'elle espérait, ne serait pas difficile, puisque ce qu'elle allait lui

proposer ne tendait qu'à augmenter le bonheur de tous : Elle et M. Knightley songeaient à se marier, qu'ainsi Hartfield recevrait l'addition d'une personne qu'elle savait qu'il aimait presqu'autant que ses filles et madame Weston.

Le pauvre homme fut d'abord attéré du coup. Il essaya de la dissuader. Il lui rappela plus d'une fois qu'elle avait toujours dit qu'elle ne se marierait jamais, et il l'assura qu'elle ferait beaucoup mieux de rester fille, et lui parla de la pauvre Isabelle et de la pauvre demoiselle Taylor. Mais ce fut en vain elle se jeta à son cou, le caressa et le pria de ne pas la comparer à Isabelle ni à mademoiselle Taylor qui, après leur mariage, ayant quitté Hartfield, avaient causé un vide affreux : mais elle au contraire y resterait toujours, augmentait le nombre des habi-

tans de la maison pour son bien-être. Elle était sûre que son cher papa s'estimerait très-heureux d'avoir monsieur Knightley toujours sous la main, lorsqu'il y serait accoutumé.

N'aimait-il pas beaucoup monsieur Knightley ? Elle en était bien sûre; qui consultait-il de préférence, sur ses affaires, sinon M. Knightley ? Qui pouvait lui être plus utile que lui, pour écrire ses lettres, ou pour lui offrir ses services ? Qui était plus attentif que lui, si gracieux et si attaché que lui ? Ne serait-il pas bien aise de l'avoir à tout moment à sa disposition ? Certainement, c'était très-vrai, M. Knightley ne pouvait pas venir trop souvent, il était bien charmé de le voir à tous momens ; mais dans leur état présent, il venait tous les jours. Pourquoi ne continueraient-ils pas à vivre comme à l'ordinaire ?

Il fallut du temps à M. Woodhouse pour se réconcilier à l'idée de ce mariage ; mais le plus fort était fait : le temps ferait le reste. M. Knightley vint remplacer Emma ; ses prières, ses protestations et surtout les éloges qu'il fit d'elle, le firent écouter avec une espèce de plaisir, et enfin il s'accoutuma à les entendre parler sur ce sujet chaque fois que l'occasion favorable s'en présentait.

Ils eurent toute l'assistance qu'Isabelle pouvait leur donner par écrit ; dans ses lettres, elle ne tarissait pas sur l'éligibilité de ce mariage, qu'elle approuvait de tout son cœur. Madame Weston de son côté, se tenait prête à considérer l'affaire, à la première entrevue avec M. Woodhouse, d'abord, comme arrangée, et ensuite comme excellente, sachant bien que ces deux

assertions seraient deux importantes recommandations auprès de lui.

Il fut convenu entre eux que tous ceux qui avaient sa confiance lui parleraient de ce mariage, comme devant augmenter et assurer son bonheur : de sorte que se sentant presque porté de lui-même à l'approuver, il commença à penser que dans quelque temps, dans un an ou deux par exemple, et il ne serait pas très-mal que ce mariage se fît.

Madame Weston ne jouait pas la comédie, ne déguisait pas ses sentimens sur un pareil événement. Elle avait été extrêmement surprise, lorsqu'Emma lui en parla pour la premiere fois; mais elle n'y vit qu'un surcroît de bonheur pour tous, et n'eut pas le moindre scrupule de presser monsieur Woodhouse à donner son consentement. Elle avait tant de considéra-

tion pour M. Knightley, qu'elle crut que lui seul était digne d'Emma, et ce mariage était si convenable à tous égards, qu'il lui semblait qu'elle n'aurait jamais pu faire un choix plus avantageux que celui-là. Elle se taxa de stupidité de n'y avoir pas songé plus tôt. Combien peu de gens du rang et de la fortune de M. Knightley auraient renoncé à leur maison pour venir habiter Hartfield ! Et qui, excepté M. Knightley, connaissant M. Woodhouse, aurait pu se résigner à habiter avec lui, supporter ses infirmités morales et physiques, et regarder un pareil arrangement comme une chose désirable ! Dans le projet de M. Weston, ainsi que le sien, de marier Emma avec Frank Churchill, ils avaient été très-embarrassés de quelle manière on aurait pu disposer de M. Woodhouse. Les prétentions d'Hartfield et d'Enscombe avaient tou-

jours été une pierre d'achoppement, plus à ses yeux à la vérité qu'à ceux de M. Weston, qui cependant n'avait jamais pu décider l'affaire qu'en disant: « Cela ira de soi-même : les jeunes gens trouveront les moyens nécessaires pour contenter tout le monde. » Mais ici, il n'y avait aucun embarras ni présent, ni à venir. Tout était bien, tout était prévu pour le mieux. Aucun sacrifice, qui valût la peine qu'on en parlât. Jamais union ne pouvait promettre plus de félicité sans aucune raison apparente de la différer.

Madame Weston, tenant son enfant sur ses genoux, était la femme la plus heureuse du monde en faisant ces réflexions. Si quelque chose pouvait augmenter son bonheur, c'était l'espoir que la petite aurait bientôt la tête trop grosse pour ses bonnets.

La nouvelle de ce mariage surprit

tous ceux qui en furent informés. M. Weston s'appesantit dessus pendant cinq minutes; mais ce temps lui suffit pour se familiariser avec l'idée d'une pareille union. Il en vit les avantages, et s'en réjouit comme avait fait sa femme. Mais bientôt il ne s'en étonna plus; une heure après il était porté à croire qu'il l'avait toujours prévu.

« Ce mariage, dit-il, doit sans doute être tenu secret : c'est ce qui arrive toujours dans ces cas-là, jusqu'à ce qu'on s'aperçoive que tout le monde en est informé. Dites-moi au moins quand je pourrai en parler. Je serais curieux de savoir si Jeanne en a le moindre soupçon. »

Le lendemain matin il se rendit à Highbury pour s'en informer; et comme il vit qu'elle ne savait rien, il lui apprit cette grande nouvelle? N'était-elle

pas sa fille, Jeanne Fairfax? Et même sa fille aînée.

Il se crut obligé de l'en instruire; et mademoiselle Bates étant présente, le secret fut immédiatement connu des Cole, de madame Perry et de madame Elton. On s'y attendait; on avait calculé le moment qu'on le saurait à Highbury, d'après le temps que ce secret aurait été connu à Randalls. On était également certain que cette nouvelle fournirait matière à toutes les conversations. En général, ce mariage fut approuvé. Les uns crurent que l'avantage était du côté de M. Knightley, d'autres, au contraire, soutenaient qu'il était du côté de mademoiselle Woodhouse. Il y en eut qui pensèrent que les deux familles se réuniraient à Donwell, et qu'Hartfield serait donné à M. Jean Knightley : quelques-uns prévirent que les domestiques ne s'ac-

corderaient pas ensemble. Mais généralement parlant, il n'y eut pas d'objection sérieuse, excepté dans une maison ; et on devinera aisément que c'était au presbytère. Là, on n'eut d'autre sentiment que celui de la surprise. M. Elton s'en embarrassa peu, en comparaison de sa femme ; il dit seulement : « Qu'il espérait que l'orgueil de la jeune dame serait satisfait. » Elle avait toujours eu l'intention d'attraper Knightley. Et quant à habiter Hartfield, il eut l'impudence de dire : « J'aime mieux que ce soit lui que moi. »

Mais madame Elton en fut tout-à-coup choquée.

« Pauvre Knightley ! Il a fait là une mauvaise affaire. »

Elle le plaignit beaucoup ; car quoiqu'il fût un peu fantasque, il avait mille bonnes qualités. Comment avait-il pu se laisser tromper de la sorte ? Il n'est

certainement pas amoureux d'elle, pas du tout. Pauvre Knightley !

On n'aurait plus le plaisir de le voir familièrement au presbytère. Il était si heureux de venir leur demander à dîner.... Mais tout était fini. Pauvre garçon ! Il n'y aurait plus de partie pour elle à Donwell. Oh ! non, il y aura une madame Knightley qui empêchera ces *excursions*. C'est bien désagréable ! Mais elle se rappelait avec plaisir d'avoir mal parlé de la femme de charge en présence d'Emma, chez madame Bates. Demeurer ensemble, quel mauvais plan ! il ne réussira pas. Elle avait connu une famille, dans les environs de Maple-Grove, qui l'avait essayé, mais qui avait été obligée de se séparer avant l'expiration du premier quartier.

CHAPITRE LII.

Le temps s'écoulait rapidement; encore quelques jours, et la famille de Londres allait arriver. Le changement qui allait avoir lieu, alarmait Emma; elle était ensevelie un matin dans de désagréables réflexions à ce sujet, lorsque M. Knightley entra pour les dissiper. Après avoir un peu causé ensemble, il garda un moment le silence. Peu après il dit :

« J'ai quelque chose à vous communiquer, Emma, des nouvelles. »

« Bonnes ou mauvaises? dit-elle vivement, et le fixant. »

« Je ne sais pas quel nom leur donner. »

« Oh! elles sont bonnes, j'en suis sûre; je le vois dans vos yeux, car vous

faites tous vos efforts pour vous empêcher de sourire. »

« J'ai bien peur, dit-il, en composant l'air de son visage, j'ai bien peur, ma chère Emma, que l'envie de rire ne vous passe quand vous les apprendrez. »

« En vérité! Et pourquoi? Je ne puis m'imaginer qu'une chose qui vous amuse, ne fasse pas le même effet sur moi. »

« Il existe un objet, un seul sur lequel nous ne pensons pas l'un comme l'autre. » Il s'arrêta un moment, la regarda fixement en souriant.

« Ne doutez-vous pas quel peut être cet objet? Ne vous souvenez-vous plus d'Henriette Smith? »

Elle rougit; elle fut effrayée sans savoir pourquoi.

« Avez-vous reçu de ses nouvelles ce matin, dit-il? je crois que vous en

avez eu, et que vous êtes instruite de tout. »

« Non, je n'ai rien reçu d'elle. J'ignore absolument de quoi il est question; ayez la bonté de me le dire. »

« Je vois que vous êtes préparée à tout ce qu'il peut y avoir de fâcheux. Ces nouvelles sont bien mauvaises. Henriette Smith épouse Robert Martin. »

Elle fit un saut, preuve qu'elle n'était pas préparée; et ouvrant de grands yeux, elle dit :

« Non, cela est impossible; je ne puis le croire. »

« C'est pourtant la vérité même, continua M. Knightley; je le tiens de Robert Martin, qui m'a quitté il n'y a pas une demi-heure. »

Elle continuait à le regarder avec la plus grande surprise.

« Je ne me suis pas trompé, ma chère

Emma ; cette nouvelle vous afflige ; je m'y attendais. J'aurais désiré que nos opinions fussent les mêmes ; mais cela viendra avec le temps. Vous pouvez compter que le temps nous fera penser différemment l'un ou l'autre. A présent nous en avons assez dit sur ce sujet. »

« Vous vous trompez, vous vous trompez, répliqua-t-elle avec énergie. Cette nouvelle ne peut m'affliger aujourd'hui ; mais je n'y crois pas. Elle me paraît impossible ! Vous ne me voulez pas persuader qu'Henriette Smith ait accepté Robert Martin. Vous ne voulez pas dire qu'il se soit de nouveau offert à elle, mais seulement qu'il en a l'intention. »

« Je veux dire qu'il l'a fait, répondit M. Knightley, en souriant, et il a été accepté. »

« Grand dieu ! s'écria-t-elle, fort bien. »

Ayant alors recours à son sac à ouvrage, faisant semblant d'y chercher quelque chose, afin de cacher sa figure, qui devait déceler la joie et l'extrême satisfaction qu'elle ressentait, elle ajouta, toujours baissée : « Voyons, contez-moi tout cela ; rendez-moi cette histoire intelligible. Comment, où, quand?... Dites-moi bien tout. Mais je vous assure que si ce que vous m'avez dit est vrai, je n'en ressentirai pas le moindre chagrin. Mais comment cela est-il arrivé ? »

« L'histoire en est toute simple. Il y a trois jours que des affaires le forcèrent d'aller à Londres, et je lui avais donné des papiers pour remettre à mon frère. Il fut le trouver à son étude, et Jean l'invita à aller voir les tours d'Asthley, dont il avait intention de régaler ses enfans. La compagnie était composée de mon frère, ma sœur, Henri, Jean

et mademoiselle Henriette Smith. On prit Robert Martin en passant. Tout le monde s'amusa beaucoup, et mon frère l'invita à dîner pour le lendemain. Il accepta l'invitation; et, soit avant, soit après le dîner, j'ignore lequel des deux, il trouva l'occasion de parler à mademoiselle Henriette Smith, et certainement il ne lui parla pas en vain. En l'acceptant pour époux, elle le rendit aussi heureux qu'il mérite de l'être. Il arriva hier par la diligence : immédiatement après déjeûner, il est venu me rendre compte, d'abord de mes affaires, et ensuite des siennes. C'est tout ce que je puis vous dire du comment, où et quand... Votre amie, Henriette, vous fera sans doute connaître toutes les particularités de son histoire, lorsque vous la verrez. Ces détails ne peuvent être intéressans que dans la bouche d'une femme. Quant à

nous autres, nous parlons d'une pareille affaire en gros. Cependant je dois dire que Robert Martin paraissait si plein de son objet, qu'il me conta, assez mal à propos, qu'en quittant le spectacle d'Asthley, mon frère donna le bras à sa femme, et prit Henri par la main, et que lui offrit le sien à mademoiselle Smith, et se chargea de Jean, et qu'ils se sont trouvés pendant quelque temps si pressés par la foule, que mademoiselle Smith en avait été effrayée. »

Il s'arrêta. Emma n'osa pas répondre sur-le-champ. En le faisant elle craignait de montrer toute la satisfaction, toute la joie qu'elle ressentait de cet événement. Elle était forcée de se contraindre, autrement il aurait cru qu'elle était folle. Son silence le troubla, et l'ayant considérée quelque temps, il ajouta :

« Emma, ma chère amie, vous m'avez dit que cet événement ne vous affecterait pas; mais je crains que vous n'ayez trop présumé de vos forces. Sa situation dans le monde est un mal, mais vous devez considérer que votre amie s'en contente, et je réponds que lorsque vous le connaîtrez mieux, vous l'estimerez infiniment plus que vous ne faites aujourd'hui. Vous serez charmée de son bon sens et de ses principes. Quant à ce qui le regarde comme homme, vous ne pouvez pas désirer que votre amie tombe en de meilleures mains. S'il ne dépendait que de moi de lui donner un rang plus élevé dans la société, je le ferais de grand cœur; c'est je crois, Emma, vous prouver le cas que je fais de lui. Vous vous êtes moquée de moi au sujet de Larkins, eh bien! il me serait aussi difficile de me passer de Robert Martin, que de lui. »

Il la pria de le regarder et de le gratifier d'un sourire. Emma s'étant assez remise pour ne pas éclater de rire, lui obéit et répondit gaîment :

« Ne prenez aucune peine pour me réconcilier à l'idée de ce mariage; elle serait inutile. Je crois qu'Henriette fait fort bien. Ses parens sont peut-être au-dessous de ceux de Robert Martin. Quant à leur caractère, il n'y a pas de doute que celui de Martin ne soit supérieur. La surprise que cet événement m'a causée a été la seule cause de mon silence. Vous ne pourriez jamais imaginer l'effet que cette nouvelle a fait sur moi! Je m'y attendais si peu! J'avais au contraire de fortes raisons de croire que depuis quelque temps elle était plus déterminée que jamais à le refuser. »

« Vous devez la connaître mieux que moi, répliqua M. Knightley, mais

je puis dire que je l'ai toujours regardée comme une excellente fille, d'une humeur douce, douée d'un cœur si tendre, que j'ai supposé qu'il lui serait impossible de refuser un jeune homme qui lui parlerait d'amour. »

Emma ne put s'empêcher de rire, en lui répondant : « Sur ma parole, vous la connaissez aussi bien que moi. Mais, M. Knightley, êtes-vous sûr qu'elle l'ait véritablement accepté? Je crois bien qu'avec le temps elle le fera, mais à présent je ne crois pas la chose possible. L'avez-vous bien compris? Vous avez parlé de tant de choses différentes, de bétail, d'instrumens aratoires : ne serait-il pas possible qu'en vous occupant de tant d'objets à la fois, vous l'ayiez mal compris? Ce n'était sûrement pas de la main d'Henriette dont il vous entretenait, mais de la taille d'un beau bœuf. »

Le contraste qu'offrait la personne de M. Knightley, avec celle de Robert Martin, faisait en ce moment une telle impression sur Emma, elle se ressouvenait si exactement de ce qui s'était passé entre Henriette et elle ; et ces mots qu'elle avait prononcés avec tant d'emphase : « Non, je me flatte que j'en sais trop à présent pour penser à Robert Martin, » retentissaient tellement à ses oreilles, qu'elle se persuadait que ce qu'elle venait d'entendre sur le consentement qu'elle avait donné, devait être au moins prématuré. La chose ne pouvait être autrement.

« Vous osez me dire cela en face ? s'écria M. Knightley ; vous osez me supposer assez imbécille pour ne pas comprendre ce qu'on me dit ? Que mériteriez-vous ? »

» Oh ! je mérite le meilleur traitement possible, car je n'en souffrirais

pas d'autre; ainsi je vous invite à me répondre catégoriquement. Etes-vous bien sûr que vous avez une parfaite connaissance des termes où en sont Henriette et Robert Martin? »

« Je suis très-certain, répondit-il distinctement, qu'il m'a dit qu'elle l'avait accepté. Qu'il n'y avait aucun doute, aucune incertitude à ce sujet. Je puis en donner des preuves irrécusables, c'est qu'il m'a demandé ce qu'il devait faire pour connaître ses parens ou ses amis, ne connaissant que madame Goddard à laquelle il pût s'adresser pour les découvrir. Je fus en cela de son avis, et il m'a assuré qu'il ferait tout son possible pour la voir dans la journée, aujourd'hui même. »

« Je suis on ne peut pas plus satisfaite, repartit Emma, en lui souriant gracieusement, et je leur souhaite beaucoup de bonheur à tous les deux. »

« Il s'est opéré en vous un bien grand changement depuis notre conversation sur ce sujet-là. »

« Cela est vrai ; car alors j'étais folle. »

« Il s'en est fait un aussi en moi ; car je suis porté à reconnaître dans Henriette de bonnes qualités. Je me suis donné depuis quelque temps, par égard pour vous et par compassion pour Martin, (dont la passion ne s'est jamais ralentie), la peine de faire avec elle une connaissance plus intime. J'ai souvent causé long-temps avec elle. Vous avez dû vous en apercevoir. J'ai même pensé que vous soupçonniez que je plaidais auprès d'elle la cause du pauvre Martin ; mais je n'en ai jamais eu l'idée. J'ai observé avec plaisir, et je suis convaincu de ne m'être pas trompé, qu'Henriette est une très-aimable fille, sans art, qu'elle a acquis

des connaissances, qu'elle a de bons principes, et qu'enfin elle ferait son bonheur des occupations d'une vie domestique et privée. Je suis persuadé qu'elle vous a obligation d'une grande partie de ces bonnes qualités. »

« A moi! s'écria Emma, secouant la tête. Ah! pauvre Henriette! »

Leur conversation fut interrompue peu après par l'arrivée de M. Woodhouse. Emma en fut charmée; elle avait besoin d'être seule.

Ses esprits étaient exaltés à un tel point, qu'elle était presque hors d'elle-même. Elle aurait eu envie de sauter, de danser, de chanter; et ce ne fut qu'après avoir fait un peu d'exercice, qu'elle eut un peu ri et réfléchi, qu'elle devint peu à peu raisonnable.

Son père venait lui annoncer que le pauvre Jacques allait préparer les chevaux pour les conduire comme de cou-

tume à Randalls : elle eût alors une excuse suffisante pour se retirer. On peut aisément s'imaginer qu'elle s'abandonna à une joie pure. La perspective du bonheur dont allait jouir Henriette, ôtait au sien tout ce qui l'empêchait d'être parfait : elle craignit même qu'il ne fût trop grand. Qu'avait-elle à désirer ? De se rendre de plus en plus digne de l'homme dont le jugement était si supérieur au sien ; de devenir plus humble et plus circonspecte par le souvenir des folies qu'elle avait à se reprocher. Elle forma de sérieuses résolutions pour sa conduite future ; et cependant, tout en les formant, elle éclatait souvent de rire. Maintenant Henriette pouvait revenir quand elle voudrait, elle la reverrait avec le plus grand plaisir; elle en aurait aussi à faire connaissance avec Robert Martin.

Elle comptait au nombre de ses fé-

licités, que le déguisement dont elle avait été forcée d'user envers M. Knightley, allait cesser. Plus de mystère, plus de discours équivoques; elle se faisait un vrai plaisir de remplir un devoir sacré, celui de lui ouvrir son cœur sans réserve.

Au comble du bonheur, elle monta en voiture avec son père, qu'elle n'écouta pas toujours, mais aux discours duquel il applaudissait de la voix et du geste, surtout pour lui faire compliment de l'idée qu'il avait que la pauvre madame Weston trouverait mauvais qu'il n'allât pas la voir tous les jours.

Ils arrivèrent à Randalls. Madame Weston était seule. Mais à peine avait-on parlé de l'enfant, et M. Woodhouse reçu les remercîmens qu'il attendait, qu'on vit deux figures à travers les jalousies.

« C'est Frank et mademoiselle Fair-

fax, dit madame Weston; j'allais vous parler de notre agréable surprise de le voir arriver ce matin; il ne s'en retournera que demain : et mademoiselle Fairfax a bien voulu passer la journée avec nous. Ils vont entrer sans doute. »

Effectivement, ils se présentèrent dans la salle une minute après. Emma fut très-satisfaite de le voir; mais l'un et l'autre éprouvèrent un peu de confusion, des souvenirs peu agréables. Ils se virent avec plaisir, et en souriant; mais le sentiment secret du passé les empêcha de parler; et tout le monde ayant pris place en silence, Emma craignit que le désir qu'elle avait eu de le revoir encore une fois, et surtout avec Jeanne, ne lui donnerait pas autant de satisfaction qu'elle l'avait espéré.

Lorsque M. Weston vint se joindre à eux, et qu'on eut apporté l'enfant,

tout le monde recouvra la voix. Frank prit courage, s'approcha d'elle, et lui dit :

« J'ai à vous remercier, mademoiselle Woodhouse, du pardon que j'ai vu dans une des lettres de madame Weston, que vous avez eu la bonté de m'accorder. Je me flatte que vous ne vous en repentez pas. »

« Non, en vérité, s'écria Emma, pas du tout; je suis charmée, au contraire, de vous voir et de vous féliciter en personne. »

Il la remercia de tout son cœur, et continua à l'entretenir de sa gratitude et de son bonheur.

« N'est-elle pas charmante? dit-il, en se tournant vers Jeanne, n'est-elle pas plus belle que jamais? Vous voyez combien mon père et madame Weston l'aiment. »

Mais sa gaîté ordinaire reprenant le

dessus, il nomma en riant M. Dixon, après avoir annoncé le retour des Campbell. Emma rougit et lui défendit de prononcer ce nom-là devant elle; car, dit-elle, je n'y puis songer sans honte.

« C'est moi seul qui mérite d'en être honteux. Mais est-il possible que vous n'ayez eu aucun soupçon?

« Je veux dire dans les derniers temps, dans la première quinzaine, je sais que vous n'en aviez pas. »

« Je n'en ai jamais eu, je vous assure. »

« Cela me paraît bien étonnant. J'ai été bien prêt de tout avouer; j'aurais bien fait. Mais quoique je me conduisisse mal, et que je n'y aie rien gagné, je le sentais et continuais. J'aurais beaucoup mieux fait de vous mettre dans notre confidence, et de vous dévoiler notre secret. »

« Vos regrets, maintenant, sont inutiles, dit Emma.

« J'espère, continua-t-il, que mon oncle viendra à Randalls; il désire lui être présenté. Lorsque les Campbell seront revenus à Londres, nous les y joindrons; et je me flatte que nous y resterons jusqu'au temps où nous pourrons la conduire vers le Nord. Mais maintenant, je suis si éloigné d'elle..... N'est-ce pas bien terrible, mademoiselle Woodhouse? Depuis notre réconciliation, c'est la première fois que je la vois. Ne me plaignez-vous pas? »

Emma sympathisa avec lui de tout son cœur; il en fut si enchanté, que sa tête s'exaltant de nouveau, il s'écria.

« Ah! à propos. Puis, baissant la voix, et d'un ton plus sérieux, il dit: Je me flatte que M. Knightley est en bonne santé. Il s'arrêta. Emma rougit et se mit à rire. Je sais que vous avez vu ma lettre; et je pense que vous n'a-

vez pas oublié les vœux que je formais pour vous. Permettez-moi de vous féliciter à mon tour : je vous assure que j'ai appris cette nouvelle avec le plus vif intérêt. C'est un homme que je ne me crois pas digne de louer. »

Emma, charmée de l'entendre parler de cette manière, eût désiré qu'il continuât. Mais ses idées changèrent d'objet; il les reporta sur lui-même et sa Jeanne, disant :

« Avez-vous jamais vu une plus belle peau? si unie! si délicate! Elle n'est cependant pas blonde. Sa complexion est surprenante, avec ses cheveux et ses sourcils noirs. Elle a véritablement l'air distingué, assez de couleurs pour être belle. »

« J'ai toujours admiré sa complexion, dit Emma, avec malice : je me souviens du temps où vous la croyiez trop pâle. Si je m'en souviens bien. La première

fois que nous parlâmes d'elle, l'avez-vous déjà oublié? »

« Oh! non, quel mauvais sujet j'étais alors! Comment ai-je pu oser? »

Il se mit à rire si fort après cet acte de componction, qu'Emma ne put s'empêcher de lui dire :

« Je soupçonne qu'au milieu de vos perplexités, dans ce temps-là, vous vous amusiez beaucoup à nos dépens : ce devait être une grande consolation pour vous. »

« Oh! non, non. Comment avez-vous pu croire cela de moi? J'étais alors si malheureux. »

« Pas tout à fait assez pour ne pas vous amuser. Je suis sûre que vous deviez bien vous divertir en nous trompant tous. Je le crois d'autant plus, que, pour dire la vérité, je pense que je m'en serais amusée moi-même en pareil cas. »

« Nous nous ressemblons un peu en cela. »

Il fit un profond salut.

« Si nous n'avons pas les mêmes dispositions, ajouta-t-elle avec sensibilité, notre destinée est la même, destinée que nous devons probablement à des êtres qui nous sont supérieurs. »

« C'est très-vrai, dit-il avec chaleur. Non pas pour vous, mais bien pour moi. »

« C'est un ange, regardez-la; examinez son cou, ses yeux, à présent qu'elles les tourne vers mon père. Vous serez bien aise de savoir (s'approchant de son oreille) que l'intention de mon oncle est de lui présenter les diamans de ma tante; on les fera remonter. Je veux qu'on en emploie une partie à un diadême. N'ira-t-il pas bien avec ses cheveux noirs? »

« Je suis de votre avis. Elle lui parla avec tant d'amitié, qu'il s'écria: »

« Que je suis enchanté de vous revoir, et surtout de vous retrouver si bien. Pour tout au monde je n'aurais voulu être privé de ce plaisir. Si vous n'étiez pas venue à Randalls, je me serais certainement rendu à Hartfield. »

Le reste de la compagnie s'était entretenu de la petite Anne. Madame Weston avait dit qu'elle avait été alarmée pour sa santé et qu'elle avait été sur le point d'envoyer chercher M. Perry. Elle avait honte de sa faiblesse; mais M. Weston avait été presque aussi alarmé qu'elle : cependant ce n'était rien; en dix minutes l'enfant était aussi bien qu'auparavant. Ces petits détails intéressèrent beaucoup M. Woodhouse, qui lui fit compliment sur l'idée qui lui était venue d'envoyer chercher M. Perry; il regrettait qu'elle ne l'eût pas fait.

A la moindre apparence de danger,

il fallait envoyer chercher Perry, et quoique l'enfant parût bien portant, il n'y avait pas de doute que si Perry fût venu, l'enfant se porterait beaucoup mieux.

Frank Churchill s'attacha au nom de Perry. « Perry, dit-il à Emma, essayant de fixer l'attention de Jeanne. Mon ami M. Perry ! Que dit-on de lui ? Est-il venu ici ? Comment voyage-t-il ? A-t-il une voiture ? »

Emma le comprit, et tandis qu'elle s'amusait avec lui à rire, il était aisé de voir à la contenance de Jeanne qu'elle l'écoutait aussi, quoiqu'elle fît semblant d'être sourde.

« Ce rêve était bien étrange ! s'écria-t-il, je ne puis y penser sans rire. Elle nous entend, mademoiselle Woodhouse ! elle sourit et fait tous ses efforts pour froncer le sourcil. Regardez-la.

Ne voyez-vous pas qu'elle a le passage de sa lettre devant les yeux. Qu'elle ne peut faire attention qu'à ce que je dis, quoiqu'elle paraisse prêter l'oreille ailleurs. »

Jeanne, bon gré, malgré, fut forcée de sourire, et dit à voix basse :

« Je trouve fort étonnant que vous vous souveniez de pareilles choses. On peut malgré soi s'en rappeler; mais, on doit l'éviter autant qu'on peut. »

Il avait de bonnes plaisanteries à faire, mais Emma se mit du côté de Jeanne. En s'en retournant, elle vit qu'il n'y avait pas de comparaison à faire entre M. Knightley et Frank Churchill. Cette conviction compléta le bonheur dont elle avait joui pendant la journée.

CHAPITRE LIII.

Si Emma avait par intervalles des doutes sur les sentimens d'Henriette quant à sa passion pour M. Knightley, et qu'il fût possible qu'elle lui préférât un autre homme, peu de jours après elle fut convaincue qu'on lui avait dit la vérité sur le consentement qu'elle avait donné à Robert Martin. Elle arriva de Londres avec M. Jean Knightley et sa famille. Emma, en moins d'une heure de conversation avec Henriette, trouva, chose étrange, que Martin avait supplanté M. Knightley. Henriette était honteuse, ne savait trop quelle contenance tenir; mais après avoir avoué qu'elle avait été vaine, présomptueuse, qu'elle s'était trompée grossièrement, sa confusion se dissipa;

elle oublia le passé pour ne s'occuper que de l'avenir. Elle redoutait en arrivant de ne pas obtenir l'approbation de son amie; mais Emma la tranquillisa par les félicitations sincères qu'elle lui fit sur le bonheur dont elle allait jouir enfin, après tous ses chagrins éphémères. Henriette alors lui raconta tout ce qui s'était passé chez Asthley et au dîner le lendemain, avec tout le plaisir imaginable. Mais comment expliquer cela ? Emma reconnut qu'Henriette avait toujours aimé Robert Martin, et que la passion de celui-ci ne s'étant jamais démentie, elle n'avait pu lui résister.

Peu après on connut les parens d'Henriette. Elle était filie d'un marchand assez riche pour lui donner une dot convenable et assez honnête pour tenir sa naissance secrète. Voici la seule noblesse dont elle pût se flatter,

bien différente de celle qu'Emma s'était forgée. Elle était peut-être aussi illustre que celle de quantité de gens prétendus comme il faut. Mais quelle alliance préparait-elle aux Knightley, aux Frank Churchill et même à M. Elton? La tache de son illégitimité n'était couverte ni par la noblesse ni par la fortune, et conséquemment c'était toujours une tache.

Le père ne fit aucune objection. Il en usa même généreusement avec lui; ainsi, cette affaire ne souffrit aucune difficulté. Emma fit connaissance avec M. Robert Martin, qu'on avait invité à Hartfield. Elle reconnut en lui tout le bon sens et le mérite nécessaires à rendre sa petite amie heureuse. Avec lui, Henriette trouvait une bonne maison, des manières douces, et les moyens de conserver et même d'acquérir des connaissances au milieu de personnes

qui l'aimaient. Enfin Emma la regardait comme la personne du monde la plus fortunée, d'avoir créé dans ce jeune homme une passion aussi durable. Henriette attirée chez les Martin, venait très-rarement à Hartfield; ainsi leur intimité commençait à dégénérer, comme cela devait être, en égards d'une part, et en simple amitié de l'autre.

Avant la fin de septembre, Emma accompagna Henriette à l'église, et lui vit donner la main à Robert Martin avec une satisfaction que les souvenirs que lui causait la présence de M. Elton ne purent diminuer.

Peut-être ne voyait-elle en lui que le prêtre qui devait lui donner à elle-même la bénédiction nuptiale. Robert Martin et Henriette Smith, quoique le dernier couple engagé sur trois, furent mariés les premiers.

Jeanne Fairfax avait déjà quitté Highbury, et avait rejoint ses bons amis les Campbell. Les MM. Churchill étaient à Londres, et n'attendaient que le mois de novembre.

Le mois intermédiaire avait été fixé, autant qu'ils avaient osé le faire, par Emma et M. Knightley. Leur intention était de se marier avant le départ de Jean et d'Isabelle d'Hartfield, afin d'avoir une quinzaine à donner, avant leur retour à Londres, à une excursion qu'ils désiraient faire sur les côtes. Tout le monde approuvait ce plan. Mais M. Woodhouse, comment lui faire donner son consentement, lui qui n'avait parlé de ce mariage que comme d'un événement éloigné?

Lorsqu'on lui en parla la première fois, il parut si abattu, si souffrant, qu'ils faillirent à se désespérer. A la vérité, la seconde fois lui causa moins

de peine. Il commença à croire que ce mariage devait arriver, qu'il ne pourrait l'empêcher : cette situation d'esprit était assez consolante pour les jeunes gens; cependant il était loin d'être à son aise ; il parut même empirer, de manière que la pauvre Emma fut prête à perdre courage. Il lui était impossible de le voir souffrir, de se voir soupçonnée de négliger les moyens de lui rendre le bonheur et la tranquillité.

Quoiqu'elle fût parfaitement de l'avis des MM. Knightley, que le mariage une fois fait, le mal-aise qu'éprouvait son père cesserait de lui-même, elle hésitait ; elle refusa de passer outre.

Tandis que les choses étaient ainsi en suspens, ils furent aidés non par un heureux changement dans les idées de M. Woodhouse en leur faveur, ou une amélioration de sa maladie ner-

veuse, mais par un événement qui emporta la balance sur deux maux qui vinrent l'affliger, au lieu d'un. Naturellement, il choisit le moindre.

Par une belle nuit, toute la volaille de M. Weston fut enlevée; d'autres maisons dans le voisinage éprouvèrent le même sort. Les craintes de M. Woodhouse furent portées à leur comble. Suivant lui, le plus petit larcin était un crime capital ; il ne faisait aucune différence entre voler des poules et enfoncer les portes d'une maison. Il fut si frappé de ces différens petits vols, que, sans la protection que son gendre offrait à sa maison, il lui aurait été impossible de reposer la nuit. Le courage, la force, l'autorité de M. Knightley, commencèrent à lui faire croire qu'il était nécessaire à sa tranquillité et à son bonheur. Tant que l'un des deux frères sera à Hartfield, se dit-il à lui-

même, nous serons tous en sûreté. Jean doit se trouver à Londres au commencement du mois de novembre ; il faut donc garder l'autre.

Ces réflexions agirent si puissamment sur lui, qu'il donna son consentement de la meilleure grâce du monde. Emma put enfin fixer le jour de son mariage. Un mois après celui de M. Robert Martin, M. Elton donna la bénédiction à M. Knightley et à mademoiselle Woodhouse.

Les noces se firent sans cette pompe que les gens sensés évitent toujours; et madame Elton, d'après les détails que lui en avait faits son mari, les regarda comme pitoyables et infiniment au-dessous des siennes.

« Très-peu de satin blanc, peu de dentelles, point de perles, pas un cachemire : tout cela était misérable !

Qu'en dira Séline, quand elle saura toutes ces particularités? »

En dépit des observations de madame Elton, les souhaits et les espérances du petit nombre de vrais amis présens à la cérémonie, furent vérifiés par le bonheur inaltérable dont cette union fut couronnée.

FIN DU QUATRIEME ET DERNIER VOLUME.

